



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

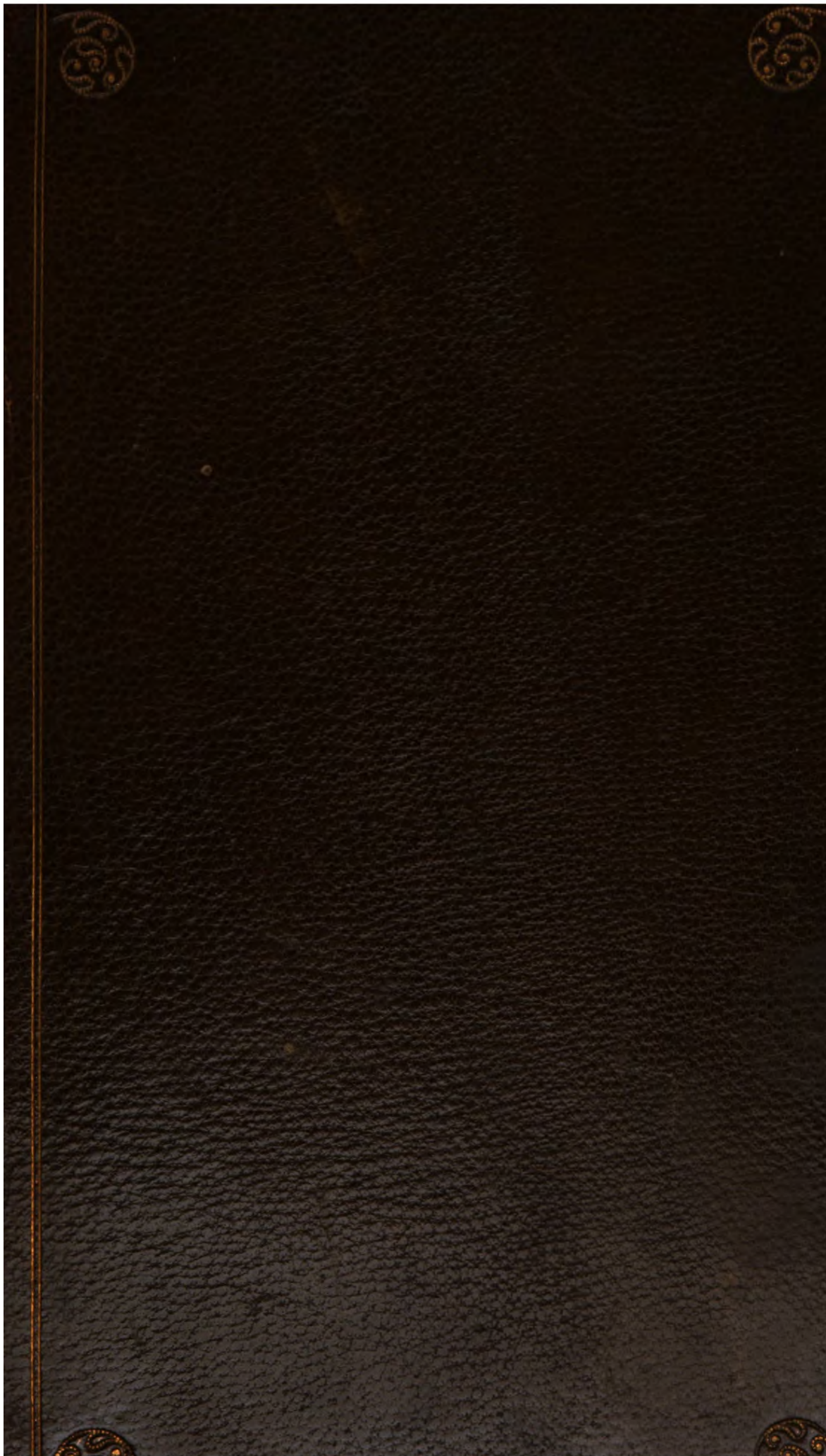
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





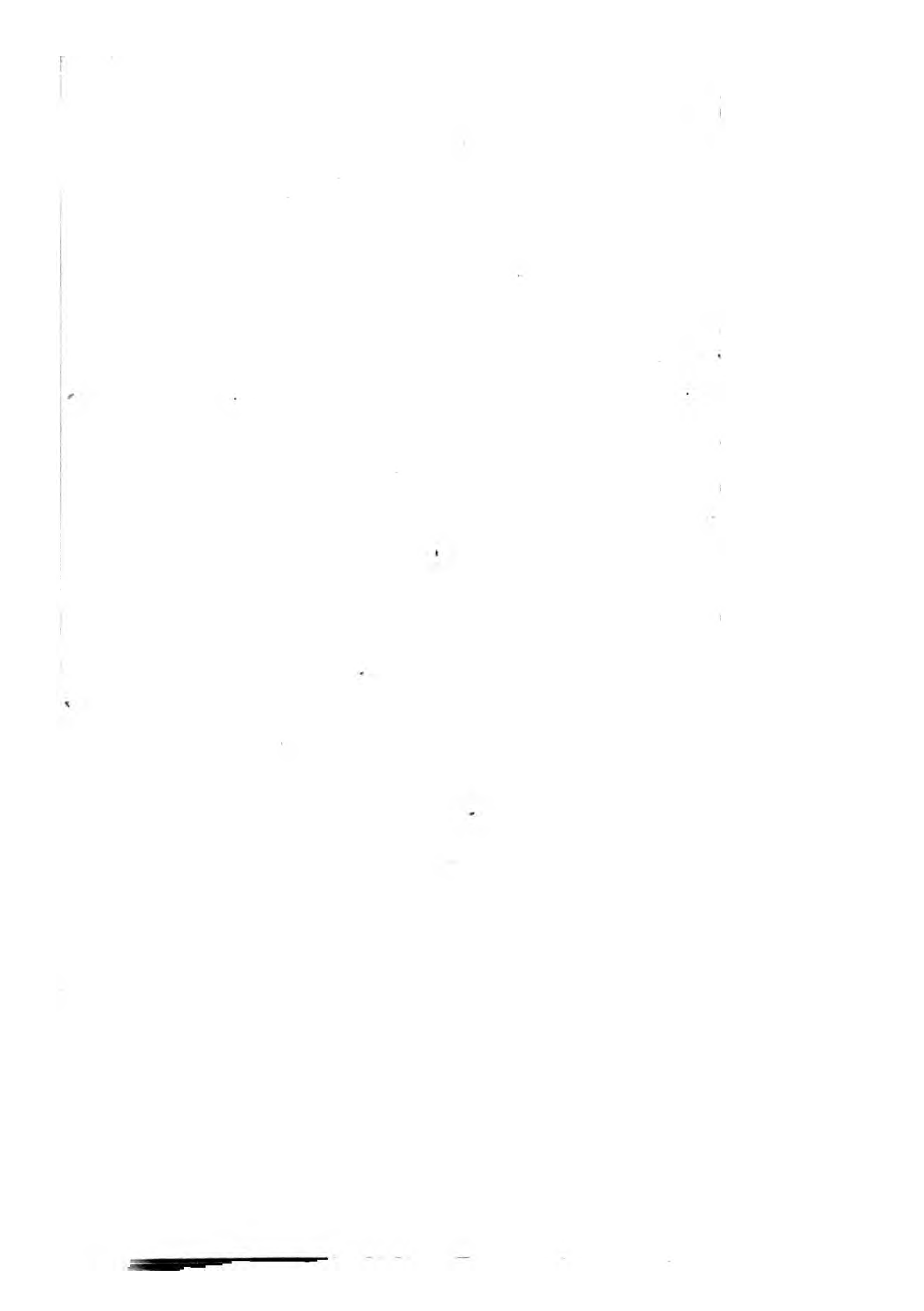
Vict. Fr. III A. 1065

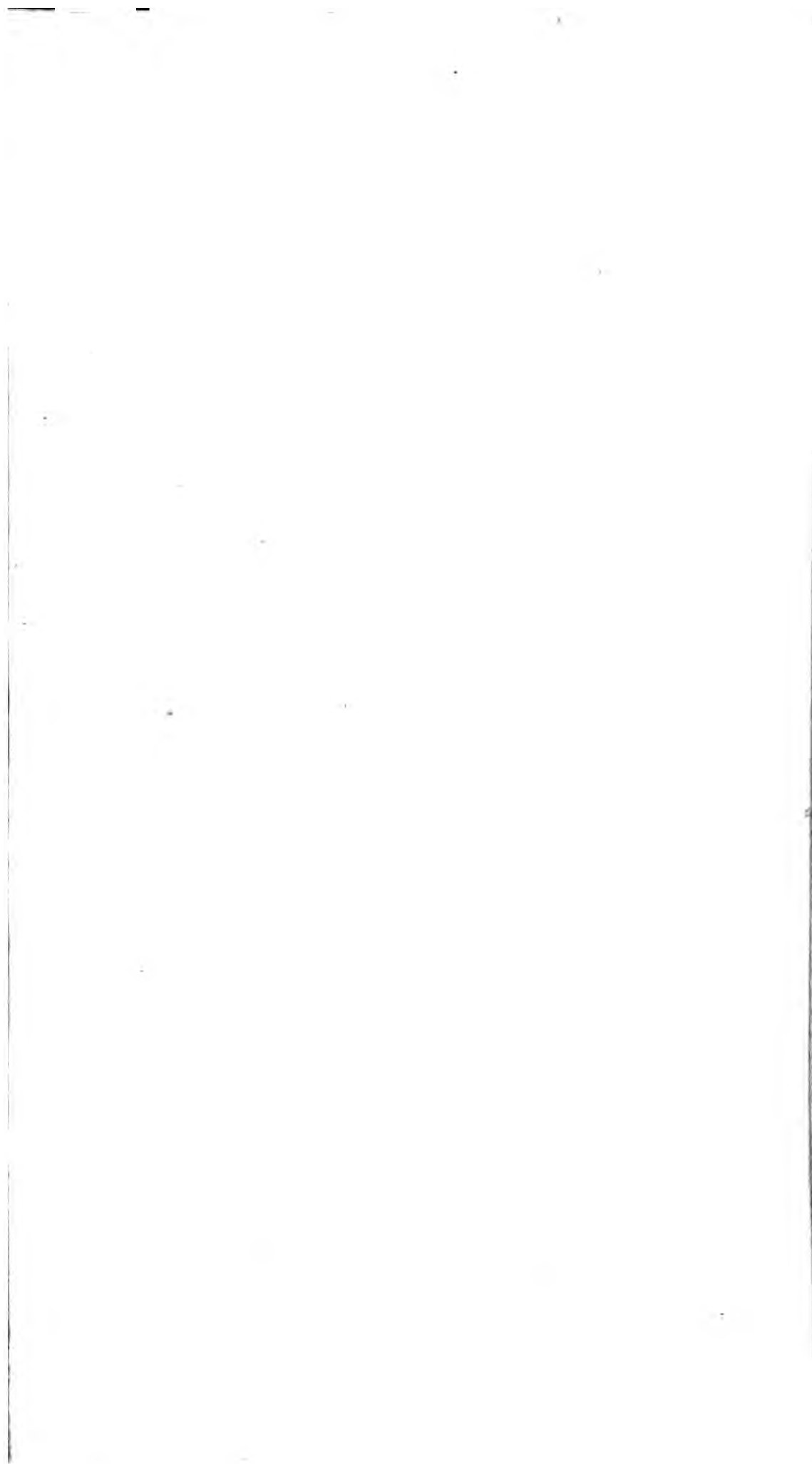


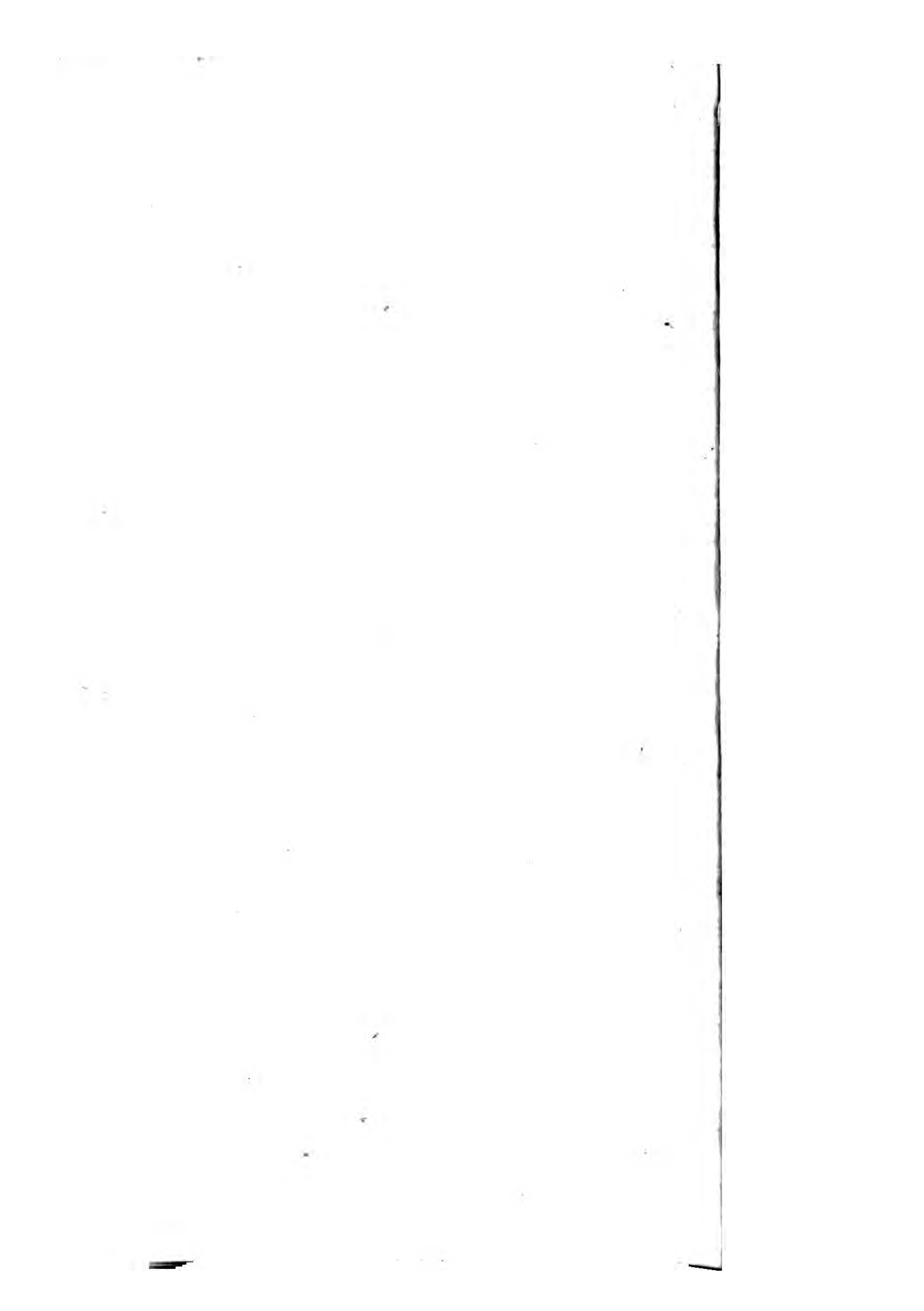
P. Adèle Ellet.

Secrétaire

Supérieure



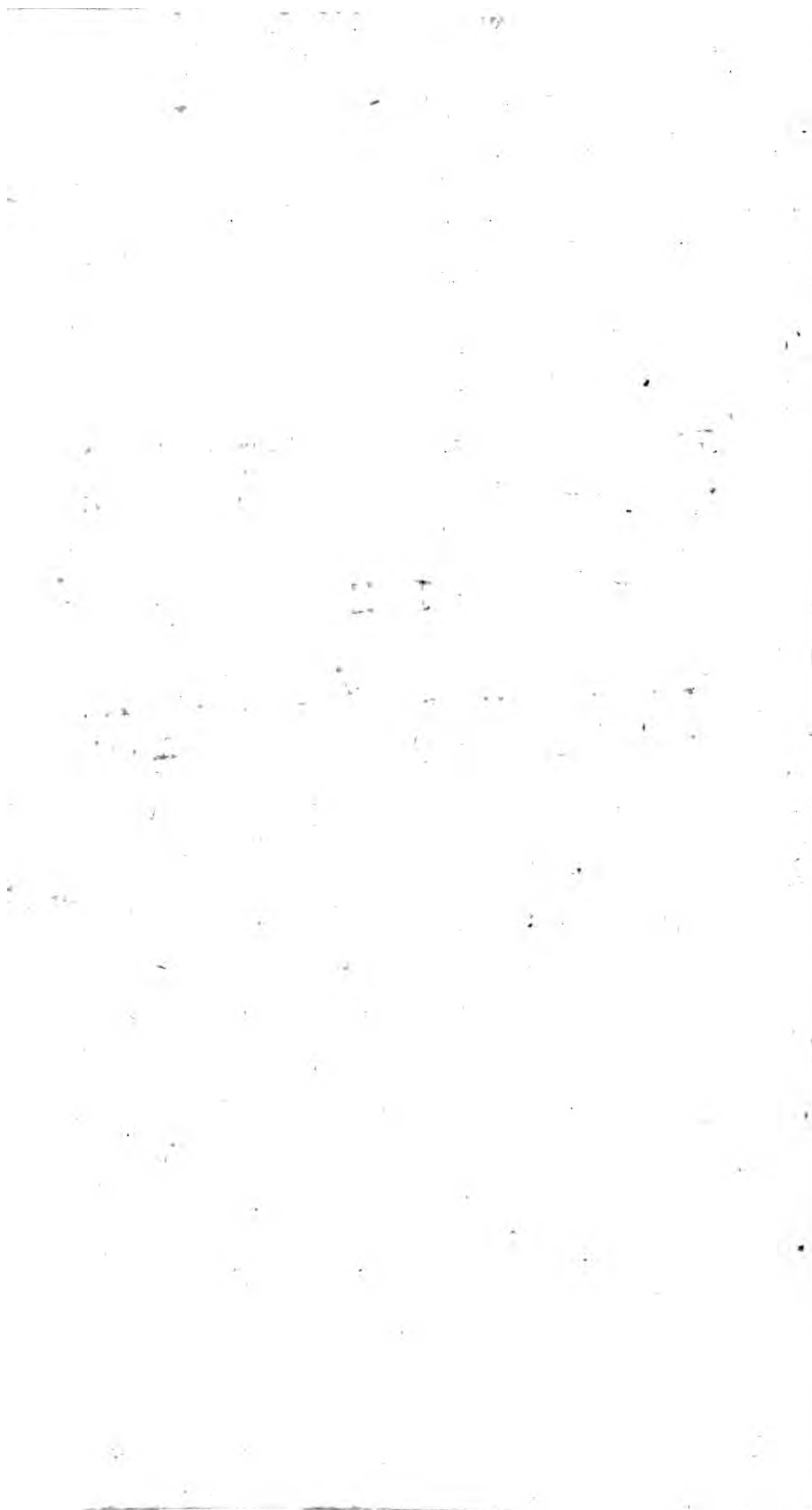




RECUEIL

DE

DIVERS ÉCRITS.



RECUEIL

DE

DIVERS ÉCRITS,

SUR

L'AMOUR ET L'AMITIE',
LA POLITESSE,
LA VOLUPTÉ',
LES SENTIMENS AGREABLES,
L'ESPRIT ET LE COEUR.

A. R.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti,
à la Croix d'or.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

40

THE UNIVERSITY OF OXFORD

1953

LIBRARY

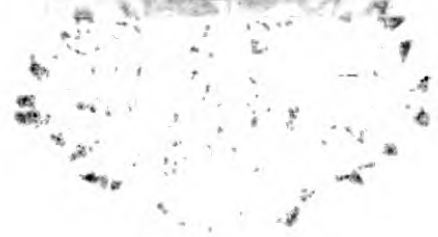
1953

TAYLOR INSTITUTION

LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY



LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY



A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
PRINCE DE GALLES.



MONSEIGNEUR.

Il est si ordinaire à
VOTRE ALTESSE
ROYALE, *de faire du*

a. iij.

ÉPI TRE.

bien, qu'il est presque impossible qu'elle se souvienne de tout celui qu'elle fait. Mais si vous êtes assez grand, pour oublier vos bienfaits, je serois le plus insensible des hommes, si je n'étois pas pénétré toute ma vie des bontés dont vous m'avez honoré. Toute l'Europe sçait qu'il n'y a point de Prince plus généreux que vous, MONSIEUR; qu'il me soit permis d'emploier un terme dont ceux qui ont

ÉPITRE.

une fausse idée de la vertu ne se servent guères à l'égard des Princes, c'est qu'il n'y en a point aussi de plus humain. Ce terme n'est pas du stile recherché de la flatterie ; mais c'est ici une expression propre & convenable à la vérité. Ceux qui demandent des graces à VOTRE ALTESSE ROYALE, s'aperçoivent d'abord que vous vous rendés, pour ainsi dire, leur égal, afin de mieux entrer dans leur situation ; & vous ne son-

ÉPI TRE.

gés ensuite que vous êtes Prince, que pour leur faire sentir de favorables effets de votre grandeur. La bonté de votre cœur, & la supériorité de votre raison, vous ont garanti du préjugé que l'amour propre & l'adulation n'inspirent que trop souvent aux Princes, sur-tout à ceux qui sont, comme vous, destinés au Trône. Ils croient que leur Rang suffit pour imposer l'obligation de les aimer; & vous avés pour maximes,

ÉPI TRE.

MONSEIGNEUR,
ainsi qu'on l'a oui dire plus
d'une fois à VOTRE AL-
TESSE ROYALE, que les
Princes ne doivent songer
qu'ils sont Princes, que
pour faire du bien; que
c'est à leurs bienfaits qu'on
doit les connoître; &
qu'autrement, vous ne
voïez point pourquoi on
les aimeroit. Quand un
Prince parle ainsi, ce ne
peut être que par un sen-
timent intérieur de gran-
deur & de bonté, qui l'as-
sûre que l'usage qu'il fera

ÉPI T R E.

de son pouvoir, ne lui attirera pas moins d'amour, que son Rang exige de respect. Je supplie VOTRE ALTESSE ROYALE de me pardonner, si je dis ici des choses que tout le monde sçait, & que vous ne prendrés pas plaisir à entendre redire ; mais, MONSEIGNEUR, la reconnoissance, lorsqu'elle est vive, est assés semblable à l'amour ; elle se plaît à faire répéter ce qu'on a déjà dit mille fois. C'est même pour avoir la

ÉPI T R E.

*Satisfaction de le redire
par écrit, que je prends
la liberté de dédier très-
humblement ce petit Re-
cueil à VOTRE ALTESSE
ROYALE. J'espère qu'elle
y jettera les yeux avec
plaisir. Tout ce qui le
compose, excepté le peu
qu'il y a de moi, vient
de si bonne main, que cet-
te espérance n'est pas mê-
me détruite par la défian-
ce où je dois être, de ce
que j'ai osé y joindre. Je
supplie VOTRE ALTESSE
ROYALE d'ajouter aux*

ÉPI T R E.

*graces qu'elle a daigné me
faire, celle de croire que
l'éloignement des lieux,
ni l'éloignement des tems
n'affoibliront jamais mon
dévouement, ni mon ex-
trême reconnoissance. Je
suis, avec le plus profond
respect,*

MONSEIGNEUR,

**DE VOTRE ALTESSE
ROYALE,**

Le très-humble
& très-obéissant
Serviteur.



LETTRE

A MADAME

LA DUCHESSE

DE ***



A DAME,

J'AI l'honneur de vous envoïer
la Copie que vous souhaitez du
Traité de l'Amitié de Madame de
***. Qu'elle auroit été charmée,
MADAME, de vous l'entendre lire
& louer ! Et qu'elle l'auroit enri-

A

chi , en profitant des réflexions
qu'il vous donna lieu de faire !

Des sons touchans d'une voix douce & belle,
Je ne sçai quelle inflexion
Aux beautés de la diction
Joignoit une beauté nouvelle.
Chaque mot par vous prononcé ,
D'un ton qu'accompagnoit une grace infinie,
Marquoit avec plus d'énergie
Ce que *** avoit pensé.
Et lorsque vous daignés nous faire
Sur ses sentimens délicats
Le moindre petit commentaire ,

*** gaignoit beaucoup , & nous n'y per-
dions pas.

Ce que vous dites au sujet de
Ami tié , m'en a inspiré une dé-
nitio n que je vous supplie , MA-
DAME , de rectifier , si elle n'ex-
prime pas bien ce que vous pen-
sés. Je suis persuadé qu'elle ne
peut être bonne , si elle n'est pas
conforme à vos sentimens. Croiés-

L E T T R E. 3

VOUS, MADAME, qu'on pût bien définir l'*Amitié*, en disant que c'est un *Amour heureux & constant*? *Amour*, parce qu'on est attaché à la personne aimée; de façon que le plus doux plaisir de la vie est celui de lui en faire & d'en recevoir d'elle. *Heureux*, parce qu'on est l'objet réciproque de l'attachement de la personne aimée; l'*amitié* suppose un parfait retour. *Constant*, parce que la cause de l'*Amitié*, & ses liens s'accroissent & se fortifient avec le tems, qui détruit d'ailleurs toutes choses; puisque cette cause est la vertu même, & que le propre de la vertu est de toujours bien faire, & de se perfectionner sans cesse.

Ainsi l'*amitié* ne seroit qu'un amour exempt de cupidité; & c'est ce qui vous fit trouver dans le *Traité de l'Amitié* de Madame de *** des idées si semblables à celles

qui dominant dans sa *Métaphysique d'Amour*.

En effet, MADAME, dans cette Métaphysique elle élève ce qu'on appelle communément l'*amour*, jusques à la perfection de l'*amitié*; & elle donne à l'*amitié*, dans le petit Traité qu'elle en a fait, toute la vivacité, & même quelques autres accompagnemens de l'*amour*. Cela vient sans doute de ce que Madame de *** avoit de l'*amour* & de l'*amitié* ces belles idées qui les confondent, & que PLATON n'expose qu'avec un entousiasme dont elle avoit été frappée. Idées si parfaites, qu'on les regarde comme de belles imaginations, parce qu'on n'a pas le courage de s'élever jusqu'à elles, ou du moins de s'y conformer. Tel est le sort de ce grand Philosophe; on le voit s'élever si haut au-dessus de l'ordinaire des hom-

L E T T R E. 5

mes , qu'il leur semble planer dans les nues ; peut-être ne va-t-il pourtant que jusques où la belle nature nous dicte qu'il faudroit être pour notre propre bonheur , & qu'il ne nous paroît élevé , que parce que nous nous sommes trop abaissés. J'oserois dire qu'on a de fausses idées de sa doctrine ; que personne n'a mieux connu ce qu'il faudroit faire pour trouver même dans les plaisirs des sens , toute la volupté qu'ils peuvent donner. Ce qu'il a dit est vrai ; ce sont ceux qui ne se conforment pas à ses idées , qui se trompent. Je sçai bien , MADAME , que le mot d'*amour* signifie dans l'usage ordinaire , ce que saint PAUL appelle *la concupiscence de la chair* ; expression qui présente de si vilaines idées , que je n'aurois osé m'en servir , sans l'autorité de l'Écriture. Ainsi on pourroit dire

6 L E T T R E.

que ce mot d'*amour* ne doit point entrer dans la définition de l'amitié, qui paroît d'un genre tout différent; mais l'amour pris ainsi, est dans le figuré. Le terme d'amour, dans la signification propre, ne marque qu'un attachement ardent & vif, que desir d'obtenir, de servir ou de plaire; & ce n'est point dans le sens ordinaire de ce qu'on entend par amour, qu'on dit l'*amour de la vérité*, l'*amour paternel*, & même l'*amour conjugal*; ce qui surprendra un peu ceux qui ne sont qu'Amans, & qui seront bien à plaindre s'ils ne le connoissent pas, quand ils seront Epoux. Ainsi, MADAME, l'amour pris dans sa signification propre, entrera fort bien dans la définition de l'amitié, qui doit être en effet ardente & vive quand elle est vraie. Ajouter que cet amour est heu-

reux & constant, n'est-ce pas donner de l'amitié une idée aussi charmante que juste? Sans cet amour, l'autre n'est qu'un attachement de cupidité, qui ne mérite pas le nom d'amour; ce n'est qu'une effervescence de sang qui attaque le cœur & le cerveau, & qui y excite mille passions tumultueuses, pour un objet que les honnêtes gens sont obligés de se déguiser, en lui substituant celui de l'amitié :

D'Illion réduit en cendres

Quelle fut la cause, hélas !

Aussi cette sorte d'amour ne se soutient que par l'espérance & l'imagination; son bonheur se dissipe dès qu'il s'obtient; la réalité est son tombeau. Deux personnes qui s'aiment de cet amour, à proprement parler, ne s'aiment

point. Ce n'est point le *vous* qu'ils aiment ; c'est l'image dont leur imagination est frappée. Ils se trouvent blessés par hazard, un coup d'œil fait le mal, la fièvre survient avec transport ; mais donnés aux malades ce qu'ils demandent, les voilà guéris. Si on pouvoit donner, ou prendre le remede, dès qu'il en est besoin ; ce seroit une maladie aussi peu dangereuse qu'elle l'est autrement beaucoup. C'est pourquoi PLATON qui connoissoit si bien le véritable amour, qu'il ne regardoit la cupidité que comme un besoin, ou une maladie indigne du beau nom d'amour, vouloit que dans sa République nulle loi, ni nul préjugé n'empêchât les femmes de guérir les blessures qu'elles avoient ainsi faites ou reçues. Il regardoit cette permission, non-seulement comme un

lien de société, mais encore comme un moïen de guérir cette maladie, & même de la prévenir; ce qui fait bien voir que l'amour, si vanté par ce Philosophe, n'est que cet amour épuré dont Madame de *** étoit charmée: *Cet amour, dit-elle, qui chés les honnêtes personnes fait le commerce des cœurs, qui est la source de tous les plaisirs, qui perfectionne les ames bien nées; cet entrepreneur de grandes choses, qui conduit & ne souffre aucunes foiblesses; cet amour enfin qui se confond si parfaitement avec l'amitié, que le véritable amour, ou la parfaite amitié, ne font que les deux noms d'une même chose.*

Si les effets doivent tenir de leurs causes, la différence qui se trouve entre l'amitié & l'amour ordinaire, est bien naturelle. On a tort de se plaindre des effets que

le dernier produit ; ils sont conformes à leur cause & à leur objet. Une Belle qui se plaint de ce que son Amant l'abandonne, se plaint de ce qui n'est pas. Ce n'étoit pas elle qu'il aimoit ; s'il l'avoit aimée , il auroit été son ami , il l'aimeroit encore , car il n'auroit rien aimé qui ne fût toujours aimable. Elle-même n'aimoit en lui que l'Amant , puisqu'elle ne s'étoit pas assurée de l'avoir pour ami.

Son cœur n'adrescoit point de vœux.

Au généreux Enfant de *Vénus Uranie* ;

Il ne ressentoit que les feux

Du traître fils de *Vénus Polhimmie*.

Ces feux dans leur activité

Demandent de la nouveauté.

Quelque doux que soit un empire ,

Quand un Amant le fuit , ce n'est pas sans
sujet ;

Un plaisir plus charmant l'attire ,

Et le plaisir est son objet.

L E T T R E. 11

Un Amant n'est qu'un passe-volant, qui fait son métier quand il déserte. Une Belle qui se plaint de l'infidélité de son Amant, a crû qu'il l'aimoit, parce qu'elle avoit de certains yeux, un certain coloris, de certains traits, enfin un je ne sçai quoi qu'il ne pouvoit exprimer lui-même, mais dont il étoit passionnément touché. Elle avoit tort. Il étoit bien touché de toutes ces choses, mais ces choses n'étoient pas elle; elles n'étoient qu'à elle comme les richesses sont à un homme riche, ou comme un magnifique habit est quelquefois à un homme mal fait. Si le riche est un avare ou un mal-honnête homme d'ailleurs, est-ce lui qu'on aime ou ses richesses? Si une belle femme est fotte, vaine, fourbe, capricieuse, est-ce elle qu'on aime, ou sa beauté? Peut-on estimer en elle ce qui

n'est point véritablement elle ?

En effet, MADAME, le *vous* qui malgré vous-même pourroit inspirer des desirs qu'on n'oseroit vous laisser appercevoir ; ces couleurs admirables de votre teint, ces beaux yeux où la fierté & la douceur paroissent avec tant de graces, même ce son de voix si touchant, ce n'est pas le vrai *vous* ; ils n'inspireroient qu'un amour dont vous vous tiendriez offensée, & avec raison. Pourquoi ? Par cela même que ce ne seroit pas le vrai *vous* qu'on aimeroit, mais seulement son enveloppe, qui, quelque belle qu'elle puisse être, ne doit non plus être préférée à votre vrai *vous*, que votre gant à votre main. Ceux qui vous aimeroient par cet extérieur, quoique le plus aimable du monde, vous feroient injure ; ils ne s'éleveroient pas jusques à

la beauté de votre ame , digne de cet amour qui naît de l'admiration , & qui est le seul digne de vous. Ce n'est pas , MADAME , que l'amitié ne puisse quelquefois être accompagnée d'un peu de cupidité ; les hommes font des hommes : c'est aux Anges à ne brûler que de cet amour parfaitement épuré de l'impression des sens. La cupidité est fondée dans la nature ; elle est nécessaire , la Religion même l'autorise & la sanctifie ; elle ne condamne que l'intempérance. Madame de *** non plus que PLATON , ne prétendent point la bannir. Mais l'un & l'autre ne la regardent comme quelque chose de considérable , que par les désordres qu'elle cause , & l'avilissement où elle jette ceux qui s'y livrent. C'est si peu de chose en soi , qu'elle est aussi indigne qu'inca-

pable de former les liaisons des cœurs. Les faveurs qu'elle exige ne peuvent être considérées que comme des marques de complaisance, & non comme l'objet de l'amour. On peut, & même on doit avoir de la complaisance dans l'amitié ; mais la complaisance n'en est que l'effet, & non pas le fondement. Ainsi, MADAME, si on regardoit comme on le doit cette passion, dont nos Romans & nos Opéras font des éloges si rebatus, qu'ils en font fades ; cette passion qui fait tant de fracas chés nous & chés nos voisins, paroîtroit si peu de chose, qu'on ne daigneroit pas s'en entretenir ; les faveurs qu'on obtiendrait d'une Amie seroient prises pour un divertissement qui n'altéreroit point les sentimens du cœur de nos amis ; ni l'envie, ni l'orgueil, ni le vilain amour

propre , d'où naissent les fureurs de la jalousie , ne feroient point regarder les récréations d'un Ami comme une infidélité ; l'amitié régneroit , cet amour heureux & constant que la vertu fait naître , & dont elle est la cause & l'objet , aussi supérieur aux plaisirs des sens , que les sens sont au-dessous de l'homme raisonnable , quand ils deviennent passion ; qui élève l'ame , & lui fait trouver dans les sentimens de l'estime & de l'admiration , une douceur extrême à aimer pour aimer. La satisfaction d'aimer ce qu'on estime & ce qu'on admire , fait la jouissance & le bonheur ; & loin de connoître les lâches & cruels sentimens de l'envie & de la jalousie , on est charmé que les autres aiment ce que nous aimons , & que ce que nous aimons aime ce qui mérite de l'être : c'est justice.

Les plaisirs de la personne que nous aimons deviennent les nôtres ; l'approbation qu'on lui donne fait l'éloge de notre choix. Mais il faut pour cela aimer le vrai *vous*, & non l'extérieur, qui ne peut exciter que la cupidité, & non pas l'amour.

Il y a dans le sixième tome du *Grand CYRUS*, un Oracle de *Delphes*, qui assura d'autant mieux la Princesse de SALAMIS de cette vérité, que cet Oracle fut confirmé par VENUS URANIE ; cette VENUS de PLATON & de Madame de *** à laquelle, & aux Graces seulement ils permettent qu'on sacrifie.

Comme divers traits de l'aventure de cette Princesse ont rapport au sujet dont il s'agit, permettez, MADAME, que j'en rappelle ici le souvenir.

Dès que cette Princesse parut

à la Cour de *Paphos*, on peut assurer sans mensonge, qu'elle en effaça toutes les beautés, comme un Soleil qui obscurcit les autres Astres. Elle enflamma plus de cœurs en un jour, que toutes les belles n'en avoient seulement blessé en toute leur vie; & quoiqu'elle eût tant d'esprit, MADAME, que c'étoit un prodige de sçavoir & d'agrément, elle n'en eut pas besoin pour ses conquêtes. On étoit pris dès qu'on la voïoit; il n'étoit pas nécessaire de l'entendre. Aussi fut-elle haïe de toutes les femmes, parce qu'elle rendoit tous leurs Amans inconstans; mais elle ne se vengea qu'en se faisant de nouvelles ennemies, en se faisant de nouveaux esclaves. Cependant comme elle les avoit tous assujettis par le seul éclat de ses yeux, que son esprit merveilleux, son cœur généreux jusqu'à

l'héroïsme , & son ame naturellement tendre & passionnée , n'avoient point eu de part à ses conquêtes , tous ses Amans n'étoient pas également dignes de porter ses chaînes. Son Historien remarque qu'il y en avoit de stupides , de grossiers , de bizarres , de capricieux , d'ennuieux , & d'incommodes ; de sorte qu'elle eut autant d'envie de s'en défaire , qu'elle avoit eu de plaisir à se les assujettir. Ce ne fut pas sans peine qu'elle les écarta tous. Elle n'en réserva que trois , desquels fut le Prince de SALAMIS. Il eut pour elle le plus violent amour ; il le marqua par ses assiduités , & même par ses emportemens , car il se battit contre un de ses rivaux , qui mourut six jours après de la fièvre. Ensuite ce Prince ménagea si bien les parens de la Princesse , que son mariage fut

conclu, avant qu'elle en eût entendu parler. Elle fut obligée de s'y prêter, quoiqu'avec beaucoup de répugnance. Tel est le sort des Princesses, superbes & tristes victimes de l'opinion qui fait leur grandeur. Cependant le Prince lui rendit tant de soumissions, & lui marqua tant d'amour au commencement de son mariage, que l'aversion qu'elle avoit en fut adoucie. Mais hélas ! lorsqu'elle vivoit le mieux avec lui, les yeux du Prince, accoutumés à la voir, & à la voir à lui, ne furent plus touchés de sa beauté. La passion de ce Prince se ralentit. De la tiédeur, son ame passa à l'indifférence, & de l'indifférence au mépris. La douleur qu'eut cette Princesse de se voir méprisée, fut si forte, qu'elle en tomba malade d'une maladie de langueur, qui lui fit perdre sa beauté. Vous

pouvés juger , M A D A M E , que celui qui après l'avoir adorée , la méprisoit , lorsqu'elle étoit encore la plus belle Princesse du monde , ne l'aima pas , lorsque sa beauté fut presqu'effacée par la mélancolie ; aussi en usa-t-il avec elle encore plus mal. Il eut vingt passions différentes pour des femmes , qui dans le plus grand éclat de leur beauté , étoient moins belles que la Princesse ne l'étoit encore , quelque changée qu'elle fût. Un des Amis du Prince lui en fit des reproches. *Qui ôte , lui répondit-il , la grace de la nouveauté à l'amour , lui ôte tout. Qui en bannit le desir & l'espérance , ne lui laisse rien d'ardent ni d'agréable. Jugez après cela , poursuivit-il , quelle doit être la passion d'un homme qui voit tous les jours la même personne , qui ne desire rien , qui n'espère rien , & qui ne voit dans*

l'avenir autre chose , sinon que sa femme sera un jour vieille & laide.

La Princesse abandonnée de son mari , & voiant que ses malheurs faisoient la joie des femmes qui l'avoient enviée , & des Amans dont elle avoit rejeté les soins , se retira à *Salamis* , où pour charmer ses ennuis , elle apprit cent choses qui la rendirent encore plus merveilleuse. Si bien que s'accoutumant à une espèce de mélancolie qui occupe l'ame, sans la troubler, sa santé & sa beauté se rétablirent d'autant plustôt , qu'elle n'avoit pas encore dix-huit ans. Par bonheur son mari mourut alors subitement. Elle n'affecta point de paroître inconsolable. Mais après avoir observé ce que la bienséance exigeoit , elle vint à la Cour pour les affaires de sa Principauté. Elle y effaça encore ce qu'il y avoit de

plus beau, & n'enleva pas moins de cœurs, que la première fois qu'elle y avoit paru. Cependant, toujours dégoûtée du monde, & dans la ferme résolution de ne point aimer ceux qui n'aimeroient point elle, mais sa beauté, elle se retira bientôt après dans une solitude, d'où le Prince PHILOXIFE son frere essaioit vainement de la tirer. Ce fut pour complaire à ce Prince qu'elle envoya consulter l'oracle de Delphes, sur ce qu'elle avoit à faire pour être heureuse. L'Oracle répondit en termes exprès : *Qu'il falloit qu'elle épousât un homme qui fût devenu amoureux d'elle, sans le secours de sa beauté.* VENUS URANIE, qu'elle consulta ensuite sur cet Oracle même, le confirma ; & la Princesse crut que c'étoit lui interdire tout attachement. Elle n'imaginoit pas qu'on pût l'aimer

sans la voir , & qu'en la voiant , sa beauté ne contribuât pas à la passion qu'on pourroit avoir pour elle. Tandis qu'elle se destinoit ainsi à passer ses jours dans la retraite , un *Crétois* arriva à *Paphos* , où son mérite extraordinaire enleva tous les éloges de la Cour & de la Ville. Le Prince *PHILOXIPPE* voulut le faire voir à la Princesse sa sœur. Il proposa de le lui amener ; mais elle ne voulut point y consentir. Cependant , *MADAME* , le hazard fit que cette Princesse étant allée dans une maison de campagne voir un labyrinthe qu'elle faisoit imiter dans ses jardins , le *Crétois* se trouva égaré dans ce même labyrinthe. Il y parla à la Princesse , sans sçavoir qui elle étoit , sans la voir , ni sans pouvoir venir jusqu'à elle , parce qu'il ignoroit les détours de ce labyrinthe , dont

les palissades qui le formoient étoient extrêmement hautes & épaisses, TIMANTE, c'est le nom de ce *Crétois*, fut charmé de la voix & de la conversation de l'Inconnue, qu'il avoit entendu chanter, & qu'il avoit entretenue. Il eut une extrême curiosité de sçavoir qui elle étoit; mais quelques recherches qu'il pût faire, ses recherches furent vaines. Par bonheur pour lui, c'étoit alors le tems des fêtes d'*Adonis*, qu'on célébroit à *Amathonte*. La Princesse s'y rendit par complaisance pour une Dame de ses Amies qui n'avoit jamais vû la cérémonie de ces fêtes; & TIMANTE y vint par la curiosité naturelle à un Etranger. Admirés, MADAME, ce que fait le hazard. TIMANTE se trouva dans le Temple, précisément à côté de la Princesse. Il est vrai qu'il ne sçavoit pas que

ce

ce fût elle , & en même-tems son Inconnue. Outre le soin extrême qu'elle avoit pris de se cacher , afin qu'on ne dît point qu'elle eût quitté sa solitude pour une fête d'ADONIS, son visage étoit couvert d'un voile épais & fort abattu. Mais dès qu'elle eut ouvert la bouche pour chanter l'hymne que les Dames qui assistent à cette fête ont coutume d'y chanter, TIMANTE reconnut la voix de la charmante Inconnue du labyrinthe , & prit bien la résolution de ne pas la laisser échaper sans sçavoir qui elle étoit. Il ne put s'empêcher de lui marquer la joie qu'il avoit de la retrouver. Elle lui imposa silence , le priant d'être attentif aux cérémonies , & prit son tems pour se dérober avant le moment où la coutume exige que les Dames y levent leur voile. TIMANTE la veilloit de

trop près pour la perdre. Il la suivit jusque sous des arcades où elle se réfugia, se mit respectueusement à ses genoux, & la conjura au nom de la Déesse, & avec les instances les plus obligeantes, de ne pas se cacher plus long-tems. La Princesse persiste, il insiste; elle refuse, il s'obstine; enfin ils capitulent. Je sçai bien, dit-elle, que je ne puis vous empêcher de me suivre, qu'ainsi vous pourrés sçavoir où je loge, & peut-être qui je suis; mais si vous le faites, je vous déclare que vous ne me verrés, ni ne me parlerés de votre vie; au contraire, si vous ne me suivés point, si vous ne vous informés point qui je suis, si vous ne dites à personne, sans exception, que vous avés rencontré ici l'Inconnue du labyrinthe, je vous promets de vous accorder une conversation, dans un lieu où j'aurai

plus de loisir de vous entretenir qu'ici. TIMANTE avoit déjà conçu tant d'estime & de respect pour l'Inconnue, que quelque dures que fussent les conditions, l'espérance de l'avenir les lui fit accepter. Huit jours après cette aventure, la Princesse se rendit inconnite à *Paphos*, où le hazard, auquel elle n'étoit pas fâchée d'avoir contribué, lui fit encore trouver TIMANTE, avec qui elle eut de fréquentes & longues conversations. Il lui parloit tous les soirs, au travers des grilles d'une chambre basse, qui donnoit sur un jardin, où TIMANTE avoit eu la permission de se promener. Il est vrai qu'il ne la voïoit point. Outre les grilles, & l'absence du jour, elle ne paroïsoit que voilée; cela n'empêcha pas qu'il n'en devînt extrêmement amoureux. Ils se montroient leurs

ames à découvert; elles étoient parées de tant de vertus, qu'il étoit impossible qu'elles ne s'aimassent pas. Un jour que TIMANTE lui parloit de ce qu'il avoit oui dire de la beauté de la Princesse de SALAMIS, ignorant toujours que cette Princesse fût son Inconnue, elle exigea de lui qu'il allât le lendemain à un Temple de VENUS URANIE, qui n'étoit éloigné de *Paphos* que de trente stades. Je sçai, dit-elle, que la Princesse de SALAMIS doit y venir, je veux que vous jugiés par vous-même de sa beauté. C'est en vain qu'il protesta qu'il ne soucioit de voir que sa chere & admirable Inconnue; il fallut obéir. La Princesse s'y étoit rendue de très-bonne heure, & ne se laissa voir qu'à la fenêtre de la maison d'un Sacrificateur, au-devant de laquelle TIMANTE ne

put s'empêcher d'arrêter un moment. Dès qu'il l'apperçut, quoiqu'il ne la vit, pour ainsi dire, qu'en passant, il fut si frappé de sa beauté, qu'il en changea de couleur, & qu'il souhaita que son Inconnue fût aussi belle, quoiqu'il ne crût pas que cela fût possible. L'impression étoit si grande, qu'il craignit de la lui laisser voir, quand il viendroit lui rendre compte de son voiage. Elle s'apperçut en effet qu'il se ménageoit sur les louanges qu'il donnoit à la beauté de la Princesse de SALAMIS; car il la soupçonnoit d'autant moins d'être son Inconnue, qu'il croïoit impossible qu'une femme aussi belle pût se résoudre à cacher sa beauté à un homme qui l'auroit aimée, & dont elle auroit écouté la passion. Cependant, le mérite de la Princesse Inconnue l'emporta toujours

dans le cœur de TIMANTE, sur la beauté de la Princesse connue; & quoique pour retourner dans sa solitude, elle se fût dérobée de *Paphos*, sans s'être fait connoître à TIMANTE, afin de l'éprouver encore par l'absence, il lui resta si fidèle, qu'il ne put être mené chés elle, comme Princesse de SALAMIS, qu'avec une peine extrême, & que par déference pour le Prince PHILOXIFE, & la Princesse sa femme. Mais ce Prince, instruit par une Confidente de l'aventure de sa sœur & de TIMANTE, aussi bien que de leurs sentimens réciproques, se fit un plaisir d'y ajouter la surprise. Il mena donc TIMANTE chés la Princesse de SALAMIS, qui ne l'attendoit pas, & TIMANTE chés son Inconnue, lorsqu'il ne croioit aller que chés la Princesse de SALAMIS. Jugés, MADAME, quelle

dut être leur émotion , & quelle dut être en particulier la joie de TIMANTE. Ce qui mit le comble à leur bonheur , c'est que ce jour-là même cette merveilleuse Princesse se détermina à le recevoir pour l'Epoux que l'oracle lui avoir marqué. Elle étoit si persuadée & par la raison , & par l'expérience , que son bonheur dépendoit d'être aimée , elle , & non pas sa beauté , que s'étant apperçûe de l'impression qu'elle avoit faite sur TIMANTE , lorsqu'il la vit à la fenêtre du Sacrificateur , elle fut fâchée , quoiqu'elle eût souhaité de lui plaire , d'avoir lieu de croire qu'elle avoit trop plû. Si cela étoit , dit-elle à une Confidente , *je vous assure que je ne serois guères moins jalouse de moi , que d'une autre.*

Cette Histoire se rapporte si parfaitement aux vûes de Ma-

dame la Marquise de *** & fait si bien sentir que la véritable amitié, c'est-à-dire, ce parfait amour exempt de cupidité, doit être l'effet du mérite, & non de la figure, & qu'il n'y a que cet amour qui puisse être heureux & constant, que je n'ai pû résister, MADAME, à la tentation de vous rappeler la Princesse de SALAMIS. Il est vrai que ma Lettre devient un Livre, mais vous êtes auprès du feu, dès qu'elle a commencé à vous ennuyer, le remède étoit facile, c'est ce qui m'encourage à hasarder encore quelques réflexions.

Si vous ne désapprouvés pas la définition que je donne de l'amitié, quand je l'appelle un *amour heureux & constant*, je découvrirai aisément pourquoi les personnes qui ne pensent pas aussi-bien que vous, MADAME, pourront

la condamner. C'est qu'ils confondront la cupidité avec l'amour, & qu'ils n'auront de l'amitié, qu'une foible & imparfaite idée. Il suffit d'être homme, pour être capable de la première; il faut être quelque chose de plus, pour être capable de la seconde. Il faut être vertueux. Si donc les hommes étoient ce qu'ils doivent être, l'amitié les uniroit tous; & voilà la République de PLATON, ou quelque chose de plus parfait encore.

O vous! qui dans les Cieux vous êtes retirée,

Pour fuir loin des mortels trop indignes de vous,

Sœur de THEMIS, aimable ASTRE'E,

On vous reverroit parmi nous.

Cette foule de maux que PANDORE étonnée,

Vit de la terre profanée

Désoler le charmant séjour,

B v

Et de qui le poison funeste
 Força le véritable Amour
 De fuir , ainsi que vous , sur la route cé-
 leste ;
 Ces maux ne seroient plus , si cet Amour
 parfait
 Revenoit sur notre Hémisphère.
 Mais hélas ! il n'est plus qu'une belle chi-
 mère ,
 Dont le pouvoir est presque sans effet ,
 Même en celui qui le révère.

C'est un grand malheur , MA-
 DAME , puisque tous les maux
 qui sont sortis de la Boete de
 PANDORE , étant évanouis , l'es-
 pérance ne regarderoit plus la dé-
 livrance des maux , mais l'aug-
 mentation de la félicité. Quels
 biens même , dans l'état où nous
 sommes , peuvent manquer à ceux
 qui ont de véritables amis ? Un
 homme de ma connoissance cher-
 choit en quoi consistoit le bon-
 heur ; sur quoi , vous sçavés , MA-

DAME , qu'il y a eu cent quatre-vingt sentimens différens. Il faisoit une longue énumération des biens de la vie : Voulés-vous , disoit-il , la santé , la force , la beauté , les graces ? Aimés-vous mieux les richesses ? Voulés-vous la réputation ? Choisissés , prenés-les tous , & y ajoutés même la Souveraineté. Il découvroit facilement ensuite , qu'aucun de ces biens , ni même tous , ne pourroient faire le vrai bonheur. Mais il n'osa jamais ajouter : Voulés-vous des amis ? Il sentit que de vrais Amis mettroient dans l'état où le vrai bonheur se trouve.

C'est donc en connoissant la cupidité , & non pas l'amour , que quelques personnes ont crû que Madame de *** n'avoit parlé dans ses Réflexions sur les femmes , que d'un amour idéal , qui n'étoit point dans la nature ,

& qui n'y pouvoit être. Ils ont crû qu'il ne résulteroit d'un pareil amour, que des plaisirs aussi vains que lui. Ils ne voient que par les yeux du corps; ce qui n'a ni forme ni figure, n'est rien pour eux. Il est pourtant vrai que les ames se connoissent, se voient, & s'unissent par des liens plus réels & plus forts, que par ceux des passions tumultueuses; c'est leur caractère, mais moins vraies, moins solides, moins durables, que les sentimens qui naissent de l'estime, & de l'admiration. Je m'en rapporte à vous, MADAME; de quel plaisir ne vous sentés-vous pas touchée, lorsque vous voies dans une ame les traits admirables, dont la vertu l'embellit? Est-il un sentiment plus vif, plus pur, plus satisfaisant? On disoit dans l'Ecole où PLATON a puisé sa doctrine:

Nous ne sommes pas ce que la forme représente ; chacun de nous est l'ame , non la figure qui peut être montrée au doigt. C'est dans cette Ecole qu'on a connu le véritable Amour , parce qu'on y connoissoit la véritable Beauté. C'est plein de cet amour heureux & constant , que EUCLEIDE de Mégare se déguisoit tous les soirs en femme , pour venir jouir de la beauté de SOCRATE , d'ailleurs si laid par la figure. C'est plein de cet amour , que CRITON n'épargnoit pas son bien , pour prévenir les besoins de SOCRATE ; & que PLATON estimoit que le comble de la bonté du Ciel , à son égard , étoit de l'avoir fait naître dans le siècle de ce Philosophe. C'est cet amour qui animoit SOCRATE lui-même , lorsque touché des dispositions vertueuses d'ALCIBIADE , il lui sauva la vie au Siège de Potidée.

& lui céda le prix de la valeur, pour l'animer de plus en plus à la vertu. C'est par cet amour, *entrepreneur des grandes choses*, qu'à la Bataille de *Delium*, il sauva de même la vie à son fidèle XENOPHON, & qu'après l'avoir dégagé de dessous son cheval, il le porta sur ses épaules plusieurs stades, pour le mettre en sûreté. Enfin, c'est ainsi qu'il aima CEBES, SIMIAS, APOLLODORE, ANTISTHÈNE, ARISTIPPE, & d'autres encore, dont il étoit si tendrement aimé. C'est de cet amour, qu'il aima la célèbre ASPASIE, qu'il voulut aimer la belle THEODOTE; mais dont il ne pouvoit aimer ses deux femmes, parce qu'elles étoient trop dépourvûes de la beauté que cet amour exige; tout ce qu'il put faire, fut de les supporter, en considération des enfans qu'elles lui donnoient,

comme il fit remarquer à **ALCIBIADE**, qu'on gardoit des oies malgré leurs crieries, parce qu'elles donnoient des œufs. C'est une comparaison bien humiliante, mais convenable toutefois aux femmes qui ne profiteront pas des réflexions de Madame de ***.

Ce qu'il y a d'heureux dans la beauté que donne la vertu, c'est qu'elle s'augmente par les soins qu'on en prend, & qu'elle se perfectionne par le secours de l'amitié, dont elle fait ainsi le bonheur, & la constance. Les défauts de l'ame se corrigent. Une ame hideuse par ses vices, peut devenir belle par ses vertus. La difformité des traits du visage ne peut se réformer; pourquoi se donner des soins inutiles, & négliger les avantages qu'on peut se procurer?

Un autre avantage du mérite

que donne la vertu , c'est qu'il convient à tous les sexes , à tous les âges , & à toutes les conditions. TRAJAN verse des larmes , au départ d'un Ami ; il aime à oublier qu'il est Empereur , pour sentir qu'il est homme ; il sent que la souveraine puissance est une charge , & que l'amitié est la douceur de la vie. Deux ambitieux ne peuvent être amis , parce que leur ambition vient d'une bassesse d'ame , peu propre au vrai mérite , & très - propre au contraire à toutes les bassesses du vice , incapables de former les liens de l'amitié. Mais deux Belles , & deux Poetes mêmes , pourroient être unis de la plus parfaite amitié ; parce que deux Belles & deux Poetes , qui seroient raisonnables , préféreroient la vertu , & les charmes de l'amitié , à la beauté & au talent , & qu'il n'est

pas absolument impossible que deux Belles & deux Poètes soient raisonnables, & se connoissent assés pour devenir amis. J'avoue que cela est très-difficile; car il ne faut pas pour l'amitié, de la vertu ordinaire & sophistiquée; il la faut bonne, pure, éclairée; enfin il faut de celle qui est si rare, que c'est de-là que la parfaite amitié est si difficile à trouver, parce qu'il faut que deux personnes sincèrement vertueuses se rencontrent. Deux personnes qui connoitroient bien le véritable amour, ne regarderoient donc la cupidité, que comme une passion des sens, non comme le sentiment qui fait l'union des cœurs; quand même elles sentiroient les mouvemens involontaires de la cupidité, elles s'y livreroient d'autant moins, qu'elles auroient envie de s'aimer véritablement.

Elles travailleroient à se connoître ; elles chercheroient à s'inspirer réciproquement ces sentimens d'estime , qu'on n'obtient que par le vrai mérite ; elles seroient persuadées qu'elles ne doivent point se tromper , parce que la tromperie retomberoit sur elles-mêmes ; l'envie qu'elles auroient de se plaire réciproquement , seroit un motif pour travailler mutuellement à leur perfection ; chacune d'elles tâcheroit de donner en soi l'exemple de la vertu qu'elle désireroit dans l'autre ; ainsi elles se procureroient les principaux avantages que Madame de *** a remarqués dans l'amitié ; elles se deviendroient des guides , des modèles , & des Juges chers , utiles , & respectables ; & se trouveroient par conséquent unies de cet amour , dont Madame de *** marque le caractère ,

en disant , qu'il conduit , & qu'il ne souffre aucunes foiblesses.

Si dans une union de cœur , bien formée de cette maniere , on éprouvoit ensuite quelques petits sentimens de cupidité , j'avoue, M A D A M E ; qu'il n'y a que la Religion qu'on nous enseigne , qui pût empêcher de s'y livrer , même avec toutes les graces , qui doivent en augmenter les plaisirs. Je ne vois pas que la raison s'y oppose , puisque la cupidité n'est point alors ni la cause , ni l'objet de l'amour , & qu'elle entreroit pour si peu de chose dans une union charmante par elle-même , qu'elle n'y seroit pas une passion. Mais dès que la Religion parle , M A D A M E , c'est aux sentimens , quels qu'ils puissent être , à se soumettre ; le véritable amour l'exige , & y encourage. Ce seroit s'éloigner de la perfection à la-

quelle il tend, & s'en éloigner dans le point qui fait l'essence de la vertu. Autrement je dirois plus ; je dirois, qu'une véritable amitié, que cet amour fondé sur la perfection même, pourroit fort bien inspirer des desirs, à peu près semblables à ceux qu'inspire la cupidité. Si les sens agissent sur l'ame, les dispositions de l'ame causent dans les sens des dispositions qui y correspondent. Quand on aime parfaitement quelque chose, on cherche naturellement à s'y unir. Un homme voïant une Statue de GUILLAUME *le Taciturne*, Prince d'*Orange*, examinoit particulièrement les traits du visage de ce Prince. Dans le tems qu'il le considéroit ainsi avec attention, il se rappelloit les grandes choses que ce sage & généreux Prince avoit faites pour la défense de sa Patrie ; & ses ré-

flexions lui inspirerent je ne sçai quels sentimens d'amour & de respect, qui le portèrent vivement à baiser le visage de marbre qu'il considéroit. Il voulut d'abord se retenir : Ce n'est que du marbre, se dit-il à lui-même ; cela n'importe, ajouta-t-il d'abord, pourquoi me priver de satisfaire une envie qui ne fait de mal à personne ? C'est une impression machinale, je l'avoue, mais il me fera doux de la suivre. Il le baïsa.

Si les sentimens de l'amour, qu'inspire la vertu d'un Prince qui n'est plus, peuvent porter à en baiser la Statue, quelle impression ne pourront pas faire les sentimens de l'amour, qu'inspire un mérite extraordinaire à deux personnes qui ne sont pas de marbre ?

Tout ceci fourniroit la matiere de bien des Dissertations ; mais il

46 L E T T R E.

faut arrêter une intempérance
d'écriture , qui me feroit faire un
in folio plus gros qu'un Atlas ,
& auffi bon que fi vous l'aviés
dicté , M A D A M E , s'il pouvoit
égaler , dans fon genre , le par-
fait & le profond respect que vous
doit ,

M A D A M E ,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur.



TRAITÉ¹

DE

L'AMITIÉ.¹

PAR MADAME LA MARQUISE DE***.



Vous me devés, M O N-
S I E U R , une consola-
tion , pour la perte de
notre Amie. J'appelle
perte , toute diminution dans
l'amitié, puisque ordinairement
tout sentiment qui s'affoiblit,
tombe. Je m'examine à la ri-
gueur , & je crois mettre dans
l'amitié plus qu'un autre. Ce-

pendant tout échape. Je vous prie donc de me dire sans ménagement, à qui je dois m'en prendre, car il faut que mes plaintes ayent un objet. Est-ce de moi? Est-ce de mes amies, ou des mœurs du tems? Enfin corrigés-moi, si je manque; consolés-moi, si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on sent le besoin qu'on a de l'amitié. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse, & que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire. Voici ce que ma solitude m'a fait penser sur ce sujet.

Dans tous les tems, on a regardé l'amitié, comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous; le premier mouvement du cœur, a été de s'unir à un autre cœur.

Cependant

Cependant c'est une plainte générale, tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas pour en jouir? C'est un effet du dérèglement des hommes, de s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La sagesse & la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, & que la vertu a même les doux plaisirs de l'amitié. Voïons donc quels sont les charmes & les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel est le véritable caractère de l'amitié, pour la connoître; & quels

font les devoirs de l'amitié , pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assés d'eux-mêmes. Toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils font de tous les biens les plus desirables. Sans elle la vie est sans charmes ; l'homme est plein de besoins ; renvoié à lui-même , il sent un vuide que l'amitié seule est capable de remplir ; toujours inquiet & toujours agité , il ne se calme & ne se repose que dans l'amitié. Un Ancien dit , que l'*Amour est fils de la Pauvreté & du Dieu des richesses* ; de la Pauvreté , parce qu'il demande toujours ; du Dieu des richesses , parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas avoir aussi la même origine ? Quand elle est vive , elle demande des sentimens : les ames tendres & délicates sentent les

besoins du cœur, plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du Dieu des richesses; car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'amitié, dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin, les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens; le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie, dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer & d'être aimé. Comblés les hommes de biens, de richesses & d'honneurs, & privés-les des douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour: les femmes, par l'attachement à leurs devoirs; & les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, & vous êtes en-

traîné dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour ; elle en devient plus tendre , plus vive & plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagements dont je parle. L'amitié naissante est sujette à l'illusion. La nouveauté plaît , & promet ; & tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au-delà de la vérité , & qui obscurcit nos lumières. Vous voyés dans la personne qui commence à vous plaire , tout ce qu'elle a de bon ; & l'imagination , qui toujours agit au gré du cœur , prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis , bien plus par les qualités qu'on devine , que par celles qu'on connoît. Il y a aussi des amitiés de sympathie , des liens inconnus qui

nous unissent & qui nous serrent ; nous n'avons besoin ni de protestations , ni de sermens ; la confiance va au-devant des paroles. Quand MONTAGNE nous peint ses sentimens pour son ami : « Nous nous cherchions , dit-il , « & nos noms s'embrassoient avant « que de nous connoître. Ce fut « un jour de Fête que je le vis pour « la premiere fois ; nous nous trou- « vâmes tout d'un coup si liés , si « unis , si connus , si obligés , que « rien ne nous fut plus cher que « l'un à l'autre. Et quand je me « demande , d'où vient cette joie , « cette aise , ce repos que je sens lors- « que je le vois : c'est que c'est « lui ; c'est que c'est moi ; c'est tout « ce que je puis dire ». Nous jouis- sons dans l'amitié , de tout ce que l'amour a de plus doux ; du plaisir de la confiance , du charme d'exposer son ame à son ami , de

lire dans son cœur , de le voir à découvert , de montrer ses propres foiblesses ; car il faut penser tout haut devant son Ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'amitié qui sçavent quels charmes il y a à passer les journées ensemble ; que les heures sont légères , qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime !

Quelle ressource que l'azile de l'amitié ! Par elle vous échapés aux hommes , qui sont presque tous trompeurs , faux & inconstans. Mais un des grands avantages de l'amitié , c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit , on a besoin d'être conduit ; il faut se défier de sa propre raison que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de sçavoir que nous avons un guide pour nous conduire , & nous redresser.

Les Anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié ; mais ils en ont fait des portraits si chargés , qu'on les a regardés comme de belles idées d'une chose qui n'étoit point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modèles , & à rejeter les grands exemples , parce qu'ils exigent beaucoup de nous , ils s'accordent à les traiter de chimères ; c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérochant aux obligations de l'amitié , nous perdons aussi ses avantages. C'est une société , c'est un commerce , enfin ce sont des engagements réciproques , où l'on ne compte point , où l'on n'exige rien , & où le plus honnête homme met davantage , & se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son Ami ; richesses , crédit , soins , & services , tout est

à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre siècle, que d'offrir son bien à son ami, c'est le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là; mais le plus grand avantage de l'amitié, est de trouver dans son ami un vrai modèle; car on désire l'estime de ce qu'on aime, & ce désir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

SENEQUE recommande à son ami de choisir entre les grands hommes, le plus respectable, d'agir comme si l'on étoit en sa présence, de lui rendre compte de toutes ses actions: ce grand homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, & n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis

d'être imparfaits à ses yeux ; aussi ne voïés-vous guères le vice se lier avec la vertu. On n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi , pour oser se donner de certains amis. PIRRHUS disoit : *Sauvés-moi de mes amis , je ne crains qu'eux.* PLINE aiant perdu son ami : *Je crains bien , dit-il , de me relâcher dans le chemin de la vertu , j'ai perdu mon guide , & le témoin de ma vie.* Enfin la parfaite amitié nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables , elle vous force à leur ressembler , pour les garder. Vous trouvés donc dans l'amitié la sûreté du bon conseil , l'émulation du bon exemple , le partage dans vos douleurs , le secours dans vos besoins , sans être demandé , atten-

du, ni acheté. Voïons à présent quels sont les véritables caractères de l'amitié, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre Ami, c'est la vertu; c'est ce qui nous assure qu'il est capable de l'amitié, & qu'il en est digne. N'espérés rien de vos liaisons, lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui, ce n'est pas le goût qui unit, ce sont les besoins. Ce n'est pas l'union des cœurs, ni de l'esprit, qu'on cherche dans les engagements; aussi les voïons-nous finir aussi-tôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse; c'est toujours la faute de l'un des deux; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à se dédire. On s'unit sans s'examiner, & on rompt sans délibérer; rien n'est si méprisable.

Choisissez votre ami entre mille ; rien n'est plus important qu'un tel choix , puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste , que de tomber en de mauvaises mains , d'avoir à essuier la honte d'une rupture , ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus , que nos amis nous caractérisent ; on nous cherche dans eux ; c'est donner au Public notre portrait , & l'aveu de ce que nous sommes. On trembleroit , si on faisoit attention sur ce que l'on hazarde en avouant un ami. Voulés-vous être estimé ? Vivés avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître , avant que de s'engager. La premiere marque qui vous assure le plus qu'on est digne d'amitié , c'est la vertu ; après quoi il faut chercher des amis libres , affranchis des passions.

Ceux que l'ambition possède, sont incapables d'éprouver ce sentiment ; & encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte toute la vivacité de l'amitié ; c'est une passion turbulente , & l'amitié est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame un joie d'yvresse , qui quelquefois est suivie de violens chagrins ; l'autre est une joie de raison , toujours pure & toujours égale ; rien ne peut l'altérer ni la lasser ; elle nourrit l'ame. De plus , si vous êtes attaché à une personne de mérite , n'a-t-elle pas toute votre confiance ? L'amitié d'un amant pour ses amis , est trop sèche ; il peut leur donner des soins & des services , mais il n'a plus de sentimens à leur offrir. La récompense de l'amour vertueux , c'est l'amitié ; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui

vous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'amitié ; chaque objet enlève une portion de sentimens & d'attentions qui lui appartiennent. Quoique l'on ait toujours dit, qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus solides que la simple sensibilité ; cependant si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné ; l'esprit peut être convaincu ; si le cœur n'est pas touché, l'on ne va ni bien vite, ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusqu'à nous.

MONTAGNE, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit qu'il fut frappé comme on l'est en amour ; il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié. Dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit

plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramène à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié; celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à nous par sentiment. Mais quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres. Mais les services doivent être à la suite de l'amitié, & non pas l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié, de la conformité, des rapports, des âges à peu près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes

brillans , enivrées de leur bonheur , ces esprits déreglés que la fortune careffe , ne font guères propres à l'amitié. Les Rois font auffi privés de ce doux fentiment. Ils ne fçauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes ; c'est toujours le Roi , & rarement la Perfonne. Je ne voudrois pas avoir la premiere place à ce prix ; tout est trop pefant , fans le fecours de l'amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAUS , qui fut puni pour avoir fçu fe trop faire aimer. C'est une belle domination , que de régner fur tous les cœurs. Les perfonnes en place ont plus de foin d'amaffer des richesses , que d'acquérir des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits , à chercher les perfonnes de mérite , à les fecourir , à fe préparer un azile dans le cœur d'un ami ,

pour le tems de la disgrâce ? La plûpart des biens que nous acquérons , font pour les autres ; celui-là feul eft pour nous. Il faut auffi dans l'amitié , des mœurs pures ; vous courés trop de rifque , de vous unir avec une perfonne de mœurs déreglées.

Vous voyés bien que toutes les vertus deviennent néceffaires à la parfaite amitié. La retraite eft propre à cultiver ce fentiment ; la folitude eft amie de la fageffe ; c'eft au-dedans de nous qu'habitent la paix & la vérité. De plus , *c'eft la marque d'un esprit bien fait , dit un Ancien , que de fçavoir demeurer avec foi-même ; qu'il eft doux d'y refter , quand on s'en eft rendu la jouiffance agréable !* L'amitié demande une perfonne toute entiere ; dans la retraite , ce fentiment-là devient plus néceffaire , & moins partagé. D'ailleurs, nous

sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chés eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit : *J'ai assés profité, pour apprendre à être mon ami.* Quiconque sçait vivre avec soi-même, sçait vivre avec les autres. Les caractères doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons ; sans cela, nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime ; si vous êtes heureux, vous voulés partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guères propre au plaisir de la parfaite amitié. Nous voions assés de jeunes gens se croire & se dire amis; mais le lien de leurs unions, ce sont les plaisirs; & les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié. *Vous êtes dans l'âge qui convient*, dit SENEQUE à son ami; *vos passions violentes sont éteintes, vous n'en n'avez plus que de douces; nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre & plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui vous ramène à la sagesse & à vous-même, un esprit élevé, (car il y a un goût & un degré dans la parfaite amitié, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres) mais sur-tout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup

plus nécessaires que celles de l'esprit ; l'esprit plaît , mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour propre domine , n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment ; la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête , & pour mieux dire , étouffe les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous ; & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut sçavoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois tems dans l'amitié ; le commencement , la durée , &

la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens , & que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion , rien ne coûte dans ces premiers momens , & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use , que cette pointe de sentimens s'émouffe par l'habitude. L'illusion disparoît , & vous êtes réduit à soutenir l'amitié par raison ; qualité qui est toujours sèche. En amitié , comme en amour , il faut ménager les goûts , c'est une œconomie permise ; mais sçait-on s'arrêter sur un plaisir permis & innocent ? Cependant , comme rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible amitié , on devroit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si désirable ; car la vie heureuse consiste à sentir , & à imaginer agréablement. L'on

sent les choses présentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux tems, soutient ces deux sentimens; puisqu'elle nous fait sentir agréablement dans le présent, & espérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il est écrit que toute sensibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naissante; ils peuvent donc quelquefois être inconstans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût se perd, mais l'amour du devoir subsiste. Il faut les plaindre; ils avoient un sentiment agréable, il leur est échappé; que n'avions-nous de quoi le retenir! Donnons donc à l'amitié un fondement plus solide. L'estime appuyée sur la connoissance du mérite ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'Amour, on

l'ôte à l'amitié ; elle est éclairée , elle examine avant que de s'engager , elle ne s'attache qu'au mérite personnel ; car ceux-là seuls sont dignes d'être aimés , qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer ; estimer ses amis, non d'une estime variable, & par sentiment seulement , car la sensibilité échaperoit , & l'on doit emporter l'estime par justice , pour la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos amis ; encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié ; mais comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu , & non pas la compagne du vice , il faut les avertir quand ils s'égarerent ; s'ils résistent , armés-vous de la force & de l'autorité que donnent la prudence des sages.

conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire, en leur disant la vérité; on doit pourtant adoucir les termes, selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse; mais en même-tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir (s'il est possible) qu'ils aient une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié. On dit qu'il faut servir ses Amis jusqu'aux autels. DIEU & l'honneur, sont les seules bornes qu'on doit donner à l'amitié; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendrait pour vous-même, qu'il vous seroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reste, je ne connois point.

de bornes ; tout , & sans se faire valoir , doit être sacrifié à l'amitié. DIOGENE disoit : *Quand j'emprunte de mon ami , c'est mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais sentir à vos amis aucune supériorité ; & si vous êtes plus avancé qu'eux dans la possession de la vertu , dans le partage de l'esprit , & dans les bonnes graces de la fortune , cela ne vous donne aucun droit pour vous élever.

On demande si on peut confier à d'autres le secret de notre ami. Il n'y a pas à délibérer ; le secret est un dépôt , nous n'en pouvons disposer ; ce n'est pas notre bien. Reste à sçavoir de quelle maniere nous devons nous conduire , quand l'amitié s'affoiblit & s'altère.

Comme

Comme ce sont des hommes qui s'unissent , il faut compter sur les défauts de l'humanité. Il faut se passer l'un & l'autre bien des choses , si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse & pardonne davantage. *Vous rendrés votre Ami fidèle , dit un Ancien , si vous croiés qu'il le soit.* On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais se charger d'aucun tort ; l'amitié délicate les met sur son compte. Contens de pouvoir épargner une peine à notre Ami , nous lui laissons le plaisir de nous pardonner , & nous lui épargnons la honte & le besoin du pardon. Mais pour cela , il faut avoir affaire à une ame forte , qui ait le courage de soutenir la vûe de ses fautes , & d'avouer même celles qu'il n'a pas

faites , & qu'il ne pourroit faire. Si votre Ami a besoin d'être conduit & gouverné par son propre intérêt , il faut avoir la main légère , & ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caractères superbes , qui cherchent à vous accuser , & se font un plaisir de vous convaincre ; c'est une victoire pour eux que de vous trouver des défauts : cela fortifie leur domination , & augmente votre dépendance.

Dérobés-vous aux occasions de vous irriter , & dans les éclaircissemens gardés - vous d'emploier des termes durs ; il en est dont il ne faut jamais user , & qui font dans le cœur des plaies qui ne se ferment jamais. Dès que vous sentés que vous vous allumés , soiés en garde contre vous-même ; songés que la passion prend

toujours quelque chose sur la justice. Mais il y a des gens qui lorsqu'ils ont un tort en ont cent, & qui ne sçavent point s'arrêter. Ils vous punissent de leurs propres défauts, & ne vous pardonnent jamais, quand ils ont manqué. Il ne faut pas croire qu'on puisse les convaincre, leur esprit est au service de leur injustice. Il ne faut point leur faire des reproches; mais si vous voulés les punir, & vous venger avec dignité, aïés une conduite plus exacte, cherchez les occasions de leur faire plaisir; c'est votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos discours. Quelque habile que soit l'amour propre à nous cacher nos faiblesses, il y a des momens consacrés à la vérité où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a faits dans le tems de l'amitié, doivent être

oubliés dans la rupture ; & quand on ne se croit pas païé de son bienfait , par le plaisir qu'on a eu à le faire , on n'a point donné , on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'amitié & l'estime de ses amis , & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est affés malheureux pour avoir fait un mauvais choix , il faut le soutenir , & par-là se punir de son imprudence & de sa légereté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en nous pour les retenir , comme souvent on a affaire à des gens entêtés , qui ne nous voient qu'au travers de leurs préventions , tout est inutile ; rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées , qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort ; quelque chose que

vous faffiés , vous n'en aurés que de l'improbation. Ne mettés pas votre gloire à les réduire , mais à vous vaincre. Il faut vous retirer , & que votre innocence vous calme & vous console.

Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'aiés plus de devoirs ; ce sont les plus difficiles , & où l'honnêteté seule nous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles , & jamais ne parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle. C'est un mauvais spectacle pour le Public , & un mauvais rôle pour vous , que de rompre avec éclat. Songés que tout le monde a les yeux ouverts sur vous ; que vos juges sont vos ennemis , ou par ignorance de ce que vous valés , ou par envie , s'ils

le connoissent , ou par prévention , ou malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le tems de l'amitié , il ne faut jamais les révéler ; songés que le secret est une dette de l'ancienne amitié , que vous vous le devés à vous-même. Enfin , les devoirs que vous remplissés dans le tems de l'amitié , le sont dans les ruptures : c'est pour vous-même. Dans les tems du sentiment , tout le monde sçait se conduire ; on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens ; mais dans les ruptures , c'est le devoir , c'est la raison qu'il faut écouter & suivre. Peu de gens sçavent être en colère ; la plupart ne gardent plus de mesure. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur , d'avoir à envisager dans le tems de l'amitié , la perte de l'amitié ! Songés cepen-

dant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, & que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions prochaines à une rupture. Il faut passer légèrement sur de pareilles idées, elles gâteroient les plaisirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir par-delà le tombeau; très-peu sçavent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre soient les larmes & la douleur de nos amis, que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs; cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandés par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous acquittent envers eux. Vous devés à leur nom, à leur gloire & à leur famille. Ils doivent vivre dans votre cœur

par les sentimens , dans votre mémoire par le souvenir , dans votre bouche par les éloges , & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les amitiés se rompent ou se dénouent , je suis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL ; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes. Ceux qui me connoissent sçavent que dans l'amitié je me livre trop. Jamais mes sentimens ne m'avertissent de me défier de mes Amis. Ceux qui pensent d'une façon vulgaire me regardent comme une espèce de dupe ; je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être. Ainsi la prudence dont j'ai ici rassemblé quelques maximes, n'a pas encore

passé jusqu'à mon cœur ; mais l'usage , le monde , & ma propre expérience , ne m'ont que trop appris que dans l'amitié la mieux acquise & la plus méritée , il faut faire un fonds de constance & de vertu , pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare & difficile ; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile , parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage , n'en sont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe , & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté , ne sont pas propres à l'amitié

dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, & finissent par l'amitié. Quand les femmes sont fidèles à la vertu de leur sexe, l'amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flater. De la manière dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de rupture d'éclat : la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles ? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité, qui ne se trouve

point entre les personnes du même sexe. De plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie & la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre-elles sur l'amitié; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable. Elles s'unissent par nécessité, & jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitié, & les hommes en profitent. Quand elles n'ont point le cœur usé par les passions, leur amitié est tendre & touchante, car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui sçavent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en

tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits. Ceux où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage. Ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve; un bien si désirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

Fin du Traité de l'Amitié.



QUESTION

SUR

LAPOLITESSE;

*Résolue par M^{ne}. l'Abbesse de F***.*

POUR découvrir l'origine de la politesse, il faudroit la sçavoir bien définir, & ce n'est pas une chose aisée. On la confond presque toujours avec la civilité & la flaterie, dont la première est bonne, mais moins excellente & moins rare que la politesse; & la seconde mauvaise & insupportable, lorsque cette même politesse ne lui prête pas ses agrémens. Tout

le monde est capable d'apprendre la civilité , qui ne consiste qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires , sujettes , comme le langage , aux païs & aux modes ; mais la politesse ne s'apprend point sans une disposition naturelle , qui à la vérité a besoin d'être perfectionnée par l'instruction & par l'usage du monde. Elle est de tous les tems & de tous les païs ; & ce qu'elle emprunte d'eux lui est si peu essentiel , qu'elle se fait sentir au travers du stile ancien , & des coutumes les plus étrangères. La flaterie n'est pas moins naturelle , ni moins indépendante des tems & des lieux , puisque les passions qui la produisent ont toujours été , & seront toujours dans le monde. Il semble que les conditions élevées devroient garantir de cette bassesse ; mais il se trouve des flateurs dans

tous les états. Quand l'esprit & l'usage du monde enseignent à déguiser ce défaut, sous la marque de la politesse, en se rendant agréable, il devient plus pernicieux; mais toutes les fois qu'il se montre à découvert, il inspire le mépris & le dégoût, souvent même aux personnes en faveur desquelles il est employé. Il est donc autre chose que la politesse, qui plaît toujours, & qui est toujours estimée. En effet, si on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable. Polir un ouvrage dans le langage des Artisans, c'est en ôter ce qu'il y a de rude & d'ingrat, y mettre le lustre & la douceur dont la matière qui le compose se trouve susceptible, & en un mot le finir & le perfectionner. Si l'on donne à cette expression

un sens spirituel , on trouve de même que ce qu'elle renferme est bon & louable. Un discours , un sens poli , des manieres & des conversations polies , cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure , de la rudesse , & des autres défauts contraires au bon sens & à la société civile , & qu'elles sont revêtues de la douceur , de la modestie , & de la justice que l'esprit cherche , & dont la société a besoin pour être paisible & agréable ? Tous ces effets , renfermés dans de justes bornes , ne sont-ils pas bons , & ne conduisent-ils pas à conclure que la cause qui les produit ne peut aussi être que bonne ? Je ne sçai si je la connois bien ; mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante , qui rend l'esprit attentif , & lui fait découvrir avec dé-

licatesse tout ce qui a rapport à cette inclination , tant pour le sentir dans ce qui est hors de soi , que pour le produire soi-même suivant sa portée ; parce qu'il me paroît que la politesse , aussi-bien que le goût , dépend de l'esprit , plutôt que de son étendue ; & que comme il y a des esprits médiocres , qui ont le goût très-sûr dans tout ce qu'ils sont capables de connoître , & d'autres très-élevés , qui l'ont mauvais ou incertain ; il se trouve de même des esprits de la première classe , dépourvus de politesse , & de communs qui en ont beaucoup. On ne finiroit point si on examinoit en détail combien ce défaut de politesse se fait sentir , & combien , s'il est permis de parler ainsi , elle embellit tout ce qu'elle touche. Quelle attention ne faut-il pas avoir , pour pénétrer

les bonnes choses sous une enveloppe grossière & mal polie ? Combien de gens d'un mérite solide , combien d'écrits & de discours bons & sçavans , qui sont fuis & rejettés , & dont le mérite ne se découvre qu'avec travail , par un petit nombre de personnes , parce que cette aimable politesse leur manque ? Et au contraire , qu'est-ce que cette même politesse ne fait pas valoir ? Un geste , une parole , le silence même ; enfin , les moindres choses guidées par elle , sont toujours accompagnées de graces , & deviennent souvent considérables. En effet , sans parler du reste , de quel usage n'est point quelquefois ce silence poli , dans les conversations même les plus vives ? C'est lui qui arrête les railleries , précisément au terme qu'elles ne pourroient passer sans devenir piquantes ; & qui

donne aussi des bornes aux discours qui montreroient plus d'esprit que les gens avec qui on parle n'en veulent trouver dans les autres. Ce même silence ne supprime-t-il pas aussi fort-à-propos plusieurs réponses spirituelles, lorsqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuses, soit en prolongeant trop les complimens, soit en évitant quelques disputes ? Ce dernier usage de la politesse la relève infiniment, puisqu'il contribue à entretenir la paix, & que par-là il devient, si on l'ose dire, une espèce de préparation à la charité. Il est encore bien glorieux à la politesse d'être souvent employée dans les écrits & dans les discours de Morale, ceux mêmes de la Morale Chrétienne, comme un véhicule qui diminue, en quelque sorte, la pesanteur, & l'austérité des préceptes

& des corrections les plus sévères. J'avoue que cette même politesse, étant profanée & corrompue, devient souvent un des plus dangereux instrumens de l'amour propre mal réglé. Mais en convenant qu'elle est corrompue par quelque chose d'étranger, on prouve, ce me semble, que de sa nature elle est pure & innocente; & c'est dans cet esprit simple qu'elle doit être considérée ici, pour répondre à la question proposée.

Il ne m'appartient pas de décider; je ne puis seulement m'empêcher de croire que la politesse tire son origine de la vertu; qu'en se renfermant dans l'usage qui lui est propre, elle demeure vertueuse; & que lorsqu'elle sert au vice, elle éprouve le sort des meilleures choses, dont les hommes vicieux corrompent l'usage. La

beauté, l'esprit, le sçavoir, toutes les créatures en un mot, ne sont-elles pas souvent employées au mal, & perdent-elles pour cela leur bonté naturelle? Tous les abus qui naissent de la politesse, n'empêchent pas qu'elle ne soit essentiellement un bien, tant dans son origine, que dans ses effets, lorsque rien de mauvais n'en altère la simplicité.

Fin de la Question sur la Politesse.





CONVERSATION

S U R

LA VOLUPTÉ.

A E L L E.



I E Souverain des Dieux réfléchif-
fant un jour

Sur les Déeses de sa Cour,
N'en trouva point qui fût en tout
parfaite.

VENUS a la beauté ; mais c'est une coquette

Qui veut ramener tout à foi ;

Fourbe , légère , & qui n'a d'autre loi

Que son caprice ou sa foiblesse.

MINERVE a reçû la sagesse ;

Mais par sa pruderie & ses sombres humeurs ,

Elle éloigne tous les cœurs :

Sage , elle veut tant le paroître ,

Qu'on croiroit qu'elle ne l'est pas ,

Ou bien qu'elle a regret de l'être.

SUR LA VOLUPTÉ. 95

Aussi les jeux charmans ne suivent point les pas.

Plus crainte qu'elle n'est aimée ,
Des ris , à son aspect , la troupe est allarmée ;
Les doux Plaisirs craignent sa voix.

On ne peut de DIANE excuser la folie ,

De faire consister le bonheur de sa vie

A courir toujours dans les bois.

HE'B E' comptant sur sa jeunesse ,

Rit sans sujet , chante sans cesse ;

Du seul MOMUS écoute les discours ,

Ou folâtre avec les Amours.

M E L P O M E N E & ses Sœurs , sur le Pinde
juchées ,

Toujours à l'étude attachées ,

Lisant , ou composant quelque nouvel Ecrit ,

S'entêtent tant de bel esprit ,

Que de leur sçavoir orgueilleuses ,

Ce ne sont que des précieuses.

Les GRACES , dont l'attrait charmant

Fait de l'Amour les véritables armes ,

S'empressent à paroître , & cet empressement

Détruit la moitié de leurs charmes.

Hélas ! en soupirant , continua JUPIN ,

Que dire de JUNON , l'impérieuse Dame ?

C'est ma femme , hélas ! c'est ma fem-
me ,

96 CONVERSATION

Ainsi le veut l'inflexible Destin.

Quoique sous les dehors d'une vertu sévère ,

Moins Divinité que Mégère ,

Elle chasse bien loin la Paix & les Amours ,

Elle est ma femme , hélas ! & le sera toujours.

Que puis-je dire de CYBELLE ,

Des Dieux mere sempiternelle ?

Pour un jeune Berger ses désirs furieux ,

Lui firent tourner la cervelle.

THETIS abandonnant les Cieux

Pour un Thrône de coquillages ,

De la Divinité borne les avantages

A se voir Reine des poissons ,

A commander aux flots , à causer des orages.

La rustique CERES n'est propre qu'aux mois-
sons.

Les attrait de POMONE , & les charmes de
FLORE ,

Dépendent aussi des Saisons.

Quel que belle que soit l'AURORE ,

Sa beauté s'efface au grand jour.

Non , non , je ne vois rien encore

D'assés parfait dans la céleste Cour.

Mais faisons qu'aujourd'hui notre Troupe im-
mortelle ,

Dans une Déesse nouvelle

Admire

SUR LA VOLUPTÉ. 97

Admire un objet si charmant ,

Qu'il égale mon espérance.

Il dit , & vous forma. Puis vous considérant ,

Ce Dieu surpris admira sa puissance.

Trop belle pour quitter les Cieux ,

Vous auriez dès ce jour resté parmi les Dieux ,

A côté de Jupiter même ;

De l'Olympe ravi faisant le bien suprême.

Inconnue aux mortels trop indignes de vous ,

Vous auriez dédaigné d'habiter parmi nous ;

Mais du plus grand des Dieux la bonté souve-
raine,

Voulut que l'Univers devînt votre domaine ;

Que de l'Olympe heureux partageant le bon-
heur ,

De vos charmes puissans tout sentît la douceur.

Par son ordre divin vous vîntes sur la terre ,

Recevoir le tribut qu'on doit aux Immortels.

Il voulut que les cœurs fussent autant d'autels ;

Faits pour vous présenter un hommage sincère

De respect & d'amour.

C'est le plus doux soin de ma vie

Que de m'en acquitter en secret chaque jour ;

Mais aujourd'hui je le publie.

E

Que pensés-vous de ces Vers, dit APOLLODORE après les avoir lûs? Devinés-vous qui les a faits, & à qui ils sont adressés? Il est aisé de reconnoître qui les a faits, répondit HELIDIE; on y remarque la négligence d'AGATHON. Mais il ne me paroît pas aisé de deviner à qui ils sont adressés; & je crois que THEODOTE même ne désapprouvera pas que je pense qu'ils n'ont été faits ni pour elle, ni pour DIOTIME, ni pour ASPASIE, ni par conséquent pour quelque Belle que je connoisse. Non, sans doute, répondit THEODOTE, puisqu'ils ont été faits pour vous, belle HELIDIE, & qu'il n'y a qu'à vous seule qu'ils puissent convenir. A moi, reprit HELIDIE? Hé! comment? Quand il seroit vrai que je serois aussi belle que VENUS, c'est-à-dire, autant que vous, THEODOTE, qui

fournissés vous seule le modèle des beautés que ZEUXIS ne put trouver réunies ; quand je joindrois à cette beauté la sagesse de MINERVE rendue aimable par la douceur, les graces, & le badinage même d'HE'BE', comment voudriés-vous qu'on pût dire de moi que l'Univers est mon domaine, & que tous les cœurs me sont consacrés, moi qui suis à peine connue à *Athènes*, & qui n'ai pû encore m'assurer de la fidélité d'un seul cœur ? J'allois laisser répondre THEODOTE, s'écria AGATHON, mais vous me faites injure, HELIDIE ; je ne puis me taire. Qu'ai-je fait pour vous faire dire que mon cœur ne vous est pas fidèle ? Dois-je espérer de vous moins de justice que de tous les Athéniens, dont ma passion & ma fidélité sont connues ? Ils conviennent tous qu'il n'y a ja-

100 CONVERSATION

mais rien eu d'égal à mon amour, ni à ma constance. Mes Rivaux font les seuls qui voudroient me le disputer ; mais vous en connoissés la différence. Je sçai tout ce que vous dites, répondit HELIDIE, & je m'en faisois gloire ; mais si vous avés fait ces vers, pour qui sont-ils ? Pour ce que vous m'avés fait connoître, répondit AGATHON, & pour ce que je ne sens vivement que lorsque je vous voi. C'est une Enigme, reprit HELIDIE, plus difficile encore à expliquer, qu'il ne l'est de deviner à qui vous adressés ces vers. Ils sont sans doute pour une grande Princesse, dit THEODOTE, c'est pour la Princesse de *Cilicie* dont il a été si bien reçu à votre recommandation, & dont il ne cesse de publier les louanges depuis qu'il est revenu d'auprès d'elle. Je vous

le dis avant son départ, HELIDIE, vous ne ménagiés pas assés vos expressions dans les Lettres que vous lui donnâtes pour cette Princesse, ni dans la peinture que vous en faisiés à AGATHON; je vous le dis, vous l'exposiés, & peut-être vous aussi. Elle est parfaite sans doute, cette admirable Princesse, dit AGATHON; ses excellentes qualités doivent lui faire plus de Sujets que sa naissance. Mais avant que de la voir, je vous avois vûe, HELIDIE, & je vous vois encore telle à mon retour, que votre indifférence même ne me feroit pas cesser de vous adorer toute ma vie. J'en appelle à THEODOTE; mon cœur a goûté plusieurs fois avec elle la douceur de s'entretenir de vous. Je suis l'amie confidente d'HELIDIE, répondit THEODOTE, qui la vouloit inquiéter, vous vous garde-

riés bien de me laisser entrevoir le moindre sentiment indigne d'elle. Ah ! THEODOTE , reprit AGATHON , j'en appelle donc à APOLLODORE. Je crois , dit APOLLODORE , que vous aimés uniquement HELIDIE , & peut-être autant que j'aime moi-même ma chere THEODOTE. Pour tirer HELIDIE d'inquiétude , je lui dirai à qui ces vers s'adressent , je lui dévoilerai l'Enigme ; mais laissez-moi , ô AGATHON , le plaisir d'augmenter le vôtre par son inquiétude. Alors un petit dépit colora les joues d'HELIDIE d'une nouvelle rougeur. Il parut dans ses beaux yeux un peu de colère , & détournant la vûe , elle alloit par une autre conversation priver AGATHON & APOLLODORE du plaisir de voir la vivacité de sa tendresse dans celle de sa curiosité ; lorsqu'APOLLODORE lui dit :

Né vous gênés point, belle HELIDIE, montrés-nous toute votre inquiétude, ou si vous n'en avés plus, toute votre impatience. Je cesse d'en avoir, dit HELIDIE; comme je suis discrete, je ne suis pas curieuse; mais il me semble pourtant que nous commençons assés mal une journée destinée à goûter dans ce lieu charmant le plaisir que quatre personnes comme nous pourroient y trouver, & dont je crois que nous nous étions flatés. Vous avés raison, dit THEODORE, il ne faut point ici de nuages que ceux qui passeront au-dessus de nos têtes; il n'en faut point dans nos esprits. Allons, APOLLODORE, révélés le mystère qui pourroit inquiéter HELIDIE, je connois sa délicatesse & sa sensibilité pour AGATHON. AGATHON, je n'ai pas été la confidente de vous seul. Je suis

surpris, dit APOLLODORE, que la belle HELIDIE ne devine pas à qui ces vers s'adressent. Ils ont été faits pour une Déesse qu'AGATHON voit dans HELIDIE, & que je vois en THEODOTE; & ce n'est ni celle que les Poètes vantent pour la sagesse, ni celle qu'ils vantent pour la beauté; ce n'est ni pour l'une ni pour l'autre VENUS, c'est pour quelque chose de mieux encore; ce n'est point pour la Déesse qui donne la vie, mais pour celle qui la fait aimer; pour celle après laquelle tous les hommes soupirerent, & à l'égard de laquelle ils se méprennent presque tous; ils ne s'appliquent pas à la connoître, ou ils en sont incapables. Il faut une ame d'une autre trempe que celle des ames vulgaires; elle est toujours cachée pour elles; c'est pour la Volupté, belle HELIDIE,

que ces vers-là sont faits, c'est à elle qu'ils s'adressent. Et c'est à elle, interrompit AGATHON, que j'offre mes hommages quand je vous adore, ou pour mieux dire, c'est vous que j'adore quand je lui sacrifie. Ces sentimens de respect & d'amour dont mon cœur est plein, cette tendresse inexprimable que vous voïés dans mes regards, c'est vous qui me les inspirez, & c'est la volupté qui les cause. Je ne la connoissois pas avant que de vous avoir vûe ; je l'ai connue en vous voïant. Rien qu'en vous voïant, dit APOLLODORE ! Que deviendrait-il, belle HELIDIE, si vous lui accordiez quelque chose de plus ? Toutes les faveurs d'HELIDIE, reprit AGATHON, ne seroient pour moi que des preuves de la justice qu'elle rendroit à la perfection de mes sentimens ; mais elles ne seroient

rien à la volupté que je goûte en aimant HELIDIE. Les faveurs ne causent que des plaisirs ; c'est l'amour qui fait la volupté. Cet amour seul fait la félicité de celui qui aime ; il s'applaudit d'aimer , il s'approuve ; c'est un tribut de justice qu'il rend à la perfection qu'il admire ; il se condamneroit s'il cessoit d'y être sensible ; il s'applaudit & se trouve heureux d'en être pénétré. Les faveurs ne causent que des plaisirs ; plaisirs inexprimables , si vous voulés , tels que ceux que me causeroient les bontés d'HELIDIE ; plaisirs inexprimables , mais plaisirs seulement : au lieu que le charme de la perfection est une volupté constante qui élève , qui purifie , qui ravit les ames assés sensibles pour le connoître ; mais toutes n'en sont pas capables. On prend les plaisirs pour

la volupté, quoique les plaisirs ne soient que des émotions passagères, de vaines illusions qui se donnent sous son nom ; on les reconnoît après qu'ils nous ont trompé. Avant que de vous voir, HELIDIE, je ne connoissois que les plaisirs, & j'en avois été la dupe ; je vous ai vue, & j'ai connu la volupté. Quiconque pense ainsi, dit THEODOTE, mérite que tous les plaisirs s'unissent au bonheur dont il jouit déjà. Personne ne mérite donc mieux que moi, reprit AGATHON, toutes les faveurs de la belle HELIDIE. Bornés-vous à les mériter toujours, répondit-elle, & que je jouisse moi-même de la volupté d'être aimée si parfaitement. Il est vrai, reprit THEODOTE, que les plaisirs ne sont que dans les sens, & que la volupté seule appartient à l'ame. Il est vrai aussi qu'une ame

108 CONVERSATION

capable de connoître la volupté, doit s'être elle-même purifiée des passions qui ne regardent que les plaisirs, & s'être élevée jusques à certain degré de perfection ou qu'elle a, ou du moins qu'elle connoît, & auquel elle tend. J'avois eu, continua-t-elle, beaucoup d'Amans avant que d'avoir vû SOCRATE; il fut amené chés moi sur la réputation des traits que vous voïés, & je me fis honneur de le recevoir sur la réputation de son esprit. Cet honneur n'étoit qu'un sentiment de vanité, que je m'attendois à paier de quelque ennui; car quoi qu'on m'eût assuré que SOCRATE avoit beaucoup d'agrément dans la conversation, je n'aimois pas trop la vûe d'un homme si laid, & je craignois les discours d'un homme si sage. Il vint. Un Peintre faisoit mon portrait; SOCRATE eut le

tems de me considérer , & prit ensuite occasion de me dire des choses très-galantes. Après avoir loué ma beauté & la magnificence de ma maison , il m'obligea par des questions adroites à lui dire ce qu'il sçavoit déjà ; c'est que la libéralité de mes Amis étoit le fonds de ma magnificence. Il me félicita d'avoir le meilleur fonds du monde , & me demanda par quel art je sçavois m'assurer de mes Amis. Je lui répondis que je n'emploiois aucun art. Il sçavoit qu'une beauté qui s'altère chaque jour n'est propre qu'à attirer des amans , & non à conserver des amis ; & après s'être expliqué sur toutes les ruses qu'on doit mettre en usage pour engager les premiers , il ajouta qu'il avoit un secret pour forcer les gens à aimer , & à persévérer dans leurs amours. Je l'ai communiqué à

110 CONVERSATION

quelques personnes, dit-il, qui l'ont employé contre moi-même, & qui m'ont forcé à les aimer. Apprenés-le moi, lui dis-je, afin que je m'en serve aussi contre vous, & que je vous attire à moi. C'est moi, dit SOCRATE, qui veux vous attirer; je veux vous forcer à venir me chercher. J'irai, lui répondis-je, promettés-moi seulement de me recevoir. Je le ferai, dit-il, pourvû qu'il n'y ait avec moi personne que j'aime mieux que vous. SOCRATE sortit suivi de ceux qui l'avoient amené. APOLLODORE seul resta avec moi. Vous le croiés aisément, belle HELIDIE, continua THEODOTE. SOCRATE qui passe pour être si laid, qui même m'avoit paru tel en entrant, me parut dans la suite de cette conversation un des plus beaux hommes du monde, du moins le plus propre à

plaire. Je n'étois plus frappée de l'irrégularité de ses traits; j'y voïois un fonds de beauté, quelque chose d'attirant, quelque chose que je ne puis exprimer, mais dont j'étois charmée. Son secret agissoit déjà sur moi. La beauté de l'amé se répand sans doute sur le visage. L'air, les regards de SOCRATE m'avoient fait entendre le véritable sens de ce qu'il m'avoit voulu dire. Je m'en expliquai avec APOLLODORE. Il convint que son ami & son maître ne m'avoit rien dit que pour me faire penser à la vanité du mérite d'être belle, à la disette dont on est menacée quand on ne compte que sur sa beauté, à l'inconstance de ceux que la passion seule attache, à la bassesse qu'il y a d'avoir recours au manége pour s'assujettir les cœurs, & à l'importance de se rendre telle, que

112 CONVERSATION

ceux qui nous connoissent se trouvent forcés à nous aimer. Vous souvient-il , APOLLODORE , poursuivit THEODOTE , de l'effet que produisirent sur moi les paroles de SOCRATE , mes réflexions & les vôtres , car vous m'aidâtes à penser ; il me parut même dans cette conversation que vous deveniés pour moi un nouvel amant que je n'avois pas bien connu , & que je ne commençois qu'alors à bien connoître ? Oui , je m'en souviens , ma chere THEODOTE , répondit APOLLODORE , & je ne l'oublierai jamais. Mais vous souvient-il aussi qu'en vous quittant après cette conversation , qui fut interrompue par l'arrivée de PHENIX fils de PHILIPPE , je vous dis tout bas que jusqu'à ce jour je n'avois goûté avec vous que du plaisir , & que je venois d'y trouver la volupté ? Aussi avés-

vous si bien profité des discours de SOCRATE, qu'il n'aime personne plus que vous; je n'en excepte ni DIOTIME même, ni CLINIAS, ni moi. Je crus aussi sentir alors ce que je n'avois point encore éprouvé, répondit THEODOTE. Ainsi, dit HELIDIE, vous préparés d'avance une preuve au sentiment qu'AGATHON soutient aujourd'hui. Oui, dit THEODOTE, & ma conduite a justifié, à ce que je crois, cette preuve admirable. Ainsi, reprit HELIDIE, c'est négliger ses intérêts que de négliger de perfectionner ses sentimens; c'est se borner au plaisir, sans s'élever jusqu'à la volupté. Cependant les plaisirs ne lui sont pas contraires, dit AGATHON; ceux qui la connoissent, sçavent jouir des plaisirs, & s'en passer également. Ils ne sont dangereux que pour ceux qui ne connoissent

pas la volupté, parce qu'ils prennent les plaisirs pour elle, & qu'ils croient l'y trouver, quoique leur ame soit au milieu des plaisirs mêmes plus inquiète que satisfaite. Ces gens-là vous verroient, HELIDIE, & vous, charmante THEODOTE, & ne trouveroient que du plaisir à vous voir. Ils vous aimeroient de cet amour qu'on dit fils de l'Indigence; PENURIE sa mere le conçut du Dieu PORUS. L'abondance de vos charmes leur feroit souhaiter d'en profiter, mais ils les profaneroient. D'autres trouvent la volupté en vous voïant; leur amour est le fils de l'Admiration que la perfection fait naître. Il ne demande rien; content d'aimer, il est heureux en ce qu'il aime. Si l'autre amour se trouve à sa suite, le respect le retient & le fait taire, ne fût-ce que pour ne pas faire

soupponner que la perfection de ce qu'on aime ne suffit pas pour faire aimer parfaitement. Les plaisirs ne sont en effet , dit APOLLODORE , qu'une impression des sens où l'ame n'est que passive , & pour ainsi dire, esclave; & ce n'est pas en quoi consiste la dignité de l'ame ; c'est dans son activité propre , lorsqu'elle sent qu'elle fait un bon usage de sa puissance ; & les sentimens de volupté qu'elle éprouve alors supposent la connoissance & la réflexion. Elle est alors agissante , & son action lui fait sentir une volupté d'autant plus parfaite , que l'objet de son action est parfait , parcequ'elle s'approuve d'autant plus dans l'amour dont elle se pénètre , que l'objet de cet amour en est digne. Ainsi , on peut avoir du plaisir dans la jouissance des choses imparfaites par la relation

qu'elles ont avec nos besoins ; malgré leur imperfection : voilà l'objet de l'amour d'indigence, du fils de PENURIE & de PORUS. Outre qu'il y a des choses qui étant parfaites à un égard, & imparfaites à un autre, ne satisfont point entièrement celui qui les possède ; de sorte qu'en les possédant même il reste toujours indigent. Mais l'amour où l'ame s'élève jusqu'à la volupté, ne suppose point d'indigence ; il est dans la plénitude des biens ; il nage dans la joie & dans l'admiration, à la vûe des perfections qu'il découvre, & auxquelles il s'attache ; il fait ainsi à lui-même sa jouissance & son bonheur. C'est ainsi qu'on aime les Dieux, dit HELIDIE ; & comme il n'y a que chés les Dieux qu'on peut trouver la souveraine perfection, c'est sans doute, AGATHON, ce qui vous a

fait dire que la volupté auroit toujours resté parmi eux , si la bonté du Souverain des Dieux & des hommes n'avoit voulu que la Terre partageât le bonheur de l'Olympe. Oui, HELIDIE, répondit AGATHON , sans cela les hommes n'auroient pas aimé les Dieux mêmes. Si le sentiment de la perfection n'étoit pas un sentiment de volupté , la perfection n'auroit été ni admirée , ni aimée ; l'ame seroit restée dans l'indifférence pour ce qui mérite le plus d'amour ; car l'ame ne se livre qu'aux sentimens qui lui plaisent ; elle fuit les autres , ou ne s'en occupe pas. Ainsi , il a fallu que la volupté vînt sur la Terre pour y recevoir le tribut qu'on doit aux Dieux ; & ce tribut ne peut en être digne , qu'autant que les sentimens de respect qu'on leur offre sont accompa-

118 CONVERSATION , &c.

gnés d'amour & de plaisir. Mais avoués-nous, AGATHON, reprit APOLLODORE, que dans les vers que nous venons de lire, vous ne vous êtes rien représenté qu'HELIDIE, lorsque vous avés personnifié la volupté. C'étoit HELIDIE dont vous voyiés l'image; c'étoit HELIDIE qui étoit votre Déesse, ô AGATHON; c'est elle que vous avés peinte sous l'idée de la volupté. Lorsque vous avés dit que tous les cœurs étoient autant d'autels

Faits pour lui présenter un hommage sincère
De respect & d'amour,

vous n'avés rien fait que d'attribuer à toute la terre les sentimens de votre cœur. Ai-je besoin de l'avouer, HELIDIE, dit AGATHON, en la regardant? Mes regards ne le disent-ils pas mieux que mes vers?



AGATHON.
DIALOGUE
SUR
LA VOLUPTÉ.

PAR MONSIEUR R***.

PAUSANIAS A SON AMI.



Es jeunes gens firent hier le sacrifice ordinaire à Mercure ; & en vérité il est difficile de rien voir de plus aimable que la jeunesse d'*Athenes*. Après que la cérémonie fut achevée, comme il

faisoit le plus beau tems du monde, la plupart sortirent de la ville, pour aller se divertir dans la campagne, & jouir du loisir que la fête leur donnoit. Ils avoient encore sur la tête leurs couronnes de fleurs qu'ils garderent tout le jour, & ils s'amusoient à différens exercices le long des bords de l'*Ilissus*. Les plus grands s'étoient fait amener des chevaux pour les monter dans la plaine & signaler leur adresse devant les plus jeunes; les autres les regardoient, ou s'occupoient de jeux convenables à leur âge. Les Amans (car vous sçavés ce que nos Loix permettent) ne manquerent pas de s'y trouver; & moi, sans être amant, je m'y trouvai aussi, je ne sçai pourquoi.

A G A T H O N arriva, plus beau que le jour, & fait de maniere à donner de l'amour aux plus insensibles.

ſenſibles. Il étoit ſuivi d'un grand nombre de perſonnes, qui toutes me parurent touchées de ſa beauté ; ce qu'il étoit aisé de juger à leur air. Les uns ne parloient point & demeuroient comme immobiles, mais avec des regards ſi paſſionnés, que l'on voïoit bien qu'ils reſſentoient quelque choſe de plus encore que les autres, qui étoient outrés dans leurs geſtes, & dans toutes leurs actions. J'ai bien vû des Corybantes, j'ai vû des Prêtres de Bacchus ; mais quelle différence de ces eſpèces de fureurs à celle que l'amour inſpire ! Ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux hériffés ; mais le Dieu qui fait aimer ne rend que plus aimable. Il donne aux yeux, comme au cœur, de la vivacité & de la tendreſſe ; le ſon de la voix, quand il le régle, devient touchant ; & les ſen-

timens de l'ame répandent sur toutes les actions une grace & une douceur que toute autre Divinité ne sçauroit inspirer. Tous les yeux étoient sur ce jeune homme ; & je ne sçai si je ne pourrois pas le comparer à l'HELENE d'HOMERE, dont les charmes se firent sentir à PRIAM même. Je le suivis comme les autres, parmi lesquels il y en avoit de beaucoup plus vieux que moi.

Quand je fus assés près de lui, pour entendre ce qu'il disoit, j'entendis que quelques jeunes gens qui paroissoient plus sérieux que les autres, le prioient de leur redire un entretien qu'il avoit eu avec ASPASIE, sur la volupté, & dont il leur avoit souvent parlé. Il le refusa quelque tems, les remettant à une autre fois ; & il ajouta en souriant, qu'il ne les croïoit pas occupés de choses si

importantes. Enfin il céda à leur empressement. Aussi-tôt toute cette belle & brillante jeunesse, ravie de joie & d'admiration, se rangea confusément autour de lui. Il se fit un grand silence. Alors AGATHON, avec cette voix si touchante, cet air de noblesse & de modestie, avec ces regards que vous connoissés, leur parla à-peu-près en ces termes :

Je voudrois bien, mes Amis, satisfaire votre curiosité ; mais je sens que je ne le puis faire que très-imparfaitement. Il me faudroit du tems pour me rapeller l'entretien d'ASPASIE, & vous me prenés au dépourvû. Mais vous le voulés ; souvenés-vous que je vous obéis.

Vous sçavés la part qu'ASPASIE a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a sçû inspirer à PERICLE'S ; vous sçavés aussi que

la réputation de son esprit attire chés elle les plus grands Philosophes ; entre autres, ANAXAGORE ; & SOCRATE , *qui ne dit rien sérieusement* , assure néanmoins qu'elle lui a enseigné la Rhétorique. Ne vous étonnés point , après cela , si son discours répond à ses connoissances , & s'il est au-dessus des discours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étois demeuré seul avec elle , & que je lui parlois de la volupté , parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées , & parce que j'ai appris de SOCRATE qu'il faut parler à chacun des choses où il excelle :

La plupart des hommes , me dit-elle , sont débauchés , sans être voluptueux. Et comment , lui dis-je , la volupté est donc différente de la débauche ? Comme le blanc l'est du noir , me

dit-elle ; & je vous crois , AGATHON , fort voluptueux , fans vous croire débauché. Je vous prie , lui dis-je , apprenés-moi à me connoître , & ce que c'est que la volupté , par opposition à la débauche , afin que quand SOCRATE viendra avec ses questions me prouver que je ne me connois pas moi-même , j'aie des armes pour me défendre , & que je puisse lui faire voir que vous avés eu plus d'un Disciple. ASPASIE ne put s'empêcher de sourire ; & reprenant la conversation , me dit :

La nature a mis dans tout ce qui a vie , un certain désir d'être heureux ; & cette inclination porte chaque animal à chercher le plaisir qui lui convient. L'homme qui participe de l'essence divine , & pour qui , dit-on , PROMETHE'E a dérobé le feu du Ciel ,

ſçait ſeul goûter le plaisir par l'eſprit & avec réflexion ; & c'eſt ce goût de l'eſprit , c'eſt cette réflexion qui diſtingue la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait eſt voluptueux ; mais celui qui livré à ſon temperament , ne differe des bêtes que par la figure , n'a de plaisir que ceux de la débauche ; & la débauche n'eſt autre choſe qu'un emportement qui vient tout entier de l'imprefſion des ſens. La raiſon qui nous eſt donnée pour nous diſtinguer des autres animaux , n'y a aucune part ; car la raiſon a ſa molleſſe , & ſçait ſe plier aux choſes qui conviennent à la nature d'une ame bien née , & qui ne tient au corps que par des liens foibles & délicats. A parler juſte , il n'y a d'aimable que ces caractères ; les autres ſont durs & ſans nulle inclination pour la vertu , ni pour

la politesse : aussi n'ont-ils jamais de vrais plaisirs. Mais oserois-je, AGATHON, parler de choses plus relevées, & oserois-je vous en parler ? Je crains bien de m'oublier ; mais on me pardonnera de m'oublier avec AGATHON.

Vous connoissés ANAXAGORE ; il étoit ici comme vous voilà. Les principaux de la République, les jeunes gens les plus distingués par leur mérite étoient à l'armée, & ma chambre n'étoit remplie que de Philosophes. La conversation se tourna sur les choses sérieuses, & ANAXAGORE se mit à dogmatifer ainsi, peut-être contre son sentiment.

Avant le commencement du monde (il prenoit les choses de loin) les élémens étoient mêlés, & la matiere n'étoit que ce que les anciens Poetes ont appelé Chaos. Alors la Volupté, ou l'A-

mour y mit une chaleur qui n'est
 jamais sans mouvement ; & du
 mouvement, disoit-il, vint l'or-
 dre & l'arrangement de l'Univers.
 Chaque partie de la matiere s'u-
 nissant à celle qui lui convenoit,
 & demeurant dans l'équilibre se-
 lon la grandeur de son volume,
 car j'en ai retenu les termes,
 l'homme qui devoit être le plus
 accompli des animaux, eut aussi
 plus de part à ce feu universel,
 qui dans chaque corps en parti-
 culier, comme dans toute la mas-
 se de la matiere, est le principe
 de la vie & du mouvement. En-
 tre les hommes, celui qui en eut
 davantage fut traité plus favora-
 blement par la nature, & reçut
 avec le feu plus d'inclination à la
 volupté. Vraiment lui dis-je,
 ANAXAGORE, je vous sçai bon
 gré d'admettre le feu pour le prin-
 cipe de toutes choses ; aussi-bien

Je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, & je n'aime point le commencement d'une des Odes de PINDARE. En effet, ajoutai-je, sans parler des arts, les agrémens, les manieres, la vivacité, tout cela seroit bien loin s'il n'y avoit que de l'eau au monde. Et je suis sûre, m'ajouta-t-elle, avec une sorte de politesse & même de galanterie, que l'eau ne vous eût jamais inspiré cette belle Tragédie que vous lûtes dernièrement ici, & qui fait que depuis ce jour-là on ne parle que de la *Fleur* d'AGATHON.

J'étois si occupé de son discours, que sans répondre à ses flateries : Mais, ASPASIE, lui dis-je, n'ai-je pas oui dire à SOCRATE que la volupté étoit l'amorce de tous les maux, parce que les hommes s'y laissent prendre comme les poissons à l'appas de l'hameçon ? Il est

vrai, me répondit-elle, que cette inclination pour le plaisir a besoin de la Philosophie pour être réglée; & c'est à quoi l'on connoît les honnêtes gens, qui ont une attention exacte sur toutes leurs actions, & sçavent toujours ce qu'ils font. Les autres au contraire, errans à l'aventure, & sans nul autre guide que l'impression fortuite de leur tempérament, se laissent toujours tyranniser par quelque passion brutale. C'est en effet la maniere d'user des plaisirs qui fait toute la différence de la volupté, & de la débauche.

La volupté, repris-je, sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse, & de les goûter avec sentiment. Mais ne me refusés pas quelque exemple pour m'éclairer davantage, & afin que bien instruit du principe, je sçache en tirer les conséquences. Je le veux

bien, répondit ASPASIE; & où le prendrons-nous mieux que dans l'amour, celui de tous les plaisirs qui est le plus capable de délicatesse & de grossiereté? Quiconque se livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas sur un goût fin, & sur des sentimens exquis, est un débauché; mais celui qui aime les qualités de l'ame plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il est possible, par un commerce vertueux de sentimens & d'esprit, qui suivant une fine galanterie ne cherche qu'à partager un beau corps avec une ame si parfaite, celui-là peut passer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raison plustôt qu'il ne l'affoiblit, & conserve toute la dignité de la nature de l'homme.

Je vois bien, lui dis-je, qu'il ne faut pas écouter nos Sages,

qui condamnent indifféremment toute volupté. J'ose dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée assez distincte, & qu'ils la confondent avec la débauche. Car la vérité n'est-elle pas en quelque sorte la volupté de l'entendement ? La Poésie, la Peinture, la Musique, ne font-elles pas les plaisirs de l'imagination ? Il en est de même des vins exquis, des mets délicieux, des parfums, & de tout ce qui peut flater les sens. Pourvû que la raison conserve son empire, tout est permis ; & l'homme ne cessant point d'être homme, l'action est juste & louable, puisque le vice n'est que dans le dérèglement. Mais voilà bien de la Philosophie ; & je ne conçois pas trop comment je sçai tout cela. Il est vrai que ce sont là les galanteries dont SOCRATE m'entretient. C'est donc une fo-

lie , que cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raison & les passions ; elle doit plutôt les régler que les combattre , & moins travailler au dessein chimérique de les déraciner de nous-mêmes , qu'à les assaisonner par le goût de l'esprit , & par le sentiment du cœur. Ne peut-on pas être Philosophe , & sacrifier aux Graces ? En vérité , il seroit trop malheureux que ces Déeses , sans qui rien au monde , sans qui l'amour même ne sçauroit plaire , ne pussent pas s'accorder avec la sagesse. Pour moi j'ai toujours trouvé que cette inclination pour les choses aimables adoucit les mœurs , donne de la politesse & de l'honnêteté , & prépare à la vertu , laquelle , ainsi que l'amour , ne peut se trouver que dans un naturel sensible & tendre.

Voilà , mes amis , quel fut le discours d'ASPASIE. Elle me persuada. Depuis ce jour-là je ne suis plus de l'avis de ces Philosophes austères , qui soutiennent que la débauche & la volupté ne diffèrent que de nom. Mais quelque chose qu'ils disent , ils quittent trop souvent leur retraite pour nous , ils nous suivent trop , & leurs actions me font croire que dans le fonds ils ne sont pas si éloignés du sentiment d'ASPASIE.

Fin d'Agathon.





AVERTISSEMENT.

*L*E petit Ouvrage que l'on offre ici au Public, n'a point été fait dans le dessein d'être imprimé ; un pur hazard l'a produit : c'est une espèce de gageure Littéraire qui l'a fait naître.

Quelques personnes qui l'ont lû, l'ont jugé digne de voir le jour. L'Auteur n'a voulu ni empêcher l'impression, ni y prendre part. C'est un abrégé de Philosophie Morale, capable d'élever les sentimens, de mettre le cœur dans les intérêts de la vertu, & de justifier l'accord de la religion avec la raison. Nos fausses idées sur les plaisirs & sur la félicité forment un des plus grands obstacles que la Loi de Dieu ait à surmonter, pour s'établir

136 AVERTISSEMENT.

dans le cœur. Dès qu'il est délivré de ces ronces & de ces épines, il en est plus susceptible de fécondité. Voilà ce que l'Auteur s'est proposé: c'est au Lecteur sage & judicieux de juger s'il a réussi.





RÉFLÉXIONS

SUR

LES SENTIMENS

AGRÉABLES,

ET SUR LE PLAISIR

Attaché à la vertu.

A MYLORD ****.

J'AI passé, MYLORD, une partie de cet Eté dans une campagne où la Philosophie & les Graces sembloient s'être donné rendez-vous, & qui auroit affoibli, si quelque chose en étoit capable, les regrets tou-

jours nouveaux que me donne le souvenir de.....

Nous y avons souvent parlé du Dialogue de PLATON sur la République, ou plutôt sur la Justice intérieure. Vous sçavés, MYLORD, que GLAUCON & ADIMANTE s'y plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des biens qui marchent toujours à sa suite. Ils exigent de SOCRATE qu'il leur prouve qu'elle fait par elle-même le bonheur de ceux qui la possèdent, indépendamment de l'estime des hommes, ou du bonheur d'une autre vie. Et c'est ce qu'il exécute dans les huit derniers Livres de la République, par un parallèle profond des différentes formes de gouvernement avec la République intérieure, que

forment en nous la raison & les passions.

Ce dogme fondamental de l'École de SOCRATE & de ZENON, je fus assés imprudent, pour m'engager à l'établir par la méthode même d'EPICURE. Le tort de ce Philosophe fameux par ses leçons de volupté, c'est ce me semble de n'avoir été voluptueux qu'à demi, & de n'avoir point assés senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit.

Il me paroît qu'en creusant la théorie des sentimens agréables, on voit en sortir tous les principes d'une Morale exacte; & l'on reconnoît que par l'institution de la nature, il y a un plaisir réel attaché à la vertu. Voilà, MYLORD, l'Histoire du projet dont j'ai déjà eu l'honneur de vous faire part. Ce qui achève de me déterminer à en tenter l'exécution, c'est l'envie

de m'acquitter de la Dissertation que vous avés bien voulu m'écrire sur Que ne puis-je vous paier en monnoie d'égale valeur ! Sçachés-moi d'autant plus de gré de ma reconnoissance , que je sens bien que je suis dans le cas du Héros d'HOMERE , qui en recevant des armes d'or , ne put rendre en échange que des armes de cuivre.

CHAPITRE PREMIER.

La Théorie des Sentimens est de même genre que les Sciences Physico-Mathématiques.

I.

L E s Philosophes ont été plus flatés de deviner , que d'observer. Ils ont souvent réussi , par des systêmes ingénieux , à éblouir

le genre humain ; mais enfin le flambeau de l'expérience, en rompant le charme, a fait évanouir leurs châteaux enchantés, peuplés jadis de tant de Héros, & maintenant transformés en déserts.

Les Mathématiciens, en renfermant leurs spéculations dans des bornes plus étroites, ont porté plus loin la certitude de leurs connoissances. Ils ont observé que la nature comme un fleuve immense coulant sans cesse, il y avoit des loix immuables qui régloient la succession de ces changemens ; & ils ont fait de ces loix l'objet de leurs recherches.

La théorie de celles qui régulent la distribution des sentimens, est donc de même genre que les Sciences Physico-Mathématiques. Elle est d'ailleurs susceptible d'u-

ne pareille certitude. Les forces mouvantes ne dérobent pas moins que l'ame le fonds de leur nature à toutes nos recherches, & elles ne sont devenues un sujet de démonstrations, que par l'attention des Mathématiciens à établir leurs loix sur des observations incontestables, & à n'exprimer leurs idées que par des mots dont tous ceux qui entendent leur langue ont la même notion.

La théorie des sentimens, en suivant la même route, ne cédera point en certitude à la théorie des mouvemens; elle l'emportera de beaucoup par l'importance de la matière. La Philosophie Morale en est comme le résultat, puisqu'elle est l'art de se rendre aussi solidement heureux qu'il est possible, c'est-à-dire de choisir entre les différentes façons de penser & d'agir qui sont à notre

portée, celle qui pour toute la durée de notre être procure le plus de sentimens agréables, & écarte davantage les désagréables.

La Théologie Morale se propose la même fin ; mais elle ne s'appuye que sur la révélation des volontés de Dieu ; & la théorie des sentimens a sur elle une sorte d'avantage, c'est qu'en établissant les mêmes loix, elle les fait pour ainsi dire accepter par l'amour propre

II.

Nous faififions les corps par les sens, & les idées par l'esprit. Ces objets ne s'offrent pas toujours à nous comme de simples spectacles ; ils mettent le cœur en mouvement par les biens qu'ils promettent, par les maux dont ils menacent. C'est dans ces diffé-

rentes facultés des sens , de l'esprit & du cœur , que la nature a ouvert les sources du plaisir & de la douleur. Ce qui exerce ces puissances sans les fatiguer ; ce qui est de nature à nous prouver leur perfection , ou à nous la faire espérer , fait sur nous une impression agréable. Telle est la loi des sentimens ; l'expérience le démontre ; & ce principe Physique , en se développant , va nous offrir tous les principes de la Morale.



CHAP.

CHAPITRE II.

*Du plaisir attaché à l'exercice
des facultés.*

III.

Premiere Loi des Sentimens.

*Il y a un sentiment agréable attaché
à l'exercice de nos facultés.*

L'Aversion que les enfans ont pour le repos, justifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, sont naturellement accompagnés d'une sorte de plaisir. La chasse a d'autant plus de charmes, qu'elle est plus vive; il n'est guères pour de jeunes personnes de plaisir plus touchant que la danse; & la sensibilité au plaisir de la promenade se conserve même dans un âge avan-

cé ; elle ne s'y émouffe guères que par la foiblesse du corps.

IV.

La scène de l'Univers varie à chaque instant , & demeure toujours la même. Les individus, qui ne peuvent se dérober à la mort , ont la faculté d'immortaliser leur espèce , & la nature les y invite par l'attrait du plaisir.

V.

Si le corps a ses plaisirs , l'esprit a aussi les siens. Les occupations, soit sérieuses, soit frivoles, qui exercent sa pénétration, sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. De cette source naît en partie l'agrément des pensées fines, qui de même que la *Bergere* de VIRGILE, se ca-

chent , pour qu'on ait le plaisir de les trouver.

V I.

Imaginerait-on que des Philosophes * ont crû que le sçavoir n'avoit des charmes, que par la réputation qui l'accompagne. Cependant le sentiment intérieur apprend à tous les hommes que souvent on ne lit que pour s'occuper agréablement, & si on se trouvoit condamné à une solitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour des lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

V II.

Le cœur, comme l'esprit & le corps, a ses mouvemens; & ce sont des plaisirs, dès qu'ils ne doi-

* Théodor. dans *de finibus bon.* Abbadie, art de se connoitre.

vent point leur naissance à la vûe d'un mal présent ou à venir.

Tout objet est sûr de nous plaire, dès que son impression conspire avec nos inclinations. Une spéculation morale ou politique, peu amusante dans la jeunesse, intéressera dans un âge plus avancé; & une histoire galante qui ennuie un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme.

Dans la peinture que la Poésie fait des passions, ce n'est point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément; c'est que telle est leur contagion, on ne peut guères les voir sans les ressentir.

La tristesse même devient quelquefois délicieuse, par cette douceur secrète attachée à toute émotion de l'ame. La Tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes.

Que les damnés sont malheureux, disoit sainte CATHERINE de *Génes* ; ils ne sont plus capables d'aimer ! En effet , tout mouvement d'amour , d'amitié , de reconnaissance , de générosité , de bienveillance , est un sentiment de plaisir. Aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai , & tout homme né gai est-il naturellement bienfaisant. Il est des hommes en qui l'intérêt , l'ambition , l'orgueil , la vûe de leur propre misère , empêchent qu'il ne s'élève de ces mouvemens vertueux ; mais il n'en est point qui n'en portent dans le cœur les semences , prêtes à éclore , dès qu'un sentiment supérieur n'y fait point obstacle ; & s'il étoit quelque homme qui n'eût point reçu de la nature ces précieux germes de la vertu , ce seroit par un défaut de conformation , semblable

à celui qui rend certaines oreilles insensibles au plaisir de la musique.

V I I I.

L'inquiétude, le chagrin, la haine, sont des sentimens nécessairement désagréables par l'idée du mal qui nous menace, ou nous afflige. Aussi tout homme né mal-faisant est-il naturellement triste. On trouve cependant une sorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à assurer notre conservation & notre félicité, par la destruction de ce qui y fait obstacle; c'est qu'il y a peu de sentimens qui ne soient, pour ainsi dire composés, & où il n'entre quelque portion d'amour; on ne hait guères que parce qu'on aime.

CHAPITRE III.

Des objets qui sont agréables par eux-mêmes, soit au sens, soit à l'esprit.

IX.

Seconde Loi des sentimens.

Tout objet qui est de nature à exercer nos facultés, sans les fatiguer, est revêtu d'agrément.

LEs couleurs caractérisent les objets qui s'offrent à nous. Celle de feu est la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vûe; le vert fait une impression douce & jamais fatigante; le brun & le noir sont des couleurs tristes.

Les expériences de M. NEW-

G iiij

TON nous ont appris la raison de ces différences. Les corps bruns & noirs absorbent davantage la lumière, & parmi les diverses quantités de mouvemens qui différencient les raïons, celle qu'ont les rouges est la plus grande, celle qu'ont les verts tient précisément le milieu. La nature a donc réglé l'agrément des couleurs, sur le rapport de leur force à l'organe de la vûe. Celles qui l'exercent davantage, sont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; aussi les ténèbres deviennent-elles pour nous une source d'ennui, dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction.

X.

Les corps, après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent agréablement par leur nouveauté & leur singularité. Avides

de sentimens agréables , nous nous flatons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous. D'ailleurs , leur trace n'est point encore formée dans le cerveau ; ils font alors sur ses fibres une impression douce , qui s'affoiblit dès que la trace trop ouverte laisse un chemin libre aux esprits. Il arrive cependant dans un âge avancé , que la force de l'habitude l'emporte sur l'attrait de la nouveauté. On a appris de l'expérience à se défier des promesses que nous font les objets nouveaux ; & l'on ne peut plus , qu'avec un effort pénible , détourner les esprits de la route que l'habitude leur a tracée.

XI.

La grandeur & la variété sont des causes d'agrément. L'immen-

fité de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes, ces campagnes où la vûe se perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toutes parts; tous ces objets font sur l'ame une impression, dont l'agrément se mesure sur l'ébranlement des fibres du cerveau.

X I I.

Une des sources les plus fécondes d'agrément, c'est la proportion; elle met à portée de saisir, & de retenir la position des objets. La symétrie dans les ouvrages de l'art, de même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vûe en deux moitiés semblables; & sur ce fonds, pour ainsi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y por-

rer l'agrément de la variété. C'est ainsi qu'entre des contre-allées il doit y avoir symétrie; les yeux feroient blessés d'une différence dont ils n'appercevraient point de raison. Mais quand l'allée principale est suffisamment large, il est inutile que les contre-allées lui soient égales. Il doit donc y avoir entre la contre-allée & l'allée principale, un rapport qui admette entre-elles de la variété. Au reste, l'on sçait par l'Architecture, que les belles proportions sont celles qui en se conciliant avec la destination de l'ouvrage, s'expriment par des nombres, dont le rapport est de nature à exercer les fibres du cerveau, sans le fatiguer.

XIII.

La convenance des moïens avec

leur fin , la ressemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu , l'unité de dessein , tous ces différens rapports , la nature les a revêtus d'agrément ; ils mettent l'esprit à portée de saisir & de retenir ce qui se présente à nos yeux. L'Architecture , la Peinture , la Sculpture , la Déclamation , doivent à cette loi une partie de leurs charmes. De cette même source naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps ; elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose.

Si nous en croïons Aristote , des objets bien imités n'ont d'agrément , que parce que l'esprit en prononçant sur la fidelité de l'imitation , acquiert une sorte de connoissance ; mais il fait une acquisition de même espèce , quand il condamne une représentation

infidelle. Tous les ouvrages des arts qui imitent , quelque différence qu'il y eût dans l'exécution , feroient donc une égale impression de plaisir.

L'imitation , suivant d'autres Philosophes , ne plaît que par le secours des passions ; & il est certain qu'elle leur doit ses charmes les plus puissans ; mais il faut aussi convenir que l'objet le moins intéressant, s'il est parfaitement imité , fait pour ainsi dire sur la surface de l'ame une impression agréable ; c'est que telle est la loi des sentimens. Dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon à être saisies aisément par l'esprit , la nature l'a revêtu d'agrément.

Cette loi influe sur les graces du corps. Elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose.

XIV.

L'air est, pour ainsi dire, le résultat de la figure & des mouvemens. Il y a un air noble, qui marque de l'élévation dans les sentimens; un air tendre qui semble être comme un garant d'un retour d'amitié; un air fin, qui annonce de l'esprit; un air vif, qui caractérise l'abondance & le feu des esprits. Tous ces différens airs font passer jusques dans l'ame du spectateur les sentimens qu'ils expriment.

Nos cerveaux semblent être comme des instrumens composés de filets nerveux différemment tendus; les airs qui annoncent des sentimens nobles, tendres, fins, vifs, y font une impression de plaisir plus ou moins profonde, suivant qu'ils y trouvent plus ou moins de cordes à l'unisson.

XV.

La beauté emprunte ses charmes des couleurs, des proportions, & du juste rapport de la conformation des organes avec la fin à laquelle ils sont destinés. Elle brille sur-tout dans le visage & dans les yeux; elle y redouble son éclat en l'unissant à une expression de sentimens nobles, fins, vifs, ou tendres. Mais avec tous ces agrémens, elle ne feroit son impression que sur la surface de l'ame, si la nature ne l'avoit pas établie comme l'attrait qui nous invite à immortaliser notre espèce.

Quelques parties du visage, telles que le front, sont susceptibles de beauté arbitraire; c'est qu'elles le sont de variétés qui sont indifférentes à la nature, &

que la prévention peut annoblir.

Il est des pais stériles en beautés régulières, où il semble qu'on ait attaché l'idée du beau, non à ce qui l'étoit réellement, mais à ce qui étoit le moins laid.

Les animaux à qui nous attribuons de la beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leurs couleurs, aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

XVI.

Les loix qui régulent l'agrément des objets de la vûe, influent sur les sons. Le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres; tous ces sons doux agitent les fibres de l'ouïe, sans les fatiguer.

Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessein, donnent à la musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux.

XVII.

Nous devons à la théorie de la musique cette observation importante, que les consonances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouïe, sans les fatiguer.

L'analogie qui règne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette loi influe sur toutes les sensations. Il est des couleurs dont l'assortiment plaît aux yeux; c'est que dans le fonds de la rétine elles forment, pour ainsi dire, une consonance.

Cette même loi s'étend appa-

remment aux êtres qui sont à portée d'agir sur l'odorat & sur le goût. Leur agrément caractérise, il est vrai, ceux qui nous sont salutaires; mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur degré de convenance avec la santé.

XVIII.

Une chaleur douce rend le mouvement convenable aux parties du corps que le froid a engourdi : aussi est-elle revêtue d'un sentiment agréable.

XIX.

Les loix qui régulent l'agrément de ce qui frappe les sens, s'étendent aux objets de l'esprit. La nouveauté & la surprise leur prêtent des charmes. De-là vient l'avidité pour les nouvelles décou-

vertes; de-là naît auffi, en partie, l'agrément des fatires qui louent, des louanges qui fatirifent, & de toutes les expreffions brillantes qui forment un fens juſte, malgré l'incompatibilité apparente des termes. *

XX.

La grandeur de l'objet eſt pour l'eſprit une cauſe d'agrément. Quelque ſupérieur que ſoit THUCIDIDE à HERODOTE par la profondeur du génie, il occupe moins agréablement ſon lecteur, parce qu'il ne lui offre pas de ſi grands ſpectacles.

XXI.

Puiſque la nature a revêtu d'agrément tout ce qui met l'eſprit à portée de faiſir ſon objet, l'ordre

* V. cette matiere traitée à fonds dans les *Agrémens du langage, &c.*

doit donc régner jusques dans les productions de l'enthousiasme. Il est des mouvemens de l'ame trop tumultueux, pour être assujettis à des démarches méthodiques. Dans les peintures qu'en font l'Eloquence & la Poésie, que l'ordre s'y cache, mais qu'il y soit. Il contribue à donner du nombre aux périodes, en marquant à leurs différentes parties la place qui donne le plus de prise à la mémoire.

X X I I.

Les proportions ont le même avantage que l'ordre. C'est de la symétrie des rimes & des mesures que naît l'agrément de notre versification. Celle des Grecs & des Latins lui est fort supérieure, parce qu'outre la symétrie dans les tems, elle admet différentes proportions dans le nombre de sylla-

bes ; ce qui forme une harmonie variée , au prix de laquelle la monotonie de nos vers est ennuyeuse. La longueur presque uniforme de toutes nos syllabes , a déterminé dans les langues vivantes la plupart des Poetes à employer la rime pour rendre la symétrie plus frappante , & donner plus de prise à la mémoire. Les Grecs & les Latins n'en avoient pas le même besoin ; & ce n'étoit pour eux qu'une uniformité de sons déplaisante à l'oreille.

XXIII.

La symétrie fait l'agrément des antithéses , & de quelques autres figures grammaticales & oratoires.

Elle contribue aussi au nombre de la prose.

ISOCRATE , & l'un de nos Ora-

teurs les plus célèbres ont emprunté d'elle la plupart des agrémens de leur stile; mais il faut convenir que la répétition de ces rapports symétriques décèle plus l'art que la force du génie. Il sied bien mieux à l'éloquence d'employer la progression dans le nombre, de même que dans la pensée. Cette forme de stile, en donnant prise à la mémoire, ne blesse point l'esprit par la recherche frivole d'une cadence trop uniforme.

Une période parfaitement nombreuse, seroit celle dont les membres seroient par eux-mêmes, ou par leurs différences, une progression ascendante & arithmétique, si la période est longue; arithmétique ou géométrique, si la période est courte.

Il est rare que le premier terme de ces progressions soit l'unité.

Au reste, ces périodes parfaites sont bien plus éloignées de se réaliser dans l'élocution, que le beau idéal dans la peinture. Ce ne sont guères que des modèles intelligibles, avec qui le plus ou moins de ressemblance rend les périodes ordinaires plus ou moins nombreuses. Et telle est la structure des fibres de l'ouïe; la finesse du goût saisit ces modèles, lors même qu'ils se dérobent à la théorie de l'esprit.

S'il y a opposition ou comparaison entre les membres d'une période, la symétrie s'offre alors si naturellement, qu'elle ne peut être suspecte d'avoir été trop recherchée. Elle fait alors le même effet que dans ces objets de la vûe, dont les portions correspondantes sont, pour ainsi dire, en droit de prétendre à l'égalité.

Il seroit facile, en développant

ces principes , d'établir en nombres des formules générales , qui représenteroient toutes les périodes nombreuses.

Au reste , ces agrémens du stile sont si fort au-dessous du prix de la pensée , qu'il y a moins de mérite à les trouver , que de petitesse à les rechercher. On peut dire , ce me semble , qu'ils doivent être pour l'orateur ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune ; il les accepte si elles s'offrent à lui ; le fuient-elles ? Il dédaigne de les poursuivre.

X X I V.

Le stile figuré plaît , non-seulement parce qu'il nous montre un rapport qui a pour nous l'agrément de la nouveauté , mais encore parce qu'en revêtant d'une image sensible ou connue , l'idée principale

principale qu'il présente , il lui aide à se peindre dans le cerveau.

XXV.

La convenance des moïens avec leur fin , l'unité de dessein , & l'imitation d'un objet connu , tous ces différens rapports font sur l'esprit , aussi-bien que sur les sens , une impression de plaisir,
Prop. 12.

Des expressions dénuées de tout ornement , ne le font point d'agrément , si elles sont claires & concises.

Les graces de l'esprit naissent du juste rapport des façons de penser & de s'exprimer , avec la fin qu'on s'y propose.

L'unité d'action fait le principal mérite des poemes épiques & dramatiques. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit , que de fai-

fir comme d'un coup d'œil une multitude d'objets différens , liés ensemble par un rapport commun , à une action principale !

Il est quelquefois des poemes irréguliers qui plaisent par des beautés de détail : c'est que l'unité de dessein qui manque dans le tout , se trouve dans les parties , qui prises séparément , font des tableaux réguliers.

XXVI.

La nature , qui a placé la beauté du corps dans la conformation des organes convenables à la fin pour laquelle elle les a destinés , a attaché la beauté de l'ame aux qualités de l'esprit & du cœur , qui sont de nature à assurer la félicité , ou à la procurer. Toute façon de s'exprimer , de penser , d'agir , forme un spectacle agréa,

ble, dès qu'elle annonce de l'élevation dans le courage, de la pénétration dans l'esprit, ou dans le cœur un penchant de concilier son bonheur avec celui de ses semblables. Au reste ces traits de l'ame font sur ceux qu'ils frappent une impression plus ou moins vive, suivant qu'ils trouvent en eux plus de disposition à recevoir les sentimens qu'ils expriment. *Prop.*

13.



CHAPITRE IV.

De l'agrément des biens utiles.

XXVII.

Troisième Loi des Sentimens.

Les biens utiles ont pour agrément ce qu'ils en empruntent des biens agréables, dont ils promettent ou assurent la possession.

L' Agrément de la plupart des biens utiles dépend de notre façon de penser. La perfection seule a pour tous les hommes des charmes qui la rangent presque parmi les biens agréables par eux-mêmes. C'est que tout ce qui nous prouve que nous la possédons, semble nous promettre la félicité, ou nous l'assurer soit par nos facultés personnelles, soit par la dis-

position des autres êtres à notre égard.

Il n'est point d'homme s'il n'est stupide, qui indépendamment de tout motif d'intérêt, ne souhaite posséder l'estime de ceux avec qui il vit. Ce desir est naturellement proportionné à l'étendue des talens; & une grande élévation dans l'esprit & dans le cœur porte à rechercher des témoignages de son excellence dans le suffrage des hommes de tous les lieux, & de tous les siècles.

Le Sage, s'il est quelqu'un qui mérite ce nom, ne se guérit de l'ambition qu'en la portant bien plus loin que le reste des hommes; il veut être parfaitement approuvé de lui-même.

XXVIII.

Tout ce qui nous fait sentir la

H iij

puissance & la grandeur des êtres intelligens , la nature paroît l'avoir accompagné d'un sentiment agréable. Sans cette loi , la Peinture & la Sculpture charmeroient-elles nos yeux par la représentation des objets le moins intéressans ? Sans cette loi , les graces du corps & de l'esprit nous frapperoient-elles si agréablement , dès que dans la multitude des mouvemens , des expressions , des pensées qui conduisoient à la même fin , les plus convenables étoient difficiles à démêler. Enfin , la grandeur & la variété des objets de la vûe , le sublime dans la pensée & dans les sentimens , paroissent tirer une partie de leur agrément de la preuve qu'ils nous fournissent de la grandeur de notre ame.

XXIX.

Ce qui nous annonce la puissance & la grandeur des êtres intelligens , nous flatte moins , que ce qui nous prouve notre perfection particulière ; mais où en chercherons-nous les preuves ?

Le peuple , & qui est-ce qui n'est pas peuple , puise ces preuves dans des biens entièrement étrangers à ceux qui les possèdent. Il y a eu quelques hommes qui ont travaillé à corriger ces idées trompeuses , sources fécondes de tant de maux.

CONFUCIUS & ZENON , ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens & sociaux ; nous sommes donc parfaits selon eux , quand la vérité regne

sur nos jugemens , & l'équité sur nos procédés.

P Y T H A G O R E , S O C R A T E ,
& dans toutes les Religions , les
Théologiens ont jugé que notre
perfection , de même que celle
de tous les ouvrages des êtres in-
telligens , dépendoit du rapport
de nos facultés aux intentions
de notre Auteur.

Enfin , suivant E P I C U R E ,
l'homme n'est parfait , qu'autant
que sa façon de penser & d'agir
est de nature à le conduire à la
fin qu'il se propose; c'est-à-dire,
à la félicité.

Ces trois différentes façons
d'envisager la perfection rentrent
l'une dans l'autre , & doivent se
réunir. Elle consiste dans la pos-
session des facultés , soit naturel-
les , soit acquises , qui nous met-
tent à portée de nous procurer un
solide bonheur , en conformité

des intentions de notre Auteur ,
gravées dans la nature de notre
être.

Le corps approche d'autant plus
de sa perfection , qu'il renferme
moins de semences de maladies ,
& qu'il a plus de facilité à exéc-
cuter tous ses mouvemens ; l'es-
prit approche d'autant plus de la
sienne , qu'il a moins de préjugés
& de penchans qui le portent à
l'erreur , & plus de facilité à dé-
couvrir le vrai.

Enfin , le cœur est d'autant plus
parfait , qu'il porte dans la na-
ture de ses goûts moins de prin-
cipes de regret , de chagrin , d'in-
quiétude , & qu'il a plus de faci-
lité à régler toutes ses volontés
par des jugemens clairs & cer-
tains , qui ayent pour objet non
la satisfaction passagere d'une fa-
culté particuliere , mais le bon-
heur solide de la personne en

tiere , considérée dans toutes ses parties & dans toute sa durée.

Les passions & la raison forment en nous comme une République intérieure , qui ne peut être parfaite , qu'autant que les membres qui la composent sont fidèles à remplir les fonctions qui leur conviennent , & à assortir leurs mouvemens au bien public. Il n'appartient donc qu'à la raison de gouverner ; c'est au peuple des passions à obéir. L'homme est en quelque sorte une hydre à plusieurs têtes ; une seule a des yeux & de l'intelligence ; c'est à celle-ci à conduire les autres , à les garantir malgré elles des pièges & des précipices où leurs penchans aveugles les portent , & à leur procurer leurs biens particuliers par subordination au bien du tout , dont elles font partie.

XXX.

La haine & la crainte paroissent tirer une partie de leurs désagrémens de l'idée d'imperfection & de foiblesse qui les accompagne. On ne hait, on ne craint que ce qui peut agir sur nous malgré nous.

XXXI.

La vérité fait sur nous une impression de plaisir proportionnée à l'importance dont elle est, ou à l'idée de perfection attachée soit à sa découverte, soit à sa connoissance; elle est pour nous sans agrément, dès qu'elle n'en tire point de l'une ou de l'autre de ces sources.

XXXII.

De toutes nos facultés , celle d'aimer est la seule qui n'ait point d'objets particuliers. Tous ceux qui font sur les sens & sur l'esprit une impression agréable , ont des droits sur le cœur à proportion de leur agrément , & de sa sensibilité.

CHAPITRE V.

De l'Auteur des sentimens agréables.

XXXIII.

DE toutes ces observations , il résulte que tout sentiment agréable a sa source dans l'exercice facile de nos facultés ; mais comme le jeu de nos facultés

SUR LES SENTIMENS. 185

tés en caractérise la perfection, il semble que toute la théorie des sentimens puisse être comprise dans cette proposition.

Le plaisir & l'agrément accompagnent tout ce qui est de nature à nous prouver la perfection de nos facultés; comme au contraire ce qui en prouve l'imperfection s'annonce par la douleur.

Telle est la Loi, qui pour ainsi dire, dans la République des êtres doués de sentimens, distribue les récompenses & les peines. Peut-on se défendre de croire que ce soit une raison de convenance qui ait déterminé le Législateur? Et loin que la distribution des sentimens douloureux fournisse, comme l'a soutenu si au long M. BAYLE, des armes victorieuses aux Athées, ne se renverse-t-elle pas contr'eux en preuve de l'existence de Dieu?

En effet, l'expérience nous ap-

prend qu'il est des causes aveugles, & qu'il en est d'intelligentes; qu'on les discerne par la nature de leur production, & que l'unité du dessein est comme le sceau qu'une cause intelligente appose à son ouvrage.

Or dans les loix du sentiment brille une parfaite unité de dessein, qui d'ailleurs s'affortit parfaitement avec la structure de nos organes.

Voici l'expression géométrique de l'existence de cette intelligence souveraine. Le système d'un animal, si l'on peut ainsi parler, est susceptible d'une infinité de combinaisons différentes, par la différence de ses sentimens, de ses organes, & des êtres qui lui sont nécessaires ou convenables. Je nomme régulières, celles de ces combinaisons où nous voions unité de dessein; celles où nous n'en apper-

cevons point, je les nomme irrégulieres.

Or, il est évident, par la théorie des combinaisons, que la probabilité qu'il y a pour nous, qu'un animal est l'ouvrage d'une cause intelligente, s'exprime géométriquement par le nombre de ces combinaisons qui nous paroissent irrégulieres, divisé par le nombre de celles qui nous semblent régulières. Il est d'ailleurs évident que le nombre de ces combinaisons irrégulieres, comparé au nombre des régulières, est au-delà de toute expression numérique; la position seule de nos organes suffit pour le démontrer.

Placés nos yeux dans l'étendue du corps, par-tout ailleurs qu'où ils sont, l'unité de dessein sera blessée ou détruite. Il en est de même des êtres qui nous sont nécessaires ou convenables. Placés le

soleil à toute autre distance, ce fera aux dépens de l'unité de dessein.

Les conformations des organes d'un animal & des choses qui lui sont nécessaires ou convenables, annoncent encore plus hautement l'unité de dessein que leurs positions, & ne sont pas moins susceptibles d'une infinité de variétés irrégulières.

Ce rapport si parfait qui régné entre nos organes & nos sentimens, peut de même s'altérer en une infinité de façons différentes : il est donc démontré en rigueur qu'il y a pour nous une probabilité infinie qu'un animal est l'ouvrage d'une cause intelligente. Ainsi, l'expression géométrique de la probabilité de l'existence de Dieu est un infini multiplié par ce nombre prodigieux d'animaux auxquels les microscopes nous dé-

seignent d'assigner aucune borne. Cette probabilité, indéfiniment infinie, forme une persuasion égale à la certitude géométrique ; puisqu'il seroit absurde que l'improbabilité qui les distingue, n'étant par rapport à nous qu'un infiniment petit du second genre, fît cependant sur nous une impression sensible.

Ceux qui doutent de l'existence de Dieu, se fondent sur son incompréhensibilité ; mais qu'ils doutent donc aussi de leur propre existence, puisque les mêmes ténèbres qui couvrent la nature Divine, se répandent sur la nature de notre être. Nous ne concevons pas, il est vrai, que Dieu soit répandu dans l'Univers, qu'il en ait mis en mouvement les différentes parties ; mais comprenons-nous mieux que le sentiment soit répandu dans l'étendue de notre

corps, que nos *volitions* y produisent des mouvemens, & que des mouvemens y excitent des sentimens & des idées ?

Non-seulement les loix du sentiment se joignent à tout l'Univers, pour déposer en faveur d'une cause intelligente; je dis plus, elles annoncent un Législateur bienfaisant. Si j'approche assés du feu pour ranimer ma main engourdie par le froid, j'y sens une chaleur douce & agréable; si je l'en approche trop, une douleur vive la repousse & la force à prévenir sa destruction. C'est ainsi qu'une infinité de filets nerveux répandus dans toute l'étendue du corps, nous avertissent des dérangemens qui y surviennent, & nous pressent d'y apporter le remède. Mais dès que les impressions qui se font en nous, ou que les mouvemens du corps, de l'esprit, du

cœur, sont tant soit peu de nature à favoriser la conservation ou la perfection de nos facultés, notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vûe, la Musique, la Danse, la Poésie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, l'amitié, la tendresse, les passions mêmes sont, pour ainsi dire, autant de témoins qui publient cette profusion de sentimens agréables.

CHAPITRE VI.

Du plaisir attaché à la vertu.

XXXIV.

EPICURE, fier d'avoir attaché le dogme d'une cause

intelligente , se flattoit d'avoir anéanti une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un Etre, qui en nous donnant des goûts , nous offre de toutes parts des sentimens agréables ; qui en nous composant de diverses facultés , a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir ? Les biens que nous possédons sont-ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présents d'une Intelligence bienfaisante ? N'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix , s'il est vrai que l'ame ne soit jamais plus tranquille & plus parfaite , que quand elle sent qu'elle fait de ces biens un usage conforme aux intentions de son Auteur. Voies

Prop. 29.

Cette idée qui épure nos plaisirs , porte le calme dans le cœur,

& en écarte l'inquiétude & le chagrin.

Placés dans l'Univers , comme dans le jardin d'Eden , si la Providence nous défend l'usage d'un fruit , par l'impuissance de le cueillir , ou par les inconvéniens qui y sont attachés , n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts ; jouissons de ce qui nous est offert , sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le désir se nourrit d'espérance , & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe , qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le Trône du Mogol ? Ne désirons donc point ce qui n'entre pas dans la chaîne des biens que la Providence nous destine , puisque l'acquisition nous en est réellement aussi impossible , que celle de l'Empire de l'Asie.

Nous devons à la puissance de Dieu le tribut d'une soumission parfaite à tout ce qui résulte de l'établissement de ses Loix ; nous devons à sa Sagesse l'hommage d'une persuasion intime que si nous étions admis à ses conseils, nous applaudirions aux raisons de sa conduite.

Ces sentimens respectueux, l'idée de perfection, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit.

X X X V.

La variété des plaisirs fait dans la vie le même effet que la différence des accords dans l'harmonie ; ils se suppléent & se remplacent. N'en désirons donc vivement aucun ; mais sçachons discerner ceux qui méritent la préférence.

Sont-ce ceux du corps? Sont-ce ceux de l'esprit? Pour en faire la comparaison, imaginons-les entièrement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à tous les plaisirs de l'esprit goûte ceux du corps les plus vifs dans tout le cours de sa durée; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent.

Imaginons au contraire un homme entièrement mort à tous les plaisirs du corps, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie,

les Belles Lettres l'enchantent par leurs spectacles , & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit ; s'il se prête à la société ; que l'amitié , que la gloire compagne naturelle de la vertu , lui fournissent hors de lui des preuves toujours renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame ; que dans le fond de son cœur sa conformité à la raison soit le germe d'une joie secrète que rien ne puisse altérer : il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps , qui placés entre ces deux états de bonheur , à-peu-près comme un Philosophe l'a feint autrefois d'HERCULE , préférassent au sort de l'être intelligent , la félicité d'une huitre.

Les voluptés du corps ne sont vives , qu'autant qu'elles sont des remèdes

remèdes à la douleur. C'est l'ardeur de la soif qui règle le degré du plaisir qu'on ressent à l'éteindre.

SOCRATE, qui dans ses tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces voluptés à celle de la gratelle; le méfaise les précède, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui; la plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Ils l'emportent d'ailleurs par leur agrément.

Ce que la volupté a de délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bien-tôt fade & insipide. Enfin, les plaisirs du corps n'ont guères de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur; les

plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

XXXVI.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me semble qu'il n'en est point de plus touchans que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronnerie, elle a précipité dans le sein de la mort des hommes flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher;

c'est elle qui rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives , & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la Religion de leur Prince , pour les dérober à ce supplice volontaire. Les vertus , l'amitié , les passions , les vices mêmes , empruntent d'elle la meilleure partie de leur agrément.

EPICURE , & d'autres Philosophes ont crû que l'amitié avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer sans l'entremise d'autrui , les biens nécessaires à la vie. Mais s'il y a une sorte de liaison qui n'est qu'un commerce d'intérêt , il y en a une autre dont l'objet est plus noble. On y envisage moins des secours étrangers , que des preuves de perfection. *Les bienfaits de CLAUDE* , disoit PASSIE-

NUS, * *me sont plus précieux que son amitié. Mais l'amitié d'AUGUSTE m'étoit plus précieuse que ses bienfaits.*

C'est un phantôme de perfection qui fait le charme secret de la vanité, de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la malignité, de la vengeance.

ARISTOTE l'a observé, quoi qu'on soit également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux affoiblit le ressentiment contre les autres. C'est qu'après s'être suffisamment prouvé sa puissance, on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

Le charme de la grandeur n'est pas, comme paroît l'avoir crû M. PASCAL, d'empêcher les grands de penser à eux; c'est plutôt que tout ce qui les environne, leur

* Sen. l. 10. de benef.

parle continuellement de leur excellence.

Enfin, l'amour même qui semble ne vivre que par les sens, sort pour ainsi dire du monde sensible, pour aller recueillir ses plaisirs les plus doux dans des idées qui flattent & qui distinguent.

XXXVII.

Les preuves de perfection qui s'offrent à nous, ne sont pas toutes d'un égal prix. Il en est qui sont des principes de douleurs: rejettons loin de nous toutes celles qui sont appuyées sur des jugemens faux.

Voïés-vous cet homme plongé dans les noirceurs de la mélancolie; il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite, & dont il grossissoit son être; la malignité de

son étoile retranche la moitié de ce cortége nombreux ; insensible à tous les biens qui lui restent , il est malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile.

Cet autre homme , dans le sein de l'opulence , est saisi de rage & de désespoir ; il jugeoit de son excellence par la tendresse d'une femme , par la faveur d'un Prince ; ce qui le flatoit lui est enlevé , & laisse dans son cœur un vuide , dont l'horreur se répand sur tous les biens qui l'entourent.

Si nous voulons être solidement heureux , cherchons les preuves de notre perfection non dans des biens étrangers , mais dans un usage de nos facultés , réglé par des jugemens dont la vérité nous soit clairement connue ; l'inquiétude , le dégoût , le chagrin n'auront point de prise sur nous , & la suite de nos ac-

tions fera une chaîne de sentimens agréables indépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune. *Prop. 29.*

XXXVIII.

De tous les sentimens agréables, la joie est le plus délicieux; elle a sa source dans la possession, ou dans l'espérance de ce qui flatte, soit les sens, soit l'esprit. Elle doit être proportionnée au mérite de l'objet qui la produit, & elle se change bien-tôt en amertume dès qu'elle est excessive. Cet éclair de plaisir qui sort, pour ainsi dire, d'une imagination séduite & enchantée, est plus vif que la lumière douce & durable qui accompagne la raison; mais ce sentiment passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus délicieux dans la fièvre que

dans la santé ; il suppose une maladie de l'ame d'où vient l'inquiétude dans la recherche , le désespoir dans la privation , le dégoût dans la jouissance.

Il n'est point de joie plus précieuse & plus solide , que celle qui accompagne le sentiment de la perfection intérieure. Le plus grand de tous les biens est le seul qu'aucune puissance ennemie ne puisse nous enlever.

La vanité semble quelquefois disputer de contentement avec la vertu par les phantômes flatteurs qui lui font illusion ; mais la solidité de ce bonheur est celle d'un songe , qu'une main amie ou ennemie , que nos propres réflexions peuvent à chaque instant faire évanouir.

XXXIX.

L'opulence & la grandeur fa-

facilitent l'acquisition de bien des
 sentimens agréables. Cependant
 le bonheur semble souvent les
 fuir ; c'est que celui-là seul est so-
 lidement heureux en les possé-
 dant , qui pourroit être heureux
 sans les posséder. En effet , il ne
 peut y avoir de bonheur solide
 que pour celui qui est au-dessus
 de la fortune , & qui renfermant
 ses desirs dans la sphère des be-
 soins réels , se fait de cette en-
 ceinte comme un retranchement
 contre l'inquiétude & le cha-
 grin : dès que le cœur passe cet-
 te ligne , marquée par la natu-
 re , il se perd dans un champ im-
 mense , il cherche en vain des
 bornes qui arrêtent & qui fixent
 la vivacité de ses mouvemens.
 C'est-là que la fortune se joue de
 nous par les phantômes qu'elle
 nous offre ; la plupart nous écha-
 pent , & pour prix de nos empref-

semens nous livrent au regret & à la douleur.

Ceux que nous faififions ne font fur nous qu'une impreflion de joie paffagere , qui fe flétrit par la jouiffance ; ils laiffent dans le cœur le même vuide qu'auparavant , & ne procurent d'ailleurs aucun bien réel.

La fanté, l'appétit, la force du corps, femblent être réservés à la pauvreté. Les plaifirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendrefle, la tranquillité de l'ame, la joie, la fatisfaction intérieure, fe trouvent au moins auffi fouvent à la fuite d'une médiocre fortune, que dans le cortége de la grandeur ; & il n'est point d'état où l'on ne puiſſe faire de fa vie un tissu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y former une fuite d'occupations vertueufes, qui exercent nos puiffances fans les fatiguer.

Quels sont donc ces avantages privilégiés qui font envier à la plupart des hommes l'opulence & la grandeur? C'est qu'elles mettent à portée de se prouver son excellence par l'étendue de ses logemens, par la richesse de ses équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut être heureux en usant de ces biens; on ne peut être que malheureux, si on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection.

XL.

De tous les maux réels, la douleur est le seul dont la vertu ne puisse nous garantir; je ne sçai cependant si sa force ne vient pas en partie de notre peu de courage.

Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques marquent de la gayeté dans le sein des douleurs

les plus vives. Ils maîtrisent leur attention , au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frappe , & de la fixer sur le phantôme de perfection auquel ils se dévouent. Seroit-il impossible que la raison fit quelque usage d'une recette si sensée dans son principe , & que le préjugé met en œuvre avec succès ?

Ce qui contribue le plus à augmenter le poids de la douleur , c'est que nous en unissons le sentiment présent à ceux qui l'ont précédé , & à ceux qui le doivent suivre ; nous en formons un tout dont l'idée nous accable. Il n'est point d'homme qui se jugeât malheureux par une douleur passagère , quelque vive qu'elle fût , si elle disparoissoit avec la rapidité d'un éclair. Or , les douleurs les plus longues ne sont qu'une suite de douleurs momentanées ; elles en

seroient donc bien plus légères ; nous pourrions nous défendre d'unir à cet instant qui meurt en naissant , le passé qui n'est plus , & l'avenir qui n'est point encore.

XLI.

L'ambition & l'avarice sont les sources ordinaires du crime & de l'injustice. Aussi chés les Peuples de qui la façon de vivre renferme les désirs dans l'étendue des besoins réels , l'équité , la bonté , la générosité sont des qualités populaires. Tels étoient les *Galactophages* dont parle HOMÈRE , * & qu'il représente comme parfaitement vertueux. STRABON , l'un des plus judicieux Critiques de l'Antiquité , a justifié la fidélité de ce portrait , par des preuves historiques †.

* *Iliad. l. 13. v. 6.*

† *Lib. 7.*

La *Germanie* nous représente d'aussi grands exemples de vertu, que la *Scythie*. Voici la peinture que *TACITE* fait des mœurs des *Germanains* * : *Chacun se fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous ses vivres ; s'ils viennent à manquer, on conduit son hôte chés quelque voisin, qui se croit redevable d'une occasion qu'on lui procure d'être généreux & bienfaisant.*

Il y avoit de ces nations où l'Etat étoit aussi vertueux que les particuliers. Les *Chauques*, dit le même *TACITE* †, ne veulent devoir leur grandeur qu'à la justice. Tranquilles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, sans former aucun dessein sur celles de leurs voisins. Leur vertu n'est point en eux un effet de la foiblesse. Puissans en

* Cap. 21. de Mor. Germ.

† Cap. 25.

hommes & en chevaux , ils ont contre l'ennemi qui les attaque , une valeur égale à leur humanité envers les autres hommes.

L'ambition & l'avarice bannies de chés la plupart des *Indiens* , y avoient fait place à la vertu , de même que dans la *Scythie* & dans la *Germanie*. Qu'on voie dans la première Décade d'HERRERA , la peinture des Peuples qui habitent les Isles de l'*Amérique* ; c'est le tableau des mœurs de l'âge d'or ; & les Archives du Conseil d'*Espagne* qui ont fourni à cet Historien célèbre ses Mémoires , ne doivent pas être suspectes de faveur pour les *Indiens*. Celles de ces nations qui ont échappé à la cruauté des *Européens* , sont encore la plupart remplies de bonté & de générosité pour tous ceux qu'elles n'envifagent point comme leurs ennemis ; c'est un fait dont convien-

nent tous les Voïageurs , quelque différens qu'ils soient de nation , de langue , de religion. Voici quelque chose de plus. MACHIAVEL * prouve que même dans les Etats policés , s'il y a une sorte d'abondance générale , qui bannisse l'excès de l'opulence & de la misère, la vertu peut y être commune à tout un Peuple. Ce qu'il rapporte des Républiques d'Allemagne , comme témoin contemporain , en forme une preuve décisive : *Quand il y survenoit quelque dépense publique , le Sénat imposoit en général la taxe d'une certaine portion du revenu. La régie de cet impôt étoit singulière. Il ne s'en faisoit point de répartition sur les particuliers : c'étoient les consciences qui étoient chargées du recouvrement. Chacun apportoit volontairement dans la caisse publique la part*

* Discors. sopr. Livio l. 1, c. 55.

de son revenu, prescrite par la Loi générale ; & les fonds qui s'y trouvoient, au jour marqué, répondoient toujours aux intentions du Sénat, & aux besoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la pauvreté n'avoient point corrompus, se prêtoient religieusement à une imposition dont ils sçavoient la nécessité & le bon usage. Telle est la corruption de nos mœurs ; il est parmi nous peu d'hommes assés vertueux, pour croire possible ce que des Peuples entiers ont été assés vertueux pour pratiquer. Mais qu'est-il besoin de recourir à l'histoire ? l'expérience & la raison ne nous apprennent-elles point qu'on est d'autant plus éloigné d'être injuste & mal-faisant, qu'on est plus exempt des passions qui attachent la perfection & le bonheur à des biens dépendans du caprice d'autrui, ou

de l'empire de la fortune? Or, il est démontré qu'on est d'autant plus solidement heureux, qu'on est plus exempt de ces passions, *Prop. 38.* Il est donc démontré qu'on est d'autant plus solidement heureux, qu'on est plus éloigné d'être injuste & malfaisant.

En effet, si tout mouvement de bienveillance est un plaisir, si tout mouvement de haine, de trouble, d'inquiétude, est une douleur, *Prop. 7.8. & 30.* notre bonheur sera d'autant plus complet, que notre façon de vivre portera dans le cœur plus de mouvemens de bienveillance, & en écartera davantage tout mouvement de trouble, d'inquiétude & de haine.

XLII.

Les Anciens en renfermant toute la Morale dans la pru-

dence, la force, la tempérance & la justice, n'ont pas toujours réussi à les définir, & PLATON dans plusieurs de ses Dialogues, se joue des notions qu'en donnoient les Philosophes de son tems.

Il paroît que la prudence est l'habitude de régler sa conduite par des jugemens clairs & certains. Elle est comme l'élément dont se composent toutes les vertus particulières, & prend différens noms, suivant ses différens objets.

La force est cette qualité de l'ame qui l'empêche de se détourner à la vue d'un mal présent ou à venir, de la route qui lui est tracée par la raison.

La tempérance est une volonté constante de se régler dans l'usage des plaisirs, par des jugemens certains. Les Stoïciens définissoient cette vertu plus sévèrement. Leurs

Ecoles ne retentissoient que de l'austère leçon : *Abstenés-vous de tout sentiment agréable*. Ils nous auroient moins effraïés & plus instruits, s'ils nous avoient dit d'un stile plus humain : « Sça-
 » chés user des plaisirs ; ne dédai-
 » gnés pas ceux du corps, ils sont
 » la plupart attachés à des besoins
 » indispensables ; mais que ceux
 » de l'esprit & du cœur remplif-
 » sent le cours de votre vie, ils sont
 » bien plus de nature à former un
 » bonheur pur & durable.

Relativement aux biens qui sont agréables par eux-mêmes, & à ceux qui sont les plus importans, la tempérance doit se subdiviser en deux vertus principales. Par l'une, nous exerçons dans l'ordre convenable, les facultés des sens, de l'esprit & du cœur ; par l'autre, nous cherchons nos preuves de perfection, non dans des biens é-

étrangers, mais dans l'usage de nos propres facultés.

Ces deux vertus, qui n'ont de nom chés aucun Peuple, pas même chés les Philosophes, ne méritoient pas moins des temples que celles à qui le paganisme en a élevé. D'elles naît la volonté de concilier son bonheur avec celui des autres hommes.

La justice, qui seule renferme toutes les Loix, & dont les Jurisconsultes ont donné des définitions exactes, n'est qu'une branche particulière de cette bienveillance pour nos semblables.

A ces qualités de l'ame, est attachée sa tranquillité, sa perfection, & , pour ainsi dire, sa santé ; la satisfaction intérieure les accompagne. Qu'on en juge par la joie qu'auroit un homme dont le corps devenu tout-à-coup transparent, lui montreroit dans le jeu de ses

organes , les principes d'une fanté parfaite & durable.

X L I I I.

Nous avons dans *SEXTUS EMPIRICUS*, l'extrait d'un ouvrage de *CRANTOR*, sur la nature des biens. Ce Philosophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeses qui avoient soumis leur beauté au jugement de Paris, la richesse, la volupté, la fanté, la vertu, s'étoient présentées à tous les *Grecs* rassemblés aux Jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La richesse étala sa magnificence; & elle commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit ob-

tenir le premier rang , la santé le lui contesta : sans elle , les plaisirs se changent bien-tôt en amertume & en douleur. Enfin , la vertu termina la dispute , & fit convenir tous les *Grecs* que dans le sein de la richesse , du plaisir , de la santé , l'on seroit bien-tôt , sans le secours de la prudence & de la valeur , le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé ; le second , à la santé ; le troisième , au plaisir ; le quatrième , à la richesse.

C'est bien dégrader ce me semble la vertu , que de lui donner pour principale fonction , celle d'être la garde de ses rivales ; & l'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse , le plaisir , la santé , deviennent des maux pour qui ne sçait pas en user. La sagesse seule , à parler exactement , mérite le

titre de bien , puisqu'elle seule est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux , & ouvre en notre faveur tous les sentimens agréables.

Le regret du passé , le chagrin du présent , l'inquiétude sur l'avenir , sont les fléaux qui affligent le plus le genre humain ; la vertu nous en garantit , en renfermant nos desirs dans l'étendue des biens qui sont à notre portée , les conformant à la raison , & les soumettant pleinement à cet ordre immuable qu'a établi une souveraine Intelligence.

L'ennui , non moins affligeant que le chagrin , porte son poison jusques sur le Trône. Il n'ose approcher de la sagesse , qui remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie , en
forme

forme une chaîne de sentimens agréables ; elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui dans les tempéramens bien conformés ne doivent guères leur naissance qu'à l'intempérance & qu'aux excès ; elle nous offre dans toute leur vivacité les plaisirs des sens, dont l'agrément est proportionné au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit & du cœur marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques dans la solitude & dans l'adversité. Elle nous affranchit du caprice d'autrui, & de l'empire de la fortune, en nous faisant puiser nos preuves de perfection, non dans des biens hors de nous, mais dans l'usage de nos propres facultés.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'apperçoit que

des motifs d'une joie secrète; il se conforme aux intentions de son Auteur; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne: il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le pénétrer; son cœur exempt de haine & de crainte ne vit que pour des mouvemens de bienveillance; c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir; enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de SALOMON, une *fête continuelle*. C'est ainsi que toutes les espèces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & se combinant ensemble, selon des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, font la plus délicieuse de toutes les har-

monies. Peut-être ce tableau du Sage n'est-il qu'un beau idéal. L'on fera du moins d'autant plus parfait, & plus heureux, qu'on y ressemblera davantage.

XLIV.

Il est des Chrétiens qui s'imaginent que l'Évangile condamne la vertu à être malheureuse en cette vie. La Loi de Dieu qui, suivant l'expression de l'Écriture, a tant de charmes par elle-même, n'est pour eux qu'un joug insupportable. Enchaînés par la crainte, ils se porteroient aux plus grands crimes, si leurs chaînes venoient à se briser. Mais il n'en est pas ainsi du vrai Chrétien. Il a appris de JESUS-CHRIST que toute la Loi est comprise dans l'amour de Dieu & du prochain, & il n'envisage rien que sa raison

n'avoue, & que son cœur n'agrée dans des mouvemens de bienveillance pour ses semblables, & dans la soumission aux volontés d'un être souverainement sage.

XLV.

De toutes nos occupations, il n'en est point qui soient accompagnées de plaisirs plus purs & plus délicats, que celles qui exercent l'esprit par des connoissances importantes, ou le cœur par des mouvemens de bienveillance: de sorte qu'il n'est point d'état plus heureux, que celui du dépositaire de l'autorité souveraine, qui devient le Dieu tutelaire de ses semblables, ou du particulier, qui par les sciences étend en quelque sorte son domaine sur tous les lieux, sur tous les tems, sur toute la nature. Par quel prodige

donc ces deux sources du bonheur le plus parfait, font-elles un si petit nombre d'heureux? Ce désordre naît de l'illusion que fait à la plupart des hommes une fausse idée de la perfection.

A l'élévation de l'esprit est attaché un desir ardent de se procurer des preuves de son excellence, & il n'en est point d'autres, pour la plupart des hommes, que celles que la fortune distribue; de sorte que les talens, qui font l'aptitude pour les sciences, en sont aisément détournés par le torrent des impressions populaires, & portés dans la carrière de l'ambition.

Il est cependant des circonstances particulières, qui déterminent des hommes nés avec des qualités supérieures, à s'enfermer dans la retraite. Les uns s'y bornent à s'instruire par leurs recherches; d'autres y éclairent le

genre humain par leurs travaux & ils sont tous d'ordinaire vertueux. Comment ne le feroient-ils pas ? L'objet de leur passion est un bien qu'on ne possède jamais mieux qu'en le partageant. Cependant les sciences, comme de riches contrées presqu'abandonnées de leurs habitans naturels, sont envahies par des hommes nés avec des talens médiocres, c'est-à-dire, plus sensibles à des motifs d'intérêt, qu'à des preuves de perfection ; ils s'en emparent de même que les *Européens* des *Indes*, beaucoup moins pour les cultiver, que pour en tirer de l'or & de l'argent, & ils flétrissent, par un trafic ignoble, le titre qu'ils ont usurpé.

Les préjugés qui aveuglent les particuliers, étendent leur contagion sur le trône. Les Souverains que l'élévation dans l'esprit & dans le courage porte

à se procurer des preuves de perfection par l'usage de leur puissance, sont bien-tôt éblouis de l'éclat qui accompagne le nom des conquérans. Les peuples, les historiens, les orateurs, les poëtes, ne célèbrent que leurs exploits, plus frappés de la grandeur de leur esprit & de leur courage, que blessés de l'usage qu'ils en ont fait. Comment un jeune Prince avide de gloire se défendra-t-il contre tant de séducteurs ? Par amour pour la perfection, il devient le bourreau de ses semblables; par ardeur pour la félicité, il s'expose à être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin. *V. Prop. 3. & 40.*

Scavoir par la sagesse de ses

loix, rendre son peuple nombreux, riche, heureux, est un moien bien plus sûr d'affermir son Trône que par des desseins de conquête, dont le succès est toujours incertain, & quelquefois contraire aux espérances les mieux fondées, & n'a souvent d'autre effet, lors même qu'il est le plus brillant, que d'affoiblir la puissance du conquérant, en diminuant le nombre de ses Sujets, leur commerce, & leur richesse.

Le bonheur d'un Prince vertueux est au-dessus de sa puissance. L'idée qu'il se rend, en quelque sorte, le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés, le spectacle de tout un peuple heureux par ses bienfaits, une chaîne non interrompue de mouvemens de bienveillance les plus flatteurs, l'exécution du plus

noble de tous les projets indépendans des jeux de la fortune , tout ce qui se présente à ses yeux , toutes ses idées , tous les mouvemens de son cœur , conspirent à former en lui la joie la plus pure & la plus délicieuse dont la nature humaine soit capable.

X L V I.

Après avoir prouvé qu'il y a un plaisir réel attaché à la vertu : qu'il me soit permis , à l'exemple de PLATON , dans le dernier Livre de sa République , d'indiquer en peu de mots les biens qui marchent à sa suite , & qui en redoublent le bonheur présent. La considération , l'estime , l'amitié , en sont comme les fruits naturels ; & s'il est flateur de maîtriser les corps par le despotisme , il doit l'être davantage de dominer sur les cœurs

par la confiance. Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet , aussi-bien que la vertu même ; mais on peut dire de la probité ce qu'on a dit de l'amour : Il est bien difficile de résister longtemps à la montrer où elle n'est pas.

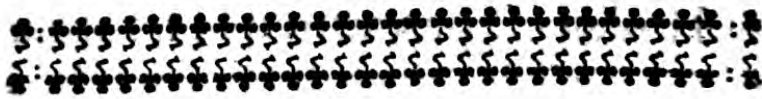
Si l'Injuste peut se cacher aux hommes , se dérobera-t-il à la mort ? Il la voit comme un fantôme affreux , qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui , empoisonne ses plaisirs , aigrit ses maux , & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux , seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans les abîmes du néant : mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le secret de son ame , par l'autorité de la révélation , par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle , par les idées d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme vertueux ; la mort le livre , pour ainsi dire , à une Intelligence bien-faisante dont il a toujours respecté les Loix & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable , & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet , il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse , que celle d'un homme qui goûtant dans le sein de la vertu un bonheur réel & présent , trouvera encore dans l'idée de la mort , la perspective d'une félicité parfaite.

Fin des Réflexions des Sentimens.





TABLE

DES CHAPITRES.

C HAPITRE I. <i>La théorie des Sentimens est de même genre que les Sciences Physico-Mathématiques,</i>	page 140
C HAPITRE II. <i>Du plaisir attaché à l'exercice des facultés,</i>	145
C HAPITRE III. <i>Des objets qui sont agréables par eux-mêmes, soit au sens, soit à l'esprit,</i>	151
C HAPITRE IV. <i>De l'agrément des biens utiles,</i>	172
C HAPITRE V. <i>De l'Auteur des sentimens agréables,</i>	180
C HAPITRE VI. <i>Du plaisir attaché à la vertu,</i>	187

Fin de la Table des Chapitres.

REFLEX.



LETTRE

A

M. L'ABBÉ T.



E ne veux pas différer, MONSIEUR, de satisfaire à votre impatience; je vous envoie les Réflexions dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Ne trouvez point mauvais que je ne vous en nomme point l'Auteur. Quoiqu'à ma prière & à celle de M. le Cavalier de *, qu'il estimoit & qu'il aimoit trop, pour lui refuser quelque chose, il ait consenti que

L

ce petit Ecrit enrichît un Recueil qui doit bien-tôt paroître, ce n'a été qu'à condition qu'on ne mettroit pas même la lettre initiale de son nom. Le malheur qui nous l'a enlevé la Campagne dernière, affranchit peut-être d'une condition, que son éloignement pour tout ce qui sentoit l'ostentation, avoit fait imposer. Cependant j'aime mieux que vous deviniés, & je crois que ce mystère ne vous fera pas long-tems impénétrable. Je vous dirai donc seulement, **MONSIEUR**, que ces Réflexions sont celles d'un jeune Seigneur qui les a faites à l'âge de vingt-deux ans; que la justesse & la finesse d'esprit, que la délicatesse & la probité des sentimens que vous y remarquerés, se trouvoient également dans sa conversation, & dans sa conduite. Il ne se borroit point à une spéculation sté-

stîle ; il ne réfléchissoit que pour pratiquer. Je n'ai jamais connu un esprit plus élevé , un cœur plus noble , & une plus belle ame , par la candeur , la tendresse & la fidélité , ni par conséquent personne qui eût un amour plus sincère pour la vertu.

Il passoit parmi les jeunes gens pour être plus solitaire qu'il ne convenoit à un homme de sa condition & de son âge ; ils alloient jusques à l'accuser quelquefois d'être sauvage ; mais c'est alors même qu'il travailloit le mieux à perfectionner ses sentimens , par la méditation & par la lecture. Il se plaisoit à mettre sur le papier , à la maniere de LA BRUYERE , les réflexions que ce qu'il avoit vû dans le monde lui donnoit lieu de faire. On a plusieurs morceaux de lui dans ce stîle , que vous croïés avec raison le plus difficile qu'on

puisse choisir , à cause de la force & de la précision qu'il exige. Voici le seul morceau que j'aie ; & les Lettres par lesquelles il ordonna qu'il me fût remis , sont peut-être les dernières qu'il ait écrites. Plus je pense à ses grandes qualités , & au malheur qui nous l'a enlevé , plus je suis persuadé que le Roi & le Roïaume n'ont pas moins perdu , que sa Maison & ses Amis. Il y a sans doute dans tous les états des gens , qui joignent beaucoup de capacité à beaucoup de probité & d'honneur ; mais ils restent souvent inutiles , parce qu'ils demeurent inconnus : au lieu que le jeune Seigneur , dont je vous tais le nom , étoit par son rang & sa naissance à portée de faire connoître ses talens , & de faire valoir ses sentimens. Mais , MONSIEUR , ce que vous allés lire de lui , fera mieux son éloge que tout ce que

j'en pourrois dire. L'Ecrit que je vous envoie fait son Oraison funèbre mieux que ne feroient nos plus grands Orateurs ; ses propres réflexions peignent son esprit & son cœur. Il jouit maintenant de cette lumiere dont il parle si bien dans une de ses réflexions , lorsqu'il compare l'esprit qui est dans le corps, à un prisonnier qui est au fond d'un cachot. Ainsi regrettons-le sans le plaindre.





RÉFLÉXIONS

DE

M. LE MARQUIS

DE **,

SUR

L'ESPRIT ET LE COEUR.

L seroit affés difficile de donner une définition de l'esprit en général; chaque sorte d'esprit paroît en mériter une particulière.

On peut donc distinguer d'abord deux sortes d'esprits; l'es-

prit étendu & profond, & l'esprit superficiel & borné.

J'entens par l'esprit profond & étendu, celui qui ne reconnoît de borne que l'infini, & où par conséquent il peut parcourir fans cesse, découvrir la source immuable de toutes les Sciences, dévoiler le système de l'infini & du fini, & donner à chaque vérité sa place. Ce n'est que cette sorte d'esprit qui s'élève à cette Philosophie lumineuse, qui donne de justes idées de Dieu & de la nature, qui présente un plan général de la Providence, digne de la Sagesse, de la Justice & de la Bonté infinie, qui nous apprend la perfection de notre origine, le malheur de notre corruption, & les moyens de nous en guérir; elle délivre l'ame des préjugés, des craintes superstitieuses, des maximes ténébreuses de l'impiété, des incer-

titudes défolantes du Pyrrhonisme : erreurs qui marquent également une ame foible , qui n'ose approfondir les grands principes , ni les suivre dans leurs conféquences. Cette Philosophie nous fait connoître le néant de l'homme ; convaincus par elle de la vanité de tout ce qui fe paffe ici-bas , notre ame fe trouve dans une parfaite quiétude , & fe conserve dans une heureuse indifférence pour tous les événemens. Que les Rois soient détrônés , que les Etats changent de face , que le monde entier souffre les plus étranges révolutions , le Sage en est instruit , mais il n'en est point émû. Il entre dans les vûes de la Sagesse éternelle , & joue son rôle sur le grand théâtre , comme les autres hommes ; mais sans les passions qui les agitent , ni les vices qui les dégradent , ni les remords

qui les déchirent. Uniquement occupé des perfections du Créateur, & des merveilles de la nature, il en fait son étude, & son étude fait son plaisir. On le voit ainsi vivre dans l'innocence, & mourir avec tranquillité.

Tous les esprits, différens de celui dont je viens de parler, peuvent être mis au rang des esprits superficiels & bornés, qui n'ont, pour ainsi dire, qu'une seule dimension. Nous mettrons au rang de cette sorte d'esprit, le Politique, le Géomettre, le Poete, l'Orateur, & tous les autres esprits, quelque supérieurs qu'ils paroissent, qui ne s'appliquent qu'aux connoissances utiles & agréables pour la vie présente, & qui ne considèrent point l'homme pour la fin à laquelle il est destiné. Ils s'arrêtent aux Sciences subalternes de l'esprit, & ne sçavent

pas tout ramener aux vérités immuables & nécessaires, dont la connoissance fait la perfection & le bonheur de l'homme.

* On voit des gens qui veulent rassembler en eux tous les talens. Ce projet, j'ose le dire, ne peut être que celui d'un esprit aussi extravagant que présomptueux.

Se piquer d'ignorance, est le défaut d'un esprit médiocre qui sent son incapacité, son peu de disposition pour apprendre, & que la vanité rend assés sot pour lui faire croire qu'il peut se faire honneur de son ignorance même. Vouloir connoître & sçavoir tout, c'est celui d'un esprit orgueilleux, qui n'a jamais éprouvé ses forces, & qui s'en croit infiniment plus qu'il n'en peut avoir. L'esprit sage & prudent prend le milieu entre ces deux extrémités; il s'étudie long-tems,

il s'éprouve, il démêle enfin son talent, & s'attache à le cultiver.

* STRATON livre son imagination à toutes sortes d'idées. Il s'attache aujourd'hui à un objet, il en combine tous les rapports; il forme des plans, qu'un objet tout-à-fait contraire détruit quelques jours après. Convaincu de la vérité de sa Religion, il veut se livrer totalement à Dieu. Il ne trouve de raisonnable, que la retraite & la dévotion; tous les autres emplois qui occupent les hommes lui paroissent des jeux d'enfans. Cette idée le fixe pour un tems. Attendés un peu, un autre tems succède. On vient de lui parler de la situation présente de l'Europe, & des intérêts des Princes, il se livre à la politique. Le voilà; il fabrique des traités, il imagine des négociations, & sans sortir de son

cabinet il voïage dans toutes les Cours ; il étudie les caractères des Ministres qui les gouvernent , il leur parle , il les séduit , il les ramene à ses idées , leur fait adopter ses sentimens , & coopérer à tous ses projets imaginaires. A peine a-t-il achevé ce beau roman , qu'il s'en dégoûte ; il déteste les ruses , les stratagêmes , les souterrains , qui font la plus grande partie de la science du politique. Il se retourne d'un autre côté. Le théâtre de la guerre lui paroît propre à satisfaire du moins l'ambition de ses raisonnemens. Il raisonne sur les différentes opérations d'une armée , sur les qualités essentielles à un Général , sur les défauts de tous ceux qui commandent ; en un mot , il est tantôt dévot , tantôt politique , & tantôt guerrier. Il ne s'arrête à rien ; son amour

propre l'aveugle ; il se croit capable de tout , & veut briller dans tous les métiers. Quelle est cette sorte d'esprit ?

* LYCIDAS invente peu , mais retient à merveille ; son génie est fort petit , mais en revanche sa mémoire est grande. Il sçait par cœur cent traits & cent phrases , qu'il a lûs ou entendus ; il les place dans la conversation quelquefois bien , quelquefois mal , selon qu'il plaît au hazard. Le monde cependant donne à LYCIDAS de l'esprit. C'est avoir assurément une réputation à peu de frais.

* CLARICE est extrêmement légère. Elle sourit à celui-ci , elle fait à celui-là la grimace ; elle en appelle un autre , c'est pour lui parler à l'oreille ; sa confidence faite , elle éclate de rire ; l'instant d'après elle prend un air rêveur.

Vous jugerîés , à la voir , qu'elle est fort occupée ; mais réellement elle ne pense à rien. Elle affecte souvent des airs négligés & badius , quelquefois même étourdis. Elle vous parle ; vous voulés lui répondre , à peine fait-elle semblant de vous entendre. Vous parlés à quelqu'un , elle vous interrompt avec vivacité , c'est pour vous dire du mal d'un homme qu'elle vient d'appercevoir. Un autre se présente à sa vue , elle en parle comme du premier , jusqu'à ce qu'un troisième succède. Elle passe ainsi en revue tout ce qui se présente à ses yeux ; elle ne fait uniquement que dire du mal de tout le monde. Si CLARICE , pour parler , n'avoit cette ressource , elle n'auroit presque jamais rien à dire. Voilà CLARICE. On dit qu'elle a de l'esprit. Jugés de son esprit. Est-ce en avoir ,

Où est-ce en avoir assés , que d'en faire un pareil usage ? Ne peut-on pas comparer ces sortes d'esprits à de faux brillans , qui ont des vrais diamans l'apparence , mais qui n'en ont ni l'éclat , ni le feu , ni la finesse , ni la solidité.

* Que dirai-je de vous , LEANDRE ? Vous fréquentés un fat , qu'on dit bel esprit. Il vous lit ses ouvrages , & vous vous croiés connoisseur. Aveuglé par la confiance qu'il vous marque , vous êtes prodigue en éloges. Vous loués hardiment une pièce avant qu'elle ait paru ; si l'on veut vous en croire , elle est remplie de beautés , elle doit avoir un succès prodigieux ; elle paroît ; quelle différence du jugement du Public au vôtre ! Elle est sifflée , honnie , on la trouve détestable ; on vous le dit , on vous reproche vos éloges. Vous vous êtes trom-

pé, dites-vous. Cet air de modestie que vous affectés, & qui n'est point en vous, vous paroît un chemin pour vous sauver; mais que croiés-vous qu'on pense de votre esprit? Vous imaginés-vous désormais qu'on s'en rapporte à lui? Votre modestie blesse, parce qu'elle est fausse; elle cadre mal avec votre encolure, qu'on dit être celle d'un présomptueux fat. Votre air, vos gestes, vos façons, vos goûts, votre magnificence, portent à juger ainsi de vous. D'où vous vient donc cet air de confiance qui vous est ordinaire? Sur quoi fondé, vous croiés-vous aimable? Écoutez-moi, LEANDRE, voici votre portrait: Votre figure, que vous croiés charmante, est sans exagérer, ridicule; votre taille, pour être énorme, n'en est que plus désagréable; votre démarche n'en

fait que mieux connoître ce qu'elle a de choquant. Demeurez-vous en place ? vous vous tenés d'une façon contrainte & affectée. Que trouvés-vous déjà du côté du corps qui puisse vous flater ? Passons à l'esprit. Avés-vous, LEANDRE, de la facilité à concevoir, & à rendre agréablement ce que vous concevés ? Sur quelle matière s'étend la pénétration de votre esprit ? Consiste-t-il en failles vives & brillantes ? Raisonnés-vous solidement & profondément ? Possédés-vous quelque Science ? Avés-vous un discernement fin, sûr ? Vos jugemens sont-ils aussi justes que sensés ? Personne ne reconnoît dans votre esprit tous ces avantages. En quoi donc, je vous demande, le faites-vous consister ? Vous êtes ami d'un Poete, qui, dites-vous, a beaucoup d'esprit, il fait des

vers au pair de ce qu'il y a de mieux. Que voulés-vous, LEANDRE, que j'en conclue? Ne seroit-ce point pour avoir l'air de l'esprit, que vous fréquentés un bel esprit? Mais vous n'en aurés que l'air, encore sera-t-il faux.

* Si vous en voulés croire les femmes, PHILAGENE a beaucoup d'esprit. Il ne raisonne pourtant jamais qu'il ne pose de faux principes, dont il tire d'absurdes conséquences. N'importe, PHILAGENE a de l'esprit; il sçait parler de parure, d'ajustemens, de bonne grace; il est bien fait; il est galant; ses épaules sont bien placées; sa démarche est aisée; on voit en lui un grand air de confiance & de complaisance pour sa personne; tous ses habits sont bien choisis; il sourit quelquefois à propos; il parle toujours d'un ton ferme; souvent il plai-

fante; toujours il décide; où peut-on trouver un plus bel esprit?

Vous riez, TIMANDRE, cette peinture vous divertit; vous y reconnoissés, dites-vous, parfaitement l'original: on peut aisément s'y méprendre. Attendés, laissés-moi vous peindre, je vous prie, & je vous laisse après la liberté de rire. Vous avés de l'esprit; sur ce point tout le monde est d'accord: mais vous en voulés trop avoir. Pour dire les choses les plus simples, il vous faut quelque expression neuve, ou du moins une phrase dont le tour soit nouveau. A quoi bon cette affectation? Croiés-vous que l'esprit & le naturel soient deux choses incompatibles? Ignorés-vous que c'est le naturel même qui donne des graces à l'esprit? Vous vous servés toujours de termes singuliers; mais souvent il ne rendent

qu'imparfaitement votre pensée ; ils répandent sur vos discours un brillant qui peut éblouir les sots incapables d'aprofondir ; mais cela vous fait tort auprès des gens d'esprit , qui sous cette brillante apparence ne trouvent aucun sens. Croiés-moi , TIMANDRE , n'assujettissés point votre esprit à une expression recherchée ; donnés-lui un libre effor , mais n'en exigés jamais ce qui ne lui est pas naturel ; contentés-vous de celui que vous avés , sans vouloir en avoir davantage. Votre unique but est de plaire , par-là vous y parviendrés ; cette voie même sera plus courte & moins pénible que celle que vous avés prise : vous deviendrés naturel , & par conséquent aimable. Je crois faire votre éloge , en vous assurant que vous valés mieux que ce que vous vous donnés la peine de vouloir pa-

roître. Il faut pour plaire, demeurer dans les bornes qui nous sont prescrites par notre esprit & notre caractère; quiconque en veut sortir, est obligé de se gêner; il s'égaré de la route qui peut seule le mener à son terme; il ne peut la retrouver qu'en se renfermant dans ces mêmes bornes qu'il avoit inconfidérément franchies. C'est une supercherie que de sortir de son naturel; c'est chercher à tromper les hommes, en voulant leur montrer en nous ce qui n'y a jamais été. Le naturel par-tout a droit de plaire. Un sot qui se donne pour sot, plaît en comparaison d'un sot qui veut avoir de l'esprit.

* Vous n'avez, DORINE, nulle espèce d'esprit; vous desirés pourtant que le Public vous en trouve; vous faites des efforts inutiles, ils ne servent qu'à décéler combien il vous en manque.

* CLITON possède l'art de la fine plaisanterie ; il en sçait faire de délicates , qui lui attirent les applaudissemens de ceux qui l'entendent. Ses succès vous animent , DORINE , vous voulés l'imiter ; mais vous ne pouvés y réussir. En vain vous affectés quelquefois un souîris , pour faire croire que vous imaginés quelque chose de joli ; on n'y voit rien de fin ni de spirituel. En vain vous en venés jusqu'à faire des plaisanteries , on n'y trouve aucun sel , aucune délicatesse ; jamais vous n'êtes applaudie. Je vais vous en dire la raison : ce n'est point aux simples plaisanteries qu'on donne des applaudissemens , c'est à l'esprit qui les accompagne.

* On n'acquiert point l'esprit , mais on le perfectionne. Un sot demeure sot toute sa vie. Nous naissons avec le fonds d'esprit , &

même avec les talens que nous devons avoir un jour ; ils sont réellement en nous cachés & envelopés. C'est ainsi que dans une pierre brute est enfermé le diamant précieux & brillant , que la main de l'ouvrier y doit trouver un jour. L'éducation est par rapport à notre esprit , la main de l'ouvrier ; elle taille , elle retranche , elle polit , elle perfectionne. C'est ainsi que se trouvent dans un oignon de tulipe déposé dans la terre , toutes les parties de cette fleur encore imperceptible , distinguées réellement l'une de l'autre ; le tems & l'opération de la nature dévelopent peu à peu ses parties , les étendent , les rendent enfin sensibles à nos yeux , & nous découvrent une fleur qui nous étoit cachée auparavant , mais qui n'en existoit pas moins.

* Comme on voit le Soleil dans

les premiers momens où il dissipe les ténèbres de la nuit, répandre unē clarté que chaque instant rend plus sensible; de même on voit l'esprit paroître peu à peu dans les premiers momens où il se develope. Chaque année, chaque mois, il acquiert de la force. Le Soleil forme d'abord son crépuscule; peu à peu il s'éleve tout-à-fait, il monte à mesure que les heures s'écoulent, & vers le milieu du jour l'hémisphère est tout éclairé, il a pour lors toute sa chaleur & toute sa lumière. L'esprit aussi suivant le cours des années, s'éleve, se fortifie, & vers le milieu de l'âge de l'homme il est dans toute sa force & dans tout son brillant. Le jour se passe, le Soleil décline peu à peu, il vient un moment où il ne reste de lui qu'une lueur qui disparoît tout-à-fait; il passe dans un autre

tre hémisphère. C'est ainsi que l'esprit souffre de la diminution, quand l'homme commence à se trouver dans le déclin de l'âge; arrive la caducité: on n'en voit plus qu'une lueur, une foible étincelle: la mort vient, tout disparoît; l'esprit passe dans une autre région.

Il est vrai pourtant qu'il y a des esprits supérieurs exemts de cette décroissance, par le soin qu'ils ont de se nourrir de cette raison universelle, qui les élève & les fortifie sans cesse, & qu'ils cultivent assidument sans négliger les graces. Mais ils sont si rares, que leur nombre ne fait pas une grande exception.

* On n'avoue point qu'on a de l'esprit, l'usage le défend; tel homme dit qu'il en a peu, qui seroit bien fâché qu'on le crût; son dessein n'est pas de persuader,

mais plustôt de se parer des graces de la modestie. C'est avoir beaucoup d'esprit , que de sentir les bornes du sien.

* Quel jugement, POLIPHRASTE, porterai-je de votre esprit ? Vous parlés beaucoup , disons mieux , vous parlés toujours. Souvent il vous arrive de dire des choses jolies & spirituelles , on trouve même quelquefois dans vos discours une satire légère & délicate ; mais souvent aussi vous en dites de plates & de triviales , dénuées absolument de sel & de délicatesse. Quel singulier assemblage ! Dirai-je que vous avés de l'esprit , mais que vous parlés trop pour le soutenir , qu'à force de parler il vous échape souvent des choses pitoiables ? Ou dirai-je que vous êtes sans esprit , mais qu'à force de parler vous rencontrés quelquefois , & que c'est au

hazard que vous devés ce qu'on trouve d'ingénieux dans vos discours ?

* Un sot, qui n'est pas parfaitement sot, ne décide ordinairement sur un ouvrage d'esprit, qu'après avoir entendu le sentiment de quelqu'un qui passe pour connoisseur. Un sot, parfaitement sot, décide avec confiance. L'homme d'esprit conserve dans ses décisions une espece de timidité ; en voici la raison : Le sot presque toujours hazarde la décision d'un autre ; l'homme d'esprit hazarde la sienne.

* On contribue beaucoup aujourd'hui à gâter le goût des Auteurs ; on exige d'eux de l'esprit, & rien que de l'esprit. Aussi veulent-ils qu'il éclate par-tout dans leurs ouvrages : & de-là vient l'obscurité & le phœbus qu'ils y répandent. Ils cherchent du nouveau,

ils ne trouvent que du singulier ; du faux merveilleux.

* Une même pensée , sans être nouvelle , trouve souvent de nouvelles graces sous un autre jour. La façon de rendre une pensée , nous la rend souvent propre. Etre plagiaire , n'est pas prendre les pensées des autres : c'est ne sçavoir pas se les approprier. Donner à la pensée d'un autre un tour nouveau , n'est pas piller , c'est imiter. Le tour qu'on donne à une pensée , fait souvent la moitié de la pensée. Entre piller , & imiter , il n'est point de milieu , si ce n'est créer. Beaucoup d'Auteurs sçavent piller ; peu sçavent imiter ; presque aucun n'est capable de créer.

* Il est heureux pour un Auteur , de travailler dans une Langue riche & susceptible de délicatesse. Quelle satisfaction pour lui , de

trouver le mot qui rend sa pensée toute entière ! Quel dégoût de ne pouvoir rendre qu'imparfaitement ce qu'il pense ! Qu'il est fâcheux que la disette des mots fasse tort aux choses qu'il pourroit dire !

* La quantité de bons ouvrages qui se trouvent dans une Langue, empêche peut-être qu'un Auteur qui écrit dans cette Langue ne tire de son génie tout ce qu'il peut. Cela paroît d'abord un paradoxe ; il est aisé cependant de faire sentir cette vérité. Un Auteur veut que son ouvrage soit à lui, il craint d'être plagiaire ; s'il s'imagine avoir lû quelque chose qui ressemble à ce qu'il compose, la crainte de piller le saisit, son imagination se refroidit ; cette crainte suffit quelquefois pour priver son génie de l'effort qu'il alloit prendre. Il est bien plus

aisé de composer dans un genre qui ne se trouve que dans quelque autre Langue. Les beautés que vous transmettés d'une Langue à une autre, & qui sont inconnues dans cette nouvelle Langue, vous tiennent lieu de l'invention; on vous sçait gré du tour que vous donnés à votre pensée, & de ce que vous l'avés mise dans un beau jour. Les modèles, dans une Langue étrangère, sont d'une extrême utilité; dans une même Langue, ils sont peut-être plus nuisibles qu'utiles. Si VIRGILE eût écrit son *Enéide* en Grec, l'*Iliade* d'HOMERE, dont il a tiré de grandes beautés, lui eût peut-être fourni peu de secours, & n'eût servi qu'à contraindre son génie. S'il est agréable pour un Auteur d'avoir de bons modèles, il est fâcheux aussi qu'ils aient dit avant lui pres-

que tout ce qu'il y avoit à dire.

* Chaque Auteur a sa verve ; ce qu'on appelle verve, n'appartient pas aux Poetes seulement. La verve est un feu dans l'imagination, qu'un moment allume, & qu'un moment éteint. Elle est sujette au caprice.

* L'invention consiste dans la perception subite d'une idée dont la nouveauté nous saisit ; nous en sommes frappés vivement, nous la rendons aisément. L'imitation est un travail de l'esprit sur les idées des autres ; on les refond, pour ainsi dire, & on les rend à sa mode. Il est plus flateur d'inventer ; il est je crois plus pénible d'imiter.

* C'est souvent une idée très-commune, qui en fournit une neuve & brillante. L'esprit passe de l'une à l'autre, par une liaison presque imperceptible, mais

qu'il découvre cependant avec un peu d'attention.

* Comme il est impossible de parvenir à la perfection , c'est un effet de la justesse d'esprit, de trouver toujours dans son ouvrage quelque chose à corriger. Un Auteur ne doit point se lasser d'effacer.

Carmen reprehendite quod non
 Multa dies & multa litura coercuit ; atque
 Præfectum decies non castigavit ad unguent.

Composer beaucoup en peu de tems , est plus souvent la marque d'un génie diffus , que d'un génie fertile. Les Auteurs de cette espèce , au lieu de dire beaucoup en peu de mots , disent peu de choses en beaucoup de paroles. Leur ouvrage , pour me servir de l'expression de M. DE FONTENELLE , qui tend ici très-bien ma pensée , est ordinairement peu *fort de choses*.

* Un homme qui veut écrire , doit former & cultiver son esprit & son goût , par la lecture des bons Livres ; c'est ce qui le nourrit & lui donne de la force. L'esprit ainsi que le corps , perd sa vigueur , & n'est plus propre à rien , quand on n'a pas soin de lui donner les alimens qui le soutiennent.

Comme une abeille trouve dans les fleurs auxquelles elle s'attache , un suc fin & précieux dont elle compose son miel ; de même un Auteur trouve dans les ouvrages choisis un suc délicieux & plein de substance , dont il se sert pour composer le sien. Composer ainsi n'est point piller ; un ouvrage fait de la sorte , est à l'Auteur , comme le miel est à l'abeille.

* Le présent le plus précieux de la nature pour un homme , c'est

un sens droit & un jugement sain ; c'est ce qu'on appelle communément le bon sens. Ce bon sens est un guide sûr, qui fait toujours prendre le meilleur parti : il est le solide de l'esprit. Ce qu'on appelle esprit ordinairement, n'en est que le brillant.

* Quelque rare que soit le bon sens, il le seroit encore bien davantage, si les hommes avoient la liberté de choisir entre l'esprit & lui. Nous préférons par un goût faux, le brillant au solide. Nous ne jugeons de l'esprit que par comparaison. Une anémone est petite, comparée avec un lys ; elle est grande, comparée avec la simple violette : la grandeur est relative. Il en est de même de l'esprit. TRIPHON devant LICAS, paroît en avoir beaucoup ; devant EUMOLPE, on lui en trouve fort peu.

* Ce n'est point à la science qu'on reconnoît l'esprit; un sot peut avoir de la mémoire, avoir beaucoup lû, beaucoup retenu, & par conséquent beaucoup appris. Un Pédant n'est autre chose qu'un sot qui sçait beaucoup.

* Je croi qu'il y a des pensées pour lesquelles il n'est point d'expressions; je veux dire qu'on pense plus finement & plus délicatement qu'on ne peut s'exprimer. Il est aisé d'en donner la preuve. Une pensée délicate, quelque bien rendue qu'elle soit, ne l'est jamais toute entière: l'expression laisse toujours à l'esprit quelque chose à entendre.

* La tournure d'esprit n'est pas la même chés tous les hommes. Serroit-il ridicule de croire que le climat contribue à cette tournure? Il semble que l'esprit, en général, devroit être le même

pour tous les hommes. L'esprit Anglois est différent de l'esprit François : le François, l'Italien, l'Espagnol ne se ressemblent point. Disons plus ; dans notre Pais même, selon les différens degrés de chaleur, la tournure d'esprit est différente. L'esprit Normand n'est point l'esprit Gascon : les Provençaux, les Gascons, & tous ceux qui approchent davantage du midi, paroissent avoir l'esprit plus vif, & l'imagination plus brillante que les autres. A quoi peut-on attribuer cette tournure d'esprit différente, l'éducation étant à-peu-près la même, si ce n'est à la différence du climat ? Ceux qui croient que les Astres & la température de l'air influent sur l'esprit, ne pourroient-ils pas tirer de ceci quelque avantage pour leur système ?

* L'esprit & le talent me pa-

roissent deux choses bien différentes ; l'esprit a rapport à plusieurs choses , & s'étend sur plusieurs matières ; le talent ne se rapporte qu'à une seule. L'esprit fait voir le chemin qui mène à la perfection d'un Art ; le talent le fait suivre naturellement. Ce n'est point l'esprit , c'est le talent qui fait réussir.

Ce seroit un furieux travail , & dont le succès seroit bien douteux , d'entreprendre d'arriver , par le moïen de l'esprit seul , où le talent vous conduit , sans effort , & presque sans peine.

L'esprit est une lumière qui vous éclaire de tous les côtés , dont les raïons s'étendent fort loin , & qui vous fait appercevoir des objets très-reculés. Le talent est une lumière , qui dans une sphère bornée vous éclaire , mais ne vous fait voir distinctemens

que les objets contenus dans cette sphère ; au-delà , le talent ne découvre plus rien.

L'homme à talent se fait ordinairement une réputation plus brillante que l'homme d'esprit. La raison en est simple : L'un met au jour le produit de son talent , il agit au-dehors ; l'autre renferme en lui le produit de son esprit. Sa seule occupation est de voir & de réfléchir ; tout se passe au-dedans.

Ceux qui rassemblent l'esprit & le talent , sont des gens rares , dont le mérite est transcendant ; à peine en paroît-il un dans le cours de plusieurs siècles.

Il y a des talens de l'esprit , & des talens qui regardent les arts. La disposition à une science , comme à la Géométrie , à la Physique , à la Métaphysique , &c. sont des talens de l'esprit. La disposition

à la danse , à la musique , à la peinture , sont des talens qui regardent les arts.

Dans les talens pour les arts , il y a une partie qui appartient à l'esprit ; c'est le raisonnement sur ce talent , ce qu'on appelle ordinairement la théorie. Ceux qui joignent cette partie spéculative au talent pratique , ont l'esprit de leur métier.

* Les gens bornés confondent l'esprit avec l'usage du monde ; d'autres , avec les talens ; peu de gens sçavent le démêler d'avec le génie & l'imagination.

On peut avoir de l'esprit sans imagination ; mais le génie la suppose toujours.

* La justesse est la partie de l'esprit la meilleure & la moins commune ; c'est elle qui nous fait démêler le vrai du faux , elle nous empêche d'être dupes de

l'apparence. Rendre une pensée avec justesse, c'est la rendre telle qu'elle est, conçue dans les termes propres qui lui conviennent.

Il y a plusieurs degrés de justesse ; on peut rendre une pensée avec plus ou moins de justesse. Rendre une pensée avec précision, c'est la rendre exactement, sans en rien faire perdre, & sans y rien augmenter. La précision n'a qu'un point ; il n'y a qu'une manière de rendre avec précision. Précision, dit plus que justesse ; il semble que la précision soit la perfection, l'exactitude de la justesse. La précision est à la justesse, ce que le degré le plus parfait est à un degré moins parfait dans le même genre. Le laconisme suppose la précision ; mais elle est inséparable de la netteté. Celui qui, comme le dit HORACE, devient obscur en prenant un stile

laconique, est bien loin de la précision.

* La netteté dans l'esprit, n'est autre chose que de l'ordre & de l'arrangement dans les idées. Celui dont les idées sont distinctes & bien débrouillées, sera toujours clair, intelligible; ceux-là sont obscurs, dont les idées se croisent & se confondent.

Quand on est intelligible pour soi, il est aisé de le devenir pour les autres; il est ordinaire de rendre les choses comme nous les voions. Si nous les voions distinctes, nous les rendons avec netteté; nous les rendons avec obscurité, quand nous les voions confuses.

* C'est assés le défaut des esprits médiocres, de croire entendre souvent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils seroient fort embarrassés d'expliquer. Il y a des es-

prits assés faux , pour ne pas trouver ingénieux ce qu'ils entendront d'abord , & ce qui leur paroîtra naturel ; ils ne veulent trouver de l'esprit aux choses, que par réflexion. Ces sortes d'esprits ne sont point amis du vrai, qui frappe, qui saisit, qui se fait sentir d'abord.

* Il faut avoir beaucoup de goût & de justesse, pour juger sainement d'un ouvrage d'esprit. Qu'il paroisse une nouvelle pièce au Théâtre, les fots y courent comme les gens d'esprit, & tous se croient en droit d'en pouvoir décider. Il n'y a pas jusqu'au Parterre, dont le plus petit membre ne se croie juge expert & compétent.

Une vieille prévention fait respecter les jugemens du Parterre ; mais c'est une erreur, en fait d'esprit, que de lui attribuer l'infail-

libilité. Il est aisé de voir qu'il se trompe souvent. Se trouve-t-il dans un vers un jeu de mots, une brillante antithèse, il interrompt la pièce pour applaudir ; il lui est indifférent que la pensée soit vieille ou neuve, sublime ou commune, louche ou bien rendue. Les stupides esclaves des jugemens de ce Parterre, qualifient d'abord de trait d'esprit, ce qui n'est souvent qu'un misérable assemblage de mots, qui n'expriment que des choses fort communes.

Bien des gens sont encore la dupe des jugemens précipités du Parterre. Il seroit aisé, pour combattre leur prévention, de leur rapporter plusieurs exemples du mauvais goût de ce corps tumultueux. Combien de pièces avons-nous vû recevoir avec des applaudissemens dont tout Paris reten-

tissoit , qui n'étoient au fonds soutenues que par le mauvais goût du Parterre qui y avoit d'abord applaudi , & que par la curiosité de les voir , parce qu'on en parloit. Dès que le goût de ce Parterre, ou téméraire , ou prévenu , s'est rectifié , & que la curiosité a été satisfaite , ces pièces sont tombées sans pouvoir se relever ; & on a été forcé alors de se récrier sur le mauvais goût du Public qui les avoit applaudies.

* Le Public juge assés volontiers d'un ouvrage, non , par ce qu'il est en lui-même, mais par la réputation de son Auteur. Cette prévention s'étend jusques sur une phrase , sur un bon mot. La même pensée rendue dans les mêmes termes , chés un homme qui a la réputation d'esprit , passe pour un mot ingénieux ; chés un sot , on la trouve misérable.

* Le bon goût, un goût sûr & fin, est la partie de l'esprit la plus déliée : peu de gens ont cette partie. Le bon goût suppose un discernement juste & délicat ; il est la grace de l'esprit. On pourroit comparer l'esprit sans goût, à une belle figure sans grace.

Le bon goût suppose aussi la justesse dans l'esprit ; il est inséparable du bon sens : je crois même qu'il n'est autre chose que le raffinement du bon sens.

Le bon goût est un sentiment prompt & fin du vrai, du faux, du joli, du délicat, du mauvais, du bon, & même du meilleur. Il vous fait sentir par l'énergie & la délicatesse d'un seul mot placé à propos & bien choisi, tout ce que l'Auteur, par ce mot, a voulu faire entendre ; quelquefois même plus encore.

Comme les sens font apperce-

voir dans un instant, par une simple impression, ce qui est agréable, & ce qui ne l'est pas; c'est ainsi que le goût fait sentir tout d'un coup ce qui est bon, & ce qui ne l'est pas. On pourroit dire que le goût est un sens de l'esprit, & qu'il est à l'esprit ce que l'œil, par exemple, est au corps.

Le goût n'est pas seulement pour l'esprit, il a rapport aussi à tous les différens talens mécaniques ou autres; mais c'est un goût différent. Chaque talent, comme celui de la danse, de la musique, a son goût propre & particulier, qui n'est point le goût de l'esprit, c'est-à-dire, ce qu'en fait d'esprit on appelle bon goût.

Le goût dans chaque talent, comme dans l'esprit, fait la grace du talent. Le goût dans la mu-

sique, est ce qui donne de la grace aux différentes modulations; le goût dans la danse, est ce qui la donne aux différens mouvemens, & aux différentes attitudes.

* On voit à la Cour & à la Ville, des gens qui n'ont que la surface la plus légère de l'esprit, se piquer de bon goût & de bel esprit. Pleins de leur petit mérite, & enchantés de leur discernement, vous les voyés toujours aux premières représentations, prêts à décider du sort d'une pièce, sans avoir sçû jamais ce qui compose une bonne pièce. Ils sont en commerce avec les Auteurs à la mode; ils ont des premiers les Elégies, les Idilles, les Epigrammes, & toutes les pièces de Poésie qui sortent des plus petites boutiques du Parnasse. Ils se mêlent aussi de faire quelques

mauvais vers , & les envoient aux Auteurs de leurs amis , aux Dames qui ont place dans leur Académie d'esprits frivoles & superficiels, & dont le nombre n'est pas petit. Ils passent dans le monde pour gens aimables, & de bonne compagnie ; ils ont assés d'esprit pour imposer aux fots , plaire aux esprits légers & médiocres ; mais ils n'en ont pas assés pour n'être pas méprisés des hommes qui ont véritablement de l'esprit.

Cette sorte de génie est à l'esprit, ce que la surface est au cube, ce que l'ombre est à la réalité ; en un mot, ce que l'apparence est au vrai. Ces sortes de gens sont aux gens d'esprit, ce que le singe est à l'homme.

* Quelle différence du siècle dernier pour l'esprit & le bon goût , au siècle d'aujourd'hui !

Les

LES CORNEILLES, les RACINES, les MOLIERES, un LA FONTAINE, un BOILEAU, un BOURDALOUE, un FENELON, un LA BRUYERE, tous hommes excellens, tous admirables dans le genre d'ouvrage qu'ils avoient entrepris. Que ne doivent pas à ce siècle heureux, les gens d'esprit & de goût, qui sentent les beautés répandues dans les ouvrages de ces Auteurs inimitables !

* Pour moi je croi que le goût, bien loin de se perfectionner, n'est plus aussi délicat qu'il l'étoit autrefois. Les ouvrages anciens en sont remplis : nous devons à l'Antiquité ce que nous trouvons de bon goût dans les Modernes.

* L'esprit des François est presque tombé en enfance ; il ne se repaît plus que de bagatelles & de puérités ; rien de solide ne l'occupe ; il n'a pour objet que

ce qui peut l'amuser, & n'aime que le badinage; semblable aux enfans qui prennent le clinquant pour de l'or, il prend maintenant le brillant pour le vrai, & l'apparence pour la réalité.

Cette mollesse dans l'esprit, est une suite de la mauvaise éducation. Au lieu d'appliquer les jeunes gens à des choses sérieuses & utiles, on leur laisse la liberté de ne s'occuper que de danse, de musique, de parure, de spectacles, & de femmes. Ces occupations douces & commodes entretiennent l'esprit dans une oisiveté & une paresse qui prend chés eux de profondes racines. Il faudroit faire dans un âge avancé de trop grands efforts pour vaincre cette mollesse; l'esprit alors est trop foible; le cœur souvent se trouve de concert avec lui pour l'entretenir dans cet assoupissement où

il est plongé ; il y demeure , il s'y enfonce , il s'y ensevelit , & devient incapable de rien faire jamais qui soit digne de lui.

Cette mollesse passe bientôt de l'esprit au cœur ; elle énerve les sentimens , elle affoiblit le courage ; vous n'êtes plus sensibles qu'à de petits objets , les grands ne vous touchent plus ; ce que vous auriés pû faire avec succès & distinction , si vous aviés scû vous vaincre , vous devient impossible , par le peu d'habitude que vous avés pris d'élever votre cœur jusqu'au grand , & de faire en sorte qu'il le sentît.

* L'esprit & le cœur sont deux facultés tout-à-fait différentes : il se trouve cependant entre eux une parfaite liaison ; & par conséquent entre les pensées & les sentimens qui font les productions de l'un & de l'autre. En

effet, à mesure que notre façon de penser change, nos sentimens changent aussi, & prennent, pour ainsi dire, la même forme que nos pensées, afin de s'accorder avec elles; ou si nos sentimens ne changent point, par notre façon de penser, c'est donc eux qui la changent.

* Avant qu'EUGENIE eût réfléchi sur sa Religion, & en eût été touchée, elle n'étoit occupée que des amusemens du monde; son esprit la portoit à tous les plaisirs qu'on peut y goûter; elle s'en repaissoit continuellement, & n'étoit distraite par aucune autre pensée. Son cœur, aussi de concert avec l'esprit, se livroit tout entier aux objets aimables que le monde lui présentoit. Elle l'occupoit du plaisir d'aimer; elle n'oublioit rien pour plaire; elle emploïoit avec vivacité, pour

y réussir, les graces & l'enjouement qui lui sont naturels. Le succès en étoit sûr, tout lui rendoit hommage; elle jouissoit avec tranquillité du plaisir délicat qu'on trouve à être aimé. La religion l'a touchée, elle y a réfléchi, elle a changé de façon de penser; ce qui l'avoit uniquement occupée, lui a paru indigne de son application; les amusemens qu'elle idolâtroit lui semblent criminels; elle les déteste, elle les fuit; voilà la conversion de son esprit. Aussitôt elle a senti que cette tendresse qu'elle accordoit aux objets qu'on appelle aimables dans le monde, étoit déplacée, qu'elle la devoit à un Être infiniment plus parfait; elle a vû qu'il méritoit seul les sentimens qu'elle avoit prodigués à d'autres; elle a chassé de son cœur tout amour impur, & s'est laissé

pénétrer de l'amour de Dieu ; voilà la conversion de son cœur, qui suit indubitablement celle de l'esprit.

* Le cœur, ainsi que l'esprit, dans notre Langue a plusieurs significations. Ce qu'on doit entendre naturellement par esprit, c'est la faculté par laquelle nous connoissons ; & par le cœur, la faculté par laquelle nous sentons.

* Tout le monde convient que les qualités du cœur sont préférables à celles de l'esprit ; & peu de gens, s'ils avoient le choix, donneroient à celles du cœur la préférence. Les unes sont solides, essentielles, nécessaires pour la société ; les autres ne sont que brillantes & agréables, & sans les autres toujours dangereuses. Mais le défaut de la plupart des hommes, & sur-tout des François, c'est de n'aimer que le bril-

lant. Notre nation , dont l'esprit est naturellement léger , fait peu de cas du solide , & le connoît à peine.

* Les pensées & les sentimens sont les produits de l'esprit & du cœur ; ils ont chacun leurs attributs. La finesse est le propre de la pensée ; la délicatesse appartient aux sentimens. Qu'on me parle d'un homme fin , j'entendrai par finesse , une qualité de l'esprit ; qu'on parle d'un homme délicat , j'entendrai par délicatesse , une qualité du cœur.

* La délicatesse est aux sentimens , ce que la finesse est à la pensée.

Je croi le sentiment plus susceptible encore de délicatesse , que la pensée de finesse.

* Un sentiment bien délicat , à mon gré , c'est celui d'HERMAS , qui pleurant la mort de sa mai-

resse, se désespéroit d'imaginer qu'il s'en consoleroit un jour. Il seroit peut-être difficile de fournir une pensée aussi fine, que ce sentiment est délicat.

* L'extrême délicatesse dans le sentiment devient souvent un défaut. C'est elle qui dans l'amour & dans l'amitié produit les inquiétudes, les soupçons, la jalousie, souvent sans aucun fondement. C'est un malheur que d'être né sensible & délicat; on trouve bien des momens où le cœur est blessé.

Ce qui flate la délicatesse, ne fait pas certainement tant de plaisir, que ce qui la blesse fait de peine: la compensation n'en est pas juste. Nulle souffrance n'est comparable à celle du cœur. Un cœur délicat & sensible, blessé à un certain point, souffre des peines inexprimables: la peine de

L'esprit n'est rien, en comparaison. L'une, s'il m'est permis de parler ainsi, vous affomme; mais l'autre vous déchire.

* On avoue les qualités du cœur; on fait plus, on s'en pique, on s'en vante même; on n'ose avouer celles de l'esprit. Il seroit honteux de dire qu'on n'a pas les premières; il seroit ridicule de dire qu'on possède les secondes. L'aveu des secondes blefferoit la modestie; l'aveu des premières ne la blesse point. Quelle en pourroit être la raison? Ne seroit-ce point que les qualités du cœur sont essentielles à la douceur & à la sûreté de la société, bonnes & utiles dans le commerce des hommes; que les qualités de l'esprit, au contraire, ne sont que pour celui qui les possède? Les hommes sont bien-aisés qu'on avoue des qualités desquelles ils peu-

vent tirer parti pour eux-mêmes dans leur société, & dont ils se flatent qu'ils profiteront; ils ne permettent pas qu'on avoue des qualités qui leur sont inutiles, & que leur amour propre n'aime pas à voir chés d'autres que chés eux. C'est peut-être pour cette raison, qu'il est permis d'avouer les qualités du cœur, & non pas celles de l'esprit.

* On remarque qu'à mesure qu'on se détache des sens, les pensées deviennent plus nettes, plus claires, plus élevées. Que sera-ce quand l'esprit sera tout-à-fait dégagé des liens du corps, qui seuls l'attachent à la matière? L'esprit dans le corps, est un prisonnier au fond d'un cachot; jamais les raïons du Soleil n'y ont pénétré, n'y ont fait briller leur lumière; une foible clarté y passe au-travers d'une étroite ouver-

ture, & ne détruit point l'obscurité qui l'environne. Quelle joye, quelle satisfaction pour ce prisonnier misérable, quand il pourra contempler le Soleil, & jouir à son aise de l'éclat de la vive lumière ! Il verra, il jugera des choses, il en connoîtra l'essence & les rapports; les phantômes que son imagination foible & échauffée lui présentoit dans son cachot ténébreux, seront tout-à-fait dissipés; il n'en fera plus inquiété; il sera en plein jour.

* L'esprit est une faculté éclairée; il est guidé par la lumière. Le cœur est une faculté aveugle; c'est une espèce d'instinct qui le conduit. Il y a plusieurs opérations de l'esprit; celles de voir, de comparer, de juger. Il n'y a qu'une opération du cœur; c'est de sentir.

On peut admettre toutefois

dans le cœur une espèce de jugement. Il juge le bon, le vrai, le délicat ; mais il le juge par sentiment. Sentir le délicat , & juger le délicat, est pour le cœur l'opération du même instant , pour ne pas dire la même opération. On peut donc réduire au sentiment seul les opérations du cœur.

Cet instinct qui conduit notre cœur, est un guide infiniment plus sûr, que les lumières qui éclairent l'esprit. Cela est prouvé par l'expérience. Le raisonnement nous trompe souvent ; le sentiment nous trompe rarement.

Souvent nous voyons faux ; presque toujours nous sentons juste.

* Nous naissons tous avec un fonds de probité, avec un caractère de justice, si profondément gravé au fond du cœur, qu'il est ineffaçable.

C'est ce fonds de justice , ce caractère d'équité , qui produit chés tous les hommes un sentiment de douleur à la vûe de l'innocence opprimée , d'indignation à la vûe du crime récompensé. C'est ce même caractère que l'habitude des forfaits chés les scélérats mêmes ne peut effacer ; qui leur cause souvent des remords , & les amène quelquefois au repentir.

Du sentiment au desir , il y a de la différence. Le sentiment est toujours passif ; c'est une impression nécessaire d'un objet sur notre cœur. Le desir au contraire est actif ; son action même quelquefois est violente. C'est un appétit produit par le sentiment. Le sentiment peut exister sans desir ; mais le desir sans le sentiment , ne peut exister : il suppose toujours le sentiment qui le précède , & par lequel il est produit. On pourroit

dire que le desir est l'action du sentiment.

* L'esprit & le cœur, sont les deux attributs de ce que nous apellons l'ame.

Notre ame, considérée comme appercevante, comparante, raisonnante, s'appelle esprit; on l'appelle le cœur, considérée comme sentante, & desirante. Mais, à parler exactement, l'esprit & le cœur ne font qu'un. Ils font un tout, qu'on apelle ame, & qui se montre sous des côtés différens.

L'attribut principal de notre ame, c'est le cœur. C'est par lui, c'est par le sentiment, que nous avons connoissance de notre existence. Nous ne voions pas que nous existons; nous le sentons. C'est aussi par lui que l'ame est vivement affectée, & qu'elle est émûe. L'ame n'est que médiocre-

ment affectée des opérations de l'esprit ; elle n'en est jamais émue : le sentiment seul la remue & l'agite.

* On peut dire, je croi, sans vouloir faire trop d'honneur à l'humanité, que le cœur de l'homme, en général, est droit & sincère.

Nous recevons notre cœur pur & droit en naissant ; l'intérêt seul de nos passions déréglées dérange cette probité, & y introduit, selon qu'il est plus ou moins vif, la dissimulation, la fourbe, la perfidie, la noirceur.

* La droiture & la sincérité, est une belle glace sans tache & sans défaut, que ternit la plus douce haleine ; le mensonge le plus léger lui fait tort. Ce sont les qualités du cœur, ce ne sont pas celles de l'esprit qui forment l'honnête homme. La fourberie

est dans le cœur ; l'esprit n'y a de part , qu'autant qu'il l'aide quelquefois dans l'exécution des projets qu'elle inspire.

* Personne n'a eu du cœur humain une connoissance plus exacte , que M. de LA BRUYERE. Qu'il s'en faut , que THEOPHRASTE l'ait aussi-bien connu ! Quelle différence de l'un à l'autre ! Le premier n'a donné que des définitions ; le second a peint des caractères.

THEOPHRASTE n'a vû que l'extérieur des hommes ; LA BRUYERE en a connu l'intérieur. L'un n'a fait qu'éfleurer l'écorce du cœur humain ; l'autre en a fondé le fonds , & l'a pénétré. THEOPHRASTE n'a peint que la suite des différentes passions ; LA BRUYERE a peint les passions mêmes. L'un a détaillé les effets ; l'autre a développé les causes. Celui-ci

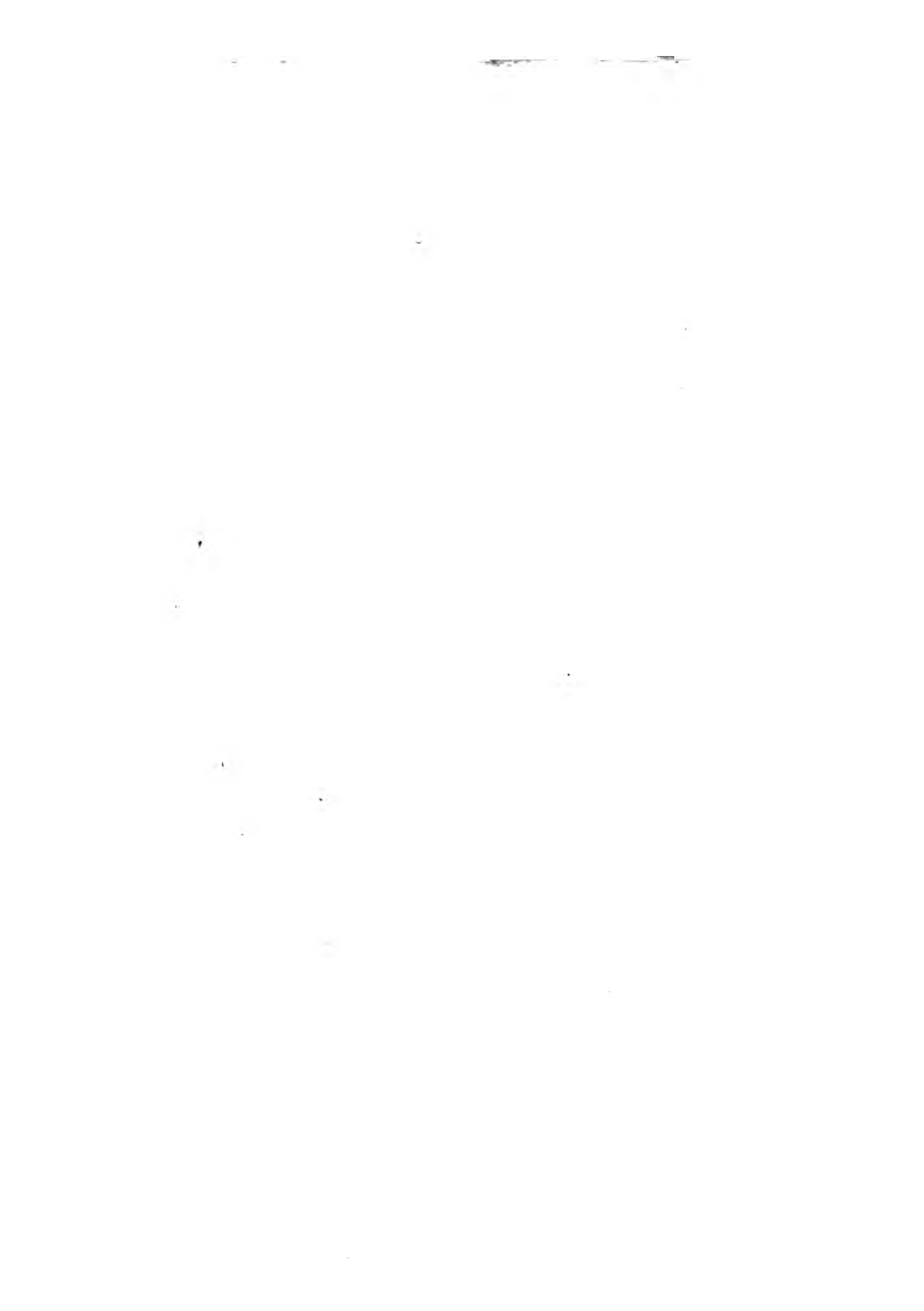
Iui-ci a connu le cours ordinaire des passions; celui-là en a découvert la source. L'un n'a rassemblé que ce qui paroïssoit au-dehors, & ce que tout le monde pourroit découvrir; l'autre a montré ce qui étoit caché dans les replis les plus secrets, & ce que peu de gens auroient pû démêler. Enfin, pour rendre ce parallèle plus sensible par une comparaison, THEOPHRASTE a détaillé les mouvemens, les attitudes différentes de plusieurs personnages contenus dans un tableau mouvant; LA BRUYERE a développé les ressorts qui faisoient agir & jouer tous ces personnages.

Fin de ce Recueil.



530380





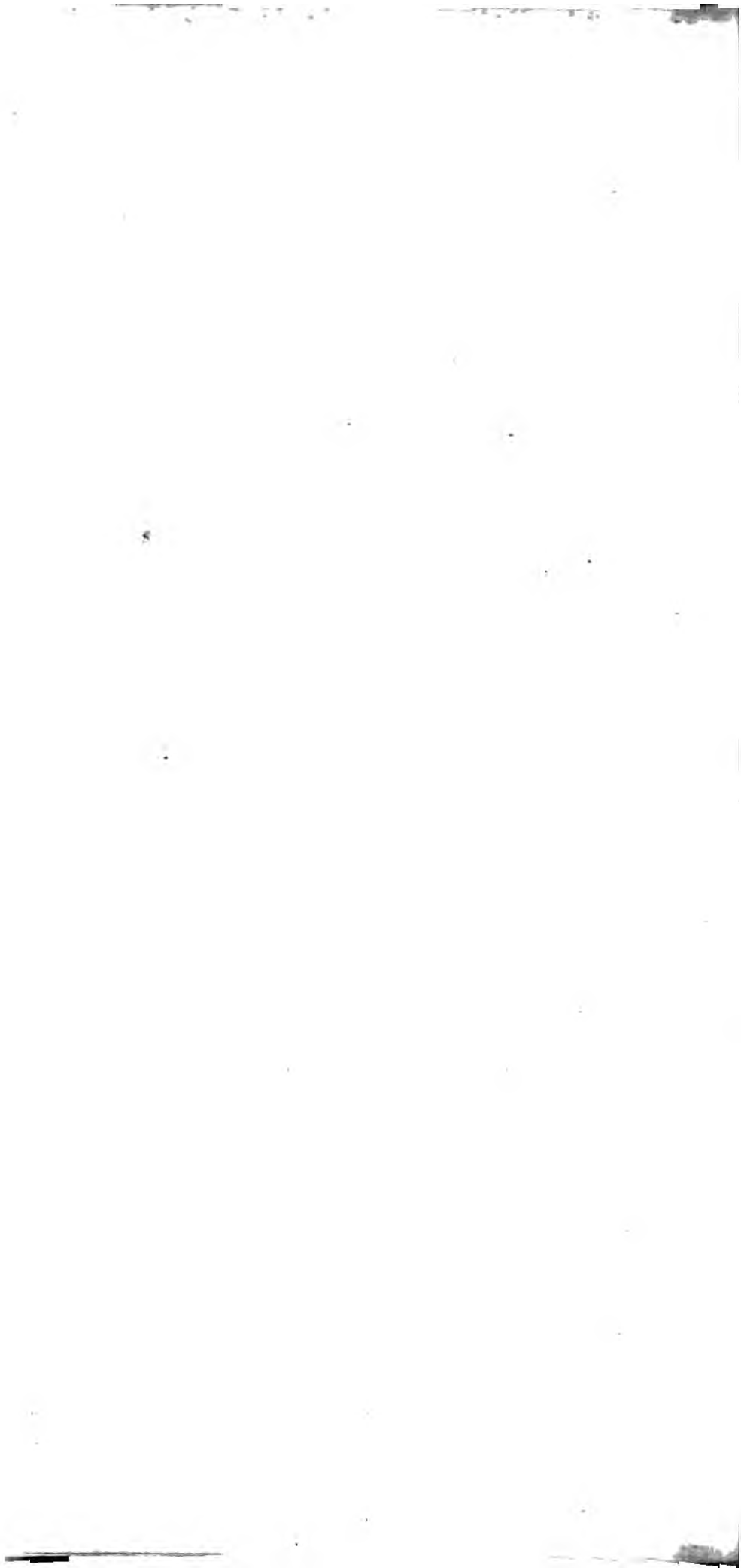
.

/

.

.

.



~~111~~
VI



